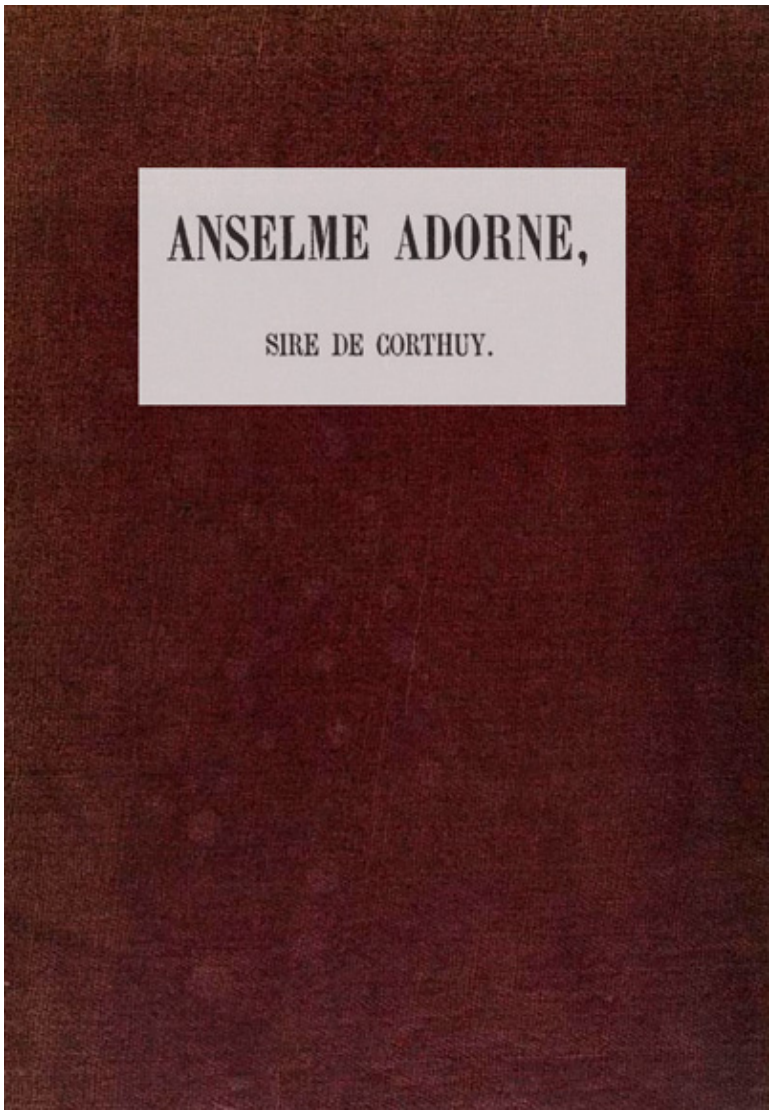

Anselme Adorne, by E. de la Coste

The Project Gutenberg eBook, Anselme Adorne, by E. de la Coste

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: Anselme Adorne Sire de Corthuy

Author: E. de la Coste

Release Date: January 13, 2010 [eBook #30949]

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK ANSELME ADORNE

E-text prepared by Hélène de Mink and the Project Gutenberg Online Distributed Proofreading Team (http://www.pgdp.net) from page images generously made available by the Google Books Library Project (http://books.google.com/)

Note: Images of the original pages are available through the the Google Books Library Project. See http://books.google.com/

Note de transcription:

Les erreurs clairement introduites par le typographe ont été corrigées. L'orthographe d'origine a été conservée et n'a pas été harmonisée. Les lettres entourées d'accolades, comme XV{me} par exemple, sont imprimées en exposant dans l'original.

[i] La citation de Dante:

«combien est rude sentier le monter et le descendre par l'escalier d'autrui, et combien goûte le sel, le pain de l'étranger!»

telle qu'elle se trouve ici semble avoir été tronquée ou mal retranscrite. De notre temps, elle est souvent traduite ainsi:

Et combien est amer, pour celui qui le goûte, Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte De monter et descendre à l'escalier d'autrui...

ANSELME ADORNE,

SIRE DE CORTHUY.

BRUXELLES.--TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT. Rue de Schaerbeek, 12.

ANSELME ADORNE,

SIRE DE CORTHUY,

PÈLERIN DE TERRE-SAINTE:

SA FAMILLE, SA VIE, SES VOYAGES ET SON TEMPS,

RÉCIT HISTORIQUE,

PAR M. E. DE LA COSTE.

Ce voyage mériterait d'être publié. (BARON J. DE ST-GÉNOIS, *les Voyageurs Belges*.)

BRUXELLES, CHARLES MUQUARDT, ÉDITEUR, Place Royale, 11. MÊME MAISON A GAND ET LEIPZIG.

1855

INTRODUCTION.

Si le nom de Louis XI éveille de sombres souvenirs, la période qu'embrasse la vie de ce prince n'en est pas moins l'une des plus remarquables de l'histoire. Tandis que son esprit inquiet trouble les dernières années de Charles VII, ou que sa cruelle habileté fonde, en France, le pouvoir royal, on voit la lutte des deux Roses, la grandeur et la fin de la maison de Bourgogne, les Médicis à Florence, la chûte de l'Empire grec et, autour de ce fait qui partage les temps, se groupe toute une pléiade de noms illustres: Constantin Dragozès, Scanderbeg, Huniade, Hassan-al-Thouil, Mahomet II.

Contraste frappant avec notre âge! la puissance ottomane s'avance, semant l'effroi par ses progrès; l'Europe, liguée pour l'arrêter, cherche des alliés jusque dans l'islamisme, et c'est à peine si l'on distingue la Moscovie qui se dégage, sous Iwan III, du joug tartare. Cependant on observe le passage d'une grande époque à une autre: le moyen âge déploie encore ses bannières, fait reluire ses armures dans les combats et dans la lice; l'ardeur attiédie des croisades jette ses dernières étincelles; mais les bandes d'ordonnance prenant place auprès des milices féodales, l'imprimerie armée des caractères mobiles, Colomb, rêvant à son entreprise, préparent une ère nouvelle.

Voici un contemporain de Louis XI: nés à quelques mois de distance, ils sont morts dans la même année. La vie du sire de Corthuy est un fil qui conduit de pays en pays et d'événement en événement, à travers des temps si pleins de mouvement et d'éclat. Lui-même il appartient à trois contrées qui n'eurent pas une faible part à ces agitations ou à ce lustre. Il tient, par son origine, à l'Italie où sa famille jouait un rôle important, à la Flandre par la naissance, à l'Écosse par l'influence qu'exerça sur la destinée de ce Brugeois l'un des plus attachants épisodes racontés par Walter Scott.

Jeune, il se signale dans les tournois, joute avec *Jaquet de Lalain*, le bon chevalier, dont Georges Chastelain a célébré les *appertises d'armes*, et enlève, à la pointe de la lance, le casque de Corneille de Bourgogne. Dans l'âge mûr, dévot et chevaleresque pèlerin, voyageur curieux, diplomate accrédité auprès de différentes cours, il part pour la Terre-Sainte: il parcourt l'Italie, touche aux grandes îles de la Méditerranée, visite la Barbarie, l'Arabie, la Syrie, la Grèce, et revient par le Tyrol, la Suisse et le Rhin. Il voit à Milan Galéas, à Rome Paul II, à Tunis et au Caire Hutmen ou Othman et Caïet-Bei, le dernier roi des Maures et le dernier soudan des Mameluks, dont le règne fut long et prospère. Son vaisseau cinglait en vue du Péloponèse, tandis que le fils d'Amurat, après un siége mémorable, plantait le croissant sur les tours de l'antique Chalcis. A Rama, un généreux émir lui sauve la vie, ou du moins la liberté. Il trouve dans l'île de Chypre Lusignan près d'épouser la fille adoptive de Saint-Marc, la belle Catherine Cornaro; à Rhodes, le grand maître Orsini, attendant, l'épée au poing, l'assaut du vainqueur de Byzance. Après s'être rencontré, à Venise, avec l'ambassadeur persan, il confère, en Tyrol, avec Sigismond d'Autriche, si fatal à la puissance de Bourgogne. Au retour, Charles le Téméraire l'envoie en ambassade auprès de cet Hassan-al-Thouil ou Ussum-Cassan que Haller a choisi pour héros d'une nouvelle Cyropédie.

Bien que, par une coïncidence assez singulière, Anselme Adorne joignît aux fonctions diplomatiques que lui confiait le duc de Bourgogne, les titres de baron d'Écosse et de conseiller de Jacques III, on le voit porter encore ceux de bourgmestre de Bruges, puis de capitaine de la duchesse Marie. Mais tout change, pour lui, de face: la fortune qui avait abandonné les deux souverains auxquels il dut surtout des dignités et des honneurs, semble s'armer contre lui de tout ce qu'il tenait d'elle: échappé, par dix fois, aux tempêtes, aux forbans, aux Arabes, il rencontre des périls plus grands. S'il ne subit point dans son pays les plus terribles conséquences d'une réaction populaire, c'est pour trouver dans un autre, au milieu d'une aristocratie non moins orageuse, une fin prématurée et tragique.

Son nom se rattache aux traditions de Bruges, célèbre alors par ses splendeurs et de nobles souvenirs, ainsi qu'à l'un des monuments que l'on y montre aux étrangers: c'est une petite église construite par la famille d'Adorne et qu'on nomme Jérusalem. Au centre s'élève le mausolée du voyageur; près de l'église, on voit encore l'antique demeure où, pendant deux années, il donna asile à une Stuart.

Les aventures de cet homme distingué, mais malheureux sur la fin de sa carrière, ne sont guère connues que

par une analyse de ses voyages, dans l'ouvrage qui nous a fourni notre épigraphe, et de courtes notices trop souvent inexactes. Le hasard, ou plutôt la bienveillante obligeance d'un savant bibliographe[1], de regrettable mémoire, mit, il y a des années, entre nos mains l'itinéraire manuscrit d'Anselme, écrit en latin par son fils[2]. Nous en avions fait des extraits pour notre usage; nous avons depuis consacré des heures qui auraient été bien lentes, si elles fussent restées inoccupées, à traduire et à coordonner ces extraits, à les compléter par d'autres renseignements, successivement recueillis, enfin à réunir les uns et les autres sous la forme d'un récit que, sans rien ôter à sa fidélité, nous avons cherché à animer d'un peu de vie.

[1] M. Van Praet, alors conservateur de la Bibliothèque de la rue Richelieu, à Paris.

[2] L'exemplaire qui nous a été confié par le savant Van Praet, et qu'il qualifiait d'unique, portait à la première page, le titre suivant:

Anselmi Adurni Equitis hierosolymitani, ordinis scotici et cyprii Jacobi III Scotorum Regis et Caroli Burgundiæ ducis Consiliarii, Baronis in Corthuy et Tiletine, domini in Ronsele et Ghentbrugge, Itinerarium hierosolymitanum et sinaicum 1470 Joannes Adurnus V. Illustris F. conscripsit et Jacobo III Scotorum Regi dedicavit.

Après l'épitre dédicatoire et la table, on lit un second titre ainsi conçu:

«Iter hierosolymitanum et Montis Sinay Anselmi Adurni, institutum anno nostræ salutis septuagesimo supra millesimum quadringentesimum, scriptore Joanne Adurno, Anselmi filio, itineris comite.»

C'est une restauration d'une figure trouvée sur un vieux tombeau, dont nous n'avons fait que rapprocher les fragments et raviver les contours, ou, si on l'aime mieux, ce sont les mémoires d'un chevalier flamand qui vécut sous les règnes de Philippe le Bon, de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Rédigés principalement sur pièces originales et inédites, ou de vieilles chroniques, ils n'offriront néanmoins, sans doute, rien de bien neuf ou de bien important quant aux faits généraux, qui ne sont ignorés de personne; mais, du moins, ils les rappelleront et pourront aider à la connaissance intime de l'époque. On y trouvera quelques peintures d'usages et de moeurs, certains détails curieux ou bizarres, des scènes parfois émouvantes, des données qui ne seront pas, nous l'espérons, sans utilité pour les études historiques, cultivées de nos jours avec tant d'ardeur, de patience et de succès.

L'oeuvre à laquelle concourent, à l'envi, tant de savants esprits, ressemble à ces tertres qu'un peuple en marche laissa jadis sur son passage, et qu'on retrouve dans quelques contrées: chaque guerrier de la nation vidait, croit-on, son casque, plein de terre, au lieu où le monument devait s'élever; le dernier des soldats y venait jeter sa poignée de sable.

ANSELME ADORNE,

SIRE DE CORTHUY.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Italie et Flandre.

Les Adorne à Gênes et à Bruges.--Antoniotto.--Obizzo et Guy de Dampierre.--Bataille des Éperons.--L'étendard déchiré.--Les comtes ou marquis de Flandre, princes par la clémence de Dieu.--Baudouin de Fer et Baudouin à la Hache.--*Les États et les Trois Membres.*--Les *Poorters*.--Les *Métiers*.

Au temps où la croix de Saint-Georges et le lion de Saint-Marc se disputaient l'empire de la Méditerranée et de l'Euxin, lorsque Gênes commandait à la Corse, protégeait les rois de Chypre et les empereurs grecs, et jetait ses colonies jusque sur les côtes de Crimée, à la tête des familles qui étaient en possession de donner, dans cette cité puissante, des chefs à l'État, on nommait les Adorno. «Ils étaient, dit l'historien des maisons célèbres d'Italie, *en odeur* de principauté[3].» Le plus fameux d'entre eux fut cet Antoniotto qui, de son trône ducal, convoqua la chevalerie à une sorte de croisade, enleva aux Maures l'île de Gerbi, près de la côte d'Afrique, et assiégea *le roi de Thune*, comme l'appelle Froissart, dans sa capitale; entreprise à laquelle saint Louis avait succombé et qui attendait Charles-Quint. «S'il eût été roi,» dit encore Litta, «ses actions l'eussent immortalisé.»

[3] «Avevano fetore di principato.»--Litta, Famiglie celebri.

A l'époque de l'expédition de saint Louis, arrivait à Gand, sous les auspices, selon les uns, du comte de Flandre Guy de Dampierre, suivant d'autres, de Robert de Béthune, fils du comte, revenant d'Orient, le frère d'un aïeul d'Antoniotto, Obizzo (Opice), dont un descendant assistait, environ trois siècles après, à l'abdication de Charles-Quint, parmi les bannerets de Flandre.

Cet Adorno, d'après d'anciens titres[4], fut en grande faveur auprès de Guy; sa postérité, connue sous le nom d'*Adournes* ou Adorne, ne demeura pas à Gand; elle prit sa résidence à Bruges où nous la retrouverons plus tard.

[4] Lettres de l'empereur Maximilien de 1511 et 1512. Selon un vieux manuscrit, Opice épousa Agnès de Axpoele, fille d'un des chevaliers qui partagèrent la captivité du comte.

C'était l'âge héroïque de la Flandre, comme de l'Écosse et de la Suisse; les journées des Eperons, de Bannock-Burn, de Morgarten, tiennent dans un espace de cinq années; mais la première des trois fut la plus surprenante, car les Flamands n'avaient ni le rempart des Alpes, ni les défilés de la Calédonie.

Un gros d'intrépides artisans s'étaient jetés dans la mêlée et en avaient rapporté les dépouilles des chevaliers. A Mons-en-Pevèle, le sort fut plus indécis, la valeur plus brillante peut-être. Philippe le Bel en fut témoin lui-même; couvert à la hâte d'un manteau d'emprunt, il vit sa bannière déchirée par ces mains rudes et sanglantes.

Bruges avait donné le signal du mouvement, il faut le dire, par un massacre: deux mots sauvaient ceux qui pouvaient les prononcer et condamnaient le reste. Les Flamands combattaient pour leur langue, leurs franchises, l'indépendance relative qu'admettait le système féodal et leur vieux comte captif et dépouillé, ce même Guy dont nous venons de parler. Rien, dans les nombreux soulèvements qui suivirent, n'effaça l'éclat guerrier de celui-ci.

Nous devons dire maintenant quelque chose de l'organisation politique de la Flandre et des changements qu'elle subit vers ce temps. Les premiers comtes ou marquis de Flandre, princes par la clémence de Dieu, alliés au sang de Charlemagne, régissaient leur *monarchie*--cette expression se rencontre dans de vieux écrits--avec l'aide et le concours des principaux du clergé et de la noblesse. La race forte et puissante des Baudouin *de Fer* et *à la Hache*, alla finir sur le trône de Constantinople. Elle était représentée maintenant par de faibles descendants en ligne féminine. La noblesse, au milieu des agitations populaires, perdait chaque jour de son influence. Gand, Bruges et Ypres, à l'apogée de leur merveilleuse splendeur, rangeant sous leur bannière les milices des villes secondaires et des châtellenies, se partageant, en quelque sorte, la Flandre et prenant en main ses intérêts, eurent place aux *états* et les effacèrent bientôt, sous la célèbre dénomination des *trois membres*.

Là était désormais la puissance. Plusieurs familles nobles, et même des plus distinguées, vinrent l'y chercher, s'inscrivant parmi les *Poorters*, ou appartenaient, dès l'origine des villes, à cet antique noyau de la population.

Après venaient les *métiers*, renfermant les principaux du commerce et de l'industrie, mais encadrant aussi la partie la plus nombreuse et la plus mobile de la population, démocratie redoutable et principale force militaire.

Les *Poorters* avaient des capitaines; les *métiers*, leurs doyens. Des échevins rendaient la justice; un conseil représentait la commune. Le couronnement de l'édifice était formé, à Bruges, de deux bourgmestres annuels, chefs suprêmes de la cité, intermédiaires entre le prince et le peuple, mais souvent en butte à la colère de celui-ci, dans ses mécontentements. Ces places n'en étaient pas moins fort relevées et fort ambitionnées; on les vit remplies par des Ghistelles, des Halewyn, des d'Ognies, qui étaient des premiers en Flandre et atteignirent un rang princier.

Les *trois membres* s'entendaient sur la direction des affaires; nul d'entre eux, cependant, n'était lié par les résolutions des autres; leur mutuelle indépendance était un corollaire de leurs libertés.

La grandeur de ces institutions ne doit point faire illusion sur leurs inconvénients; il s'en rencontre dans toutes les formes politiques. Les législateurs, et même le plus puissant de tous, qui est le temps, n'ont sous la main qu'une étoffe, et c'est l'homme. Ici il manquait surtout l'unité. Il faut l'avouer, d'ailleurs, cette milice ouvrière des grandes villes, pesant, du poids du nombre et de ses armes, sur les résolutions et jusque sur l'administration de la justice et la conduite de la guerre, si elle apportait un contingent puissant d'ardeur et d'énergie, devait amener aussi des résultats moins heureux, dont la suite de cet ouvrage offrira de tristes exemples.

II

Les Artevelde.

Les tisserands.--Les deux colonnes d'or de Bruges.--Édouard III.--La loi salique et la laine anglaise.--Jacques van Artevelde.--Louis de Male.--Les Chaperons-Blancs.--Philippe van Artevelde.--Beverhout.--Massacre des Brugeois.--La cour du Ruart.--Rosebecque.--Les trois Gantois.--Flandre au Lion!--Pierre Adorne, capitaine des Brugeois.--Le bourgmestre et le doge.--Naissance d'Anselme.

Qui pourrait passer devant les Artevelde et ne pas s'arrêter un moment à contempler ces grandes figures historiques? Nous devons cependant ajouter, auparavant, quelques traits à l'esquisse que nous venons de tracer.

Avec des intérêts communs à toutes, les trois villes en avaient de distincts et même d'opposés, des prétentions ou des droits rivaux, gardés avec un soin jaloux. Leur industrie principale était celle du tissage de la laine, qui, dans certains degrés de la fabrication, leur était exclusivement réservée. Elle enrichissait Ypres, elle dominait à Gand; à Bruges, elle était balancée par un puissant commerce. C'étaient là, selon l'expression d'un comte de Flandre, les deux colonnes d'or de cette ville dont Æneas Sylvius, Commines et de Thou ont célébré, comme à l'envi, l'opulence et la beauté. Gand, de son côté, s'élevant parmi les méandres de l'Escaut et de la Lys, réclamait la suprématie sur la navigation intérieure.

Trente ans environ après la bataille de Mons-en-Pevèle, Édouard III revendiquait le trône des Valois. Pour se créer un point d'appui en Flandre, il arrête la sortie de la laine anglaise: c'était la ruine des tisserands; ce fut pour Jacques d'Artevelde, qui détermina les Gantois à s'unir aux Anglais, le fondement de sa puissance.

Elle rencontra à Bruges une opposition dont il triompha. Ses moyens se sentaient de la rudesse du temps: ses adversaires avaient voulu le poignarder; à son tour, il les perçait de son épée, ou les faisait lancer, par les fenêtres, sur les piques de ses partisans. Si sa main était prompte, sa parole était éloquente, sa politique habile et hardie; ses manières parurent égales au rang auquel il s'éleva. Gouvernée, sous son influence, par les *trois membres*, traitant, par son entremise, avec l'Angleterre et la France, la Flandre eut un grand poids dans la balance, évita les désastres d'autres insurrections, et obtint des avantages qu'elle eût vainement attendus de son

comte, retenu par le lien féodal.

La fin d'Artevelde, pourtant, fut cruelle: le peuple le massacra. Le comte était mort à Crécy, sous la bannière des lis. Édouard, survivant à son fils, le glorieux prince Noir, et à ses plus vaillants capitaines, dépouillé d'une partie de ses conquêtes, abandonné, pillé, à son agonie, par sa maîtresse et ses serviteurs, laissa la couronne d'Angleterre à un enfant qui ne devait point la conserver.

Louis de Male, fils du dernier comte, put alors ressaisir le pouvoir dont il ne restait qu'un nom, encore cher aux Flamands. Ceux-ci continuaient, toutefois, à pencher pour les Anglais qu'il appelait, lui, les meurtriers de son père; mais la restitution promise de Lille, Douai et Orchies, gagna la Flandre au mariage de l'héritière du comte avec un fils du roi Jean. C'est la maison de Bourgogne qui se fonde.

Croyant sa puissance affermie, Louis s'abandonna sans contrainte à ses plaisirs et à ses prodigalités. Ce fut, à la cour et dans toute la Flandre, un débordement de moeurs, qui, selon les vieux chroniqueurs, devait armer la vengeance du ciel. Le comte sembla l'appeler. Né au château de Male, près de Bruges, affectionnant le séjour de cette cité brillante et polie, et la trouvant plus facile que Gand à concourir à ses dépenses, il irrite les Gantois par sa préférence pour la ville rivale et les pousse à bout par la concession d'un canal qui, ouvrant une communication directe entre la Lys et Bruges, y eût amené les blés de l'Artois, libres de droits d'étapes envers Gand.

Les Gantois courent aux armes, dispersent les travailleurs et prennent pour signe de ralliement le célèbre chaperon blanc. La Flandre et Bruges même se partagent. Les nobles se rangeaient sous la bannière de leur *naturel et droiturier seigneur*. A Bruges, on comptait, dans un parti, les marchands, les armateurs, les pelletiers; dans l'autre, les tisserands. Serrés de près par les forces du comte, les Gantois se souviennent du nom d'Artevelde; ils placent à leur tête son fils, marié à une dame de la noble maison de Halewyn. Tiré, malgré lui, de la retraite, il parut né pour commander.

Au retour des conférences de Tournay, le Ruart[5] déclarant aux Gantois qu'il ne leur reste que ces trois partis: ou de s'enfermer dans les églises pour y attendre la mort, ou d'aller humblement crier merci à leur seigneur, ou, enfin, de venir le chercher à Bruges pour le combattre; ce peuple, affamé et épuisé, abandonnant le choix à Philippe d'Artevelde lui-même; celui-ci, sortant à la tête de 5,000 braves, qui portaient chacun, brodée sur une manche, cette pieuse devise: *Dieu aide!* annonçant à ses compagnons, lorsqu'il leur distribue les derniers vivres, qu'ils n'en doivent désormais attendre que de leur valeur, balayant devant lui d'imprudents adversaires surpris au milieu d'une fête, et pénétrant dans Bruges, sur leurs pas: changez là quelques mots, vous diriez de l'histoire de Sparte!

[5] *Rewaert* ou *Ruwart*, gouverneur ou protecteur.

Cette victoire, dans laquelle Froissart loue la modération des Gantois, n'en était pas moins, pour Bruges, un épouvantable désastre. Le sang des métiers hostiles aux tisserands coule par flots, mêlé au sang patricien; les sépultures manquaient aux cadavres; il fallut creuser, exprès, de grandes fosses pour les y entasser. Ce n'était point assez de ces victimes et de nombreux otages pour assurer la domination des vainqueurs; ils font tomber une partie des portes et des murailles, marques et garants de l'indépendance communale. Bruges, ville ouverte, n'était plus un *membre* de Flandre, c'était la conquête de Gand.

La Flandre s'unissait, mais sous de funèbres auspices. L'Angleterre où régnait, de nom, le jeune Richard, ne tenait plus la France en échec. Salué du titre de père de la patrie, richement vêtu d'écarlate et tenant cour de prince, le Ruart occupait une hauteur glissante, entre la tombe de son père et la sienne.

Alors, à la lueur de l'incendie des villes, on voit s'avancer une armée toute brillante d'acier, d'armoiries, de bannières, au milieu desquelles ondoyaient les plis de l'oriflamme: c'était le duc de Bourgogne avec le jeune Charles VI, son neveu, et toute la chevalerie de France. Les Flamands auraient dû garder leurs positions et s'y

retrancher; mais ils savaient mieux mourir qu'obéir. Impuissant à contenir leur imprudente ardeur, Artevelde tombe écrasé dans la mêlée.

Par un de ces enchaînements bizarres qui déjouent les calculs, le triomphe de Philippe le Hardi inaugurait une puissance longtemps rivale de la France. Un Gantois, comme les Artevelde, mais sorti du vainqueur, devait achever de rompre le noeud féodal entre ce royaume et la Flandre. Il devait dans Madrid, l'une des capitales de son empire sur lequel, disait-on, le soleil ne se couchait point, faire consacrer la limite que les Flamands tracèrent pendant quatre siècles, avec leur sang, de Bavichove[6] à Guinegate[7].

[6] En 1071.

[7] En 1479.

C'était une triste victoire que celle de Rosebecque pour Louis de Male qui la devait à des armes étrangères. Pour les Brugeois, vaincus à côté des Gantois, la défaite était presque une délivrance; ils relèvent les étendards du comte sur leurs murailles mutilées. La guerre n'était point finie: Anglais, Bretons, ceux-ci, sauvages auxiliaires de Louis de Male, ceux-là, alliés de Gand ou croisés pour le pape Urbain contre les Clémentistes, qu'ils s'obstinent à trouver en Flandre, ravagent à l'envi cette terre glorieuse et désolée.

Parmi les capitaines qui conduisaient à la défense des murs, à peine rétablis et de nouveau menacés, l'élite de la population brugeoise, on remarque un arrière-petit-fils d'Obizzo. C'était Pierre Adorne, personnage considérable à qui Philippe le Hardi confia la surintendance de ses domaines en Flandre et en Artois, qui fut deux fois bourgmestre de la commune et remplit les fonctions de premier bourgmestre, l'année même où Antoniotto dirigeait contre Tunis une flotte commandée par son frère Raphaël et portant, outre l'armée génoise, un corps de chevaliers et d'écuyers, sous la conduite du duc de Bourbon (1388).

Parmi ces nobles *pèlerins*, plusieurs appartenaient à la Flandre[8]; en sorte que l'*emprise* n'y eut pas peu de retentissement, et l'éclat qu'elle répandait sur le nom d'Adorne était partagé par la branche flamande. Aussi tenait-elle à honneur, comme on le voit dans Sanderus, d'être *ex præclara ducum Genuensium prosapia*, de l'illustre maison des ducs[9] de Gênes.

[8] Il y en avait aussi du Hainaut. Froissart nomme, parmi ceux-ci, trois cousins: messire Henri d'Antoin, le sire d'Hanrech ou Havret et Jehan, sire de Ligne, qui fut armé chevalier, dans l'expédition, par le sire d'Autoin. La première enceinte de la place fut emportée d'assaut, et le roi de Tunis s'obligea à délivrer les esclaves chrétiens, à payer les frais de la guerre et à mettre un frein au brigandage de ses sujets. (V. Froissart et Folieta, historien génois.)

[9] Doges.

Un fils de Pierre Adorne et dont le prénom était pareil, chevalier, suivant le même auteur, épousa Élisabeth Braderickx, fille du seigneur de Vive, d'une maison flamande, noble et ancienne. C'est de ce mariage que naquit Anselme, le 8 décembre 1424.

III

Jérusalem.

L'hospice et l'église.--Le Saint-Sépulcre à Bruges.--Le double voyage d'Orient.--Eugène IV.--Le luxe des vieux temps.--L'éducation des faits.--Siége de Calais.--Politique de Philippe le Bon.

Si la famille d'Anselme était évidemment de celles qui penchaient pour l'élément monarchique de nos vieilles institutions, elle ne laissait pas d'être populaire par ses services et le noble usage quelle fit de sa fortune.

Bruges lui dut des fondations utiles et l'église dont nous avons parlé. Construite par l'aïeul, le père et un oncle de notre voyageur, à l'imitation de celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem, elle en retrace les parties principales. Elle est remarquable par le globe teint de vermillon qui couronne sa tour flanquée de deux minces tourelles, sa disposition intérieure, ses belles verrières[10], ses monuments funéraires, et surtout par la représentation du divin tombeau, que renferme l'une des tourelles.

[10] Il est fâcheux que, précisément, celle qui représente Anselme Adorne se trouve maintenant cachée.

Le père d'Anselme, dans un voyage de Terre-Sainte, dont il revint avec le titre de chevalier du Saint-Sépulcre, plus considérable alors qu'il ne fut depuis, avait pris lui-même les dimensions du monument sacré avec une exactitude extrême: il le pensait du moins. Voilà pourtant que, dans le cours des travaux, l'on se trouve arrêté par un doute; on ne sait trop quel détail manquait ou laissait quelque incertitude. C'était, après tout, peu de chose; disons mieux, ce n'était presque rien. Pour Pierre Adorne c'était beaucoup trop. Son parti est aussitôt pris; il embrasse et bénit son fils, qui demandait à le suivre, et le voilà de nouveau en route pour l'Orient. Après avoir bravé une seconde fois les fatigues, les flots, les outrages des infidèles, il revient, apportant comme un pieux trophée la mesure attendue pour terminer l'ouvrage.

Ainsi le veut la tradition, et de graves témoignages la confirment; mais quand on n'y verrait qu'une de ces légendes, qu'enfante la poétique imagination du peuple, elle attesterait encore le vif intérêt que les contemporains prenaient à ces travaux. Ce fut vers l'an 1435 qu'ils furent achevés. Une bulle du pape Eugène IV vint mettre le sceau à la sainte entreprise, en érigeant en paroisse la Jérusalem brugeoise, qui comprenait, outre l'église, un hospice et le manoir de famille. Tel était le luxe des vieux temps: on ne craignait pas de s'entourer des misères pour les secourir, et des sérieuses images de la religion et de la mort, car cette église devait aussi servir à la sépulture des Adorne.

On trouve ailleurs des monuments de ce genre; mais peu importait aux Brugeois. Il semblait que la tombe sacrée, objet de tant de voeux, de tant de gigantesques expéditions, de tant de regrets, aperçue jusque-là dans un lointain mystérieux, fût transportée soudain dans les murs de Bruges, ainsi qu'on montre ailleurs de saints édifices apportés par la main des anges.

Chacun comprendra quelle part Anselme, alors dans sa douzième année, dut prendre à la publique émotion. Les constructions qui préoccupaient si vivement sa famille, leur achèvement, toutes les circonstances, en un mot, qui s'y rattachaient, furent pour son enfance des événements. En même temps, les récits des voyages de son père, de ses aventures, de ses périls, enflammaient l'imagination du jeune homme; il brûlait dès lors d'embrasser, suivant l'expression de son itinéraire, *d'un regard ferme et tenace*, ces mers lointaines, tour à tour riantes ou orageuses, ces contrées habitées par des peuples si différents de ceux qu'il connaissait, ces lieux saints et célèbres, ces rochers, ces palmiers, ces monuments, dont la description le ravissait.

Les exemples et les discours de ceux qu'on doit respecter seront toujours la principale partie de l'éducation. On ne négligea point, toutefois, d'initier Anselme à la connaissance de la langue et des lettres latines et aux exercices chevaleresques fort en vogue à cette époque. Ses progrès étaient rapides, sans qu'il montrât pourtant la précocité, plus que merveilleuse, que lui prêtent certains auteurs qui ont trop peu consulté les dates, comme nous le verrons bientôt.

Au moment où Philippe le Bon, à force de gracieuses paroles, obtenait l'aide des Flamands pour déloger de Calais les Anglais, leurs anciens alliés et naguère les siens, deux questions s'agitaient entre lui et les Brugeois: l'une était un vieux litige au sujet de l'Écluse, poste important pour lui, qu'ils revendiquaient comme leur port et une de leurs villes subalternes; l'autre concernait le territoire appelé *le Franc*.

Philippe songeait à l'ériger en quatrième *membre*; il se prêtait ainsi aux désirs de la noblesse du Franc, ajoutait un élément nouveau et plus flexible à la triade flamande, convertie en tétrarchie, et divisait pour l'assouplir une de ces masses compactes et puissantes dont l'éclat le rendait fier, mais qu'il cherchait à rendre plus

maniables.

Telle fut la double origine d'un différend qui allait changer Bruges en un sanglant théâtre de confusion et de désordre.

IV

Philippe le Bon et les Brugeois.

Retour de Calais.--Irritation des milices brugeoises.--Elles enfoncent les portes de l'Ecluse.--Massacre de l'Écoutète.--Les larmes de Charles le Téméraire et celles d'Alexandre.--L'homme d'État précoce.--Les assemblées du peuple.--Mort des Varssenaere.--Danger de Jacques Adorne.--Jacques et Pierre Adorne bourgmestres.--Éloge de Bruges.--Entrée de Philippe le Bon.--Début d'Anselme.

Ce n'était pas sans peine qu'on avait déterminé les milices brugeoises au départ. Lorsque le duc eut été contraint de lever le siége de Calais, elles revinrent humiliées et aigries encore par le mauvais succès.

Après une expédition contre les Anglais qui dévastaient impunément le pays, elles se présentent devant l'Ecluse et en enfoncent les portes; puis elles rentrent dans Bruges, s'emparent des clefs de la ville, ainsi que de son artillerie, dont elles font d'effroyables décharges. L'Écoutète, officier du prince, chargé de la police, tombe égorgé. La duchesse de Bourgogne, qui affectionnait le séjour de Bruges, s'éloigne avec un enfant qui criait et versait des larmes. C'étaient celles d'un autre Alexandre[11], par le sang qu'il devait faire couler à son tour; il avait nom Charles: les Belges l'ont appelé *le Hardi*, et les étrangers *le Téméraire*.

[11] On se rappelle l'exclamation de Rousseau: «Pleurs cruels! que de sang vous fîtes répandre!»

«Dans cette crise terrible,» disent quelques auteurs, «Anselme se comporta avec tant de droiture, avec tant de prudence et de circonspection, qu'il sut se concilier le respect et l'attachement du peuple sans perdre les bonnes grâces de son souverain.» Magnifique éloge sans doute; mais ce qui le rend surprenant, c'est que ceci se passait de 1436 à 1437. Ce grand citoyen, ce prudent homme d'État n'avait donc guère que douze ans. Laissons-lui son enfance, il aura plus tard bien assez de la politique!

Le rôle propre à son âge était celui de spectateur curieux. S'il se glissait à quelque croisée de l'un des édifices qui avaient vue sur la place, un frappant spectacle s'offrait à ses yeux. Devant la sombre masse des Halles, droit en face du Beffroi, deux drapeaux flottaient, plantés entre les pavés: sur l'un on distinguait le lion de Flandre; sur l'autre, celui de Bruges. A gauche de cette bannière, paraissait une belle troupe: c'étaient les *Poorters*, avec leurs six capitaines portant, chacun, à la main, le gonfanon de leur quartier. Les *métiers*, partagés en huit groupes, étaient rangés, partie du même côté, partie à droite de l'étendard de Flandre et tout le long de l'entrepôt fameux[12] appelé *Waterhalle*. C'étaient, d'une part, les *quatre métiers*, ou la puissante industrie lainière les *bouchers*, souvent mal d'accord avec eux, accompagnés des poissonniers, le *cuir*, l'*aiguille*: de l'autre, les *dix-sept métiers*, le *marteau*, les *boulangers*, les *courtiers*, modeste dénomination sous laquelle on comprenait les représentants du commerce et de la navigation, propres à la ville. Les marchands étrangers n'avaient, naturellement, point de part à ces assemblées civiques.

[12] Il a été remplacé par un bâtiment qui fait aujourd'hui partie de l'hôtel du gouvernement provincial.

A l'extrémité du côté du marché où étaient placés les quatre groupes de métiers que nous avons nommés les premiers, on voyait les arbalétriers, sous la belliqueuse enseigne du céleste chevalier saint Georges. Les villes subalternes et les paroisses du Franc avaient aussi leur place marquée. Une couronne de roses récompensait les premiers arrivés: une colonne mobile de trois cents hommes, à la solde de la ville, avait charge de réveiller le zèle des retardataires. Néanmoins, en ce moment, des vides se faisaient remarquer, car la noblesse du Franc s'efforçait d'empêcher les habitants de se rendre aux sommations des Brugeois.

Tous ces rangs étaient hérissés de piques: de distance en distance, on voyait des bannières déployées, laissant, dans leurs replis, distinguer de saintes images, ou les emblèmes dorés d'un métier, qui brillaient au soleil, au bout d'une hampe peinte de couleur éclatante, ou couverte d'une riche étoffe.

Ainsi délibérait le peuple en différend avec son prince, l'un des plus puissants de l'époque. Si, dans ces assemblées, les nobles et les notables figuraient parmi les *Poorters* et s'ils exerçaient un certain ascendant d'habitude et de déférence, leur autorité faiblissait dans les temps d'orage. Le nombre et souvent la passion prenaient alors le dessus. Ce n'était donc pas seulement de la curiosité qu'éprouvait Anselme en contemplant ce spectacle: réfléchissant, comme il arrive, les impressions de sa classe et de sa famille, il sentait un secret serrement de coeur qu'allaient justifier des scènes cruelles.

Deux frères Varssenaere, dont l'un était premier bourgmestre et l'autre capitaine, furent massacrés; un oncle d'Anselme, Jacques Adorne, qui exerçait également ces dernières fonctions et avait voulu se jeter sur les meurtriers, ne fut soustrait qu'avec peine à un sort pareil. Les Adorne quittèrent Bruges, où il n'y avait plus pour eux de sûreté.

Philippe, après avoir cherché à se rendre maître de cette ville par un coup de main fatal au sire de l'Ile-Adam, et qui faillit l'être au duc lui-même, réussit mieux dans ses desseins en coupant les vivres aux Brugeois. Jacques et Pierre Adorne furent alors successivement revêtus des fonctions de bourgmestre de la commune, que leur père avait exercées, aussi bien que celles de premier bourgmestre, et qui devaient l'être un jour par Anselme, comme si c'eût été une partie de l'héritage de famille.

Au retour de l'exil qu'il avait partagé avec son oncle et son père, il s'était retrouvé dans les murs de Bruges avec transport, car il aimait vivement «la si douce province de Flandre,» mais surtout sa ville natale. Il n'est parlé, dans son itinéraire, qu'avec enthousiasme de «cette illustre cité, de cette noble ville.» Tantôt, «sa beauté, son urbanité, ses agréments infinis, son opulence et son éclat, l'abondance inouïe de richesses qu'elle renferme, sont passés sous silence parce que la renommée les fait assez connaître et que l'auteur, en les vantant, serait suspect;» tantôt, c'est «la ville la plus polie du monde, ville vraiment digne de ce nom par l'urbanité dont elle est pleine.» La paix maintenant lui était rendue, paix, il est vrai, chèrement achetée; mais Bruges en recueillait du moins les fruits: avec l'ordre, la prospérité renaissait. Les navires des Osterlins[13], les grandes caraques génoises et les galères de Venise apportaient de nouveau, à l'émule de Londres et de Novogorod, les fourrures du Nord, les riches tissus de l'Italie et les trésors de l'Inde.

[13] Anséates.

Après plusieurs années d'absence, la cour de Bourgogne revint étaler sa magnificence à Bruges; ce fut en 1440 que Philippe le Bon y fit son entrée avec le duc d'Orléans qu'il venait de marier à une de ses nièces. Les magistrats, dans l'humble appareil réclamé par les usages du temps, pieds et tête nus, vêtus de robes noires sans ceinture, présentent, à genoux, les clefs à leur redouté seigneur, en lui demandant merci. Il hésite, ou feint d'hésiter, et semble se rendre à l'intercession de son hôte illustre. Le peuple crie *noël*! les fanfares éclatent; le clergé psalmodiant des hymnes, les marchands étrangers, richement vêtus de brocart ou de velours, escortent les deux princes jusqu'au palais. Chaque nation qui commerçait à Bruges formait un corps brillant de cavaliers, ou marchait en bon ordre; l'étoffe et la couleur de la robe, des écussons portés devant les rangs par des hérauts, distinguaient les diverses contrées. Dans les rues, ce n'étaient qu'arcs de triomphe, chars ou échafauds chargés de personnages de la mythologie ou de la Bible.

Ces pompes devaient charmer un jeune homme. Anselme Adorne vit surtout avec joie les tournois par lesquels les chevaliers, armés de toute pièce et sur de hautes selles de guerre, célébrèrent l'arrivée du duc de Bourgogne et du duc d'Orléans, ainsi que celle du comte de Charolois, qui fit son entrée quelques jours après, avec sa femme encore enfant, fille de Charles VII. Bientôt Anselme allait lui-même signaler son courage et son adresse dans ces jeux, l'image et l'école de la guerre.

Il parut à dix-sept ans dans la lice. Un si précoce début, suivi bientôt de succès, annonce un heureux assemblage de hardiesse et de sang-froid, de force et de souplesse, qui présente à la pensée l'image d'un cavalier de bonne mine et qui n'était point fait pour déplaire.

V

Un tournoi de l'Ours Blanc.

La duchesse Isabelle et le comte de Charolois.--Les dames brugeoises dans leurs atours.--Le forestier armé chevalier sur le champ de bataille.--Que diable est-ce ceci?--La *Vesprée*.--Louis de la Gruthuse.--Metteneye.--Jean Breydel.--Adam de Haveskerque.--Le tournoi.--Anselme gagne le cor.--Marguerite.--Le court roman.--Anselme Adorne Forestier.--Les acclamations et les cris de mort.

Comme les romanciers, mais sans réclamer leurs autres privilèges, nous ferons franchir au lecteur un espace de quelques années et nous le conduirons, un certain jour de l'an 1444, qui était le 27 avril, sur le marché de Bruges.

Raconter l'histoire de ce *forum* flamand, ce serait faire celle de la ville. Nous avons vu le peuple s'y rassembler, sous les armes, pour exercer son orageuse souveraineté; nous verrons s'y dresser l'échafaud: maintenant une fête y attirait les curieux dont les flots pressés débouchaient de tous côtés. Un espace entouré de barrières, que gardaient des valets et des hérauts, restait seul libre au milieu. Les fenêtres et jusqu'aux toits des bâtiments étaient pleins de spectateurs. Les regards se tournaient tantôt vers le *Cranenburch*[14], où la duchesse vint prendre place avec son fils, aux applaudissements de la foule, tantôt vers une grande hôtellerie, à l'enseigne de la *Lune*, qui contenait l'élite des dames brugeoises, dans tout l'éclat de leur beauté proverbiale et d'atours si riches, qu'une reine jalouse les avait comparées à autant de reines.

[14] Maison sur la place.

Les douze croisées gothiques de l'édifice, ornées de draperies flottantes, encadraient des groupes variés de jeunes femmes et de demoiselles rivalisant entre elles d'élégance et de luxe. Là, vous eussiez aperçu ces coiffures de velours en fer à cheval, ces belles chevelures relevées en tresses, ou nattées, ces voiles transparents et légers, ces robes serrant à la taille, de velours vert, ponceau ou de quelque autre couleur éclatante, ces corsages d'hermine, ces manteaux de brocart rehaussé d'or, qu'on retrouve dans les tableaux de l'époque.

Parmi ces belles Brugeoises, l'une de celles pour lesquelles la journée préparait le plus d'émotions--et l'on verra bientôt à quel titre--portait le nom de Marguerite, alors fort en vogue, sans doute parce qu'il désigne une *perle* ou une *fleur*. L'étymologie, cette fois, n'était point en guerre avec la réalité, comme il arrive à quelques *Blanche* et à plus d'une *Rose*. Marguerite avait les qualités qui attirent et fixent l'affection: c'était, au surplus, une jeune orpheline, fille d'Olivier Van der Bank. Par sa mère, elle tenait aux de Baenst et aux Utenhove, qui possédèrent de beaux domaines et ont fourni plusieurs chevaliers[15]. Quelques mois, à peine, s'étaient écoulés depuis qu'Anselme Adorne, âgé de moins de vingt ans, l'avait conduite à l'autel.

[15] Les de Baenst étaient surtout richement possessionnés en Zélande. On trouve ces deux noms dans la liste, publiée par M. Gachart, des seigneurs flamands qui assistaient à l'abdication de Charles-Quint, et que nous allons transcrire; c'étaient:

Lamoral d'Egmont, prince de Gavre, comte d'Egmont, chevalier de l'ordre.

Maximilien de Bourgogne, seigneur de Beveren, id.

Charles, comte de Lalaing, seigneur d'Escornaix, id.

Pierre, seigneur de Werchin, sénéchal de Hainaut, seigneur de Herzelles, id.

Philippe de Montmorency, comte de Hornes, seigneur de Nevele.

Maximilien de Melun, vicomte de Gand.

Charles, seigneur de Trazegnies et de Tamise, chevalier.

Maximilien Vilain, écuyer, seigneur de Rassenghien.

Louis de Ghistelles, chevalier, seigneur de la Motte.

Philippe de Liedekerke, chevalier, seigneur d'Eversbeke.

Jacques de Claeroult, chevalier, seigneur de Puttem.

Jacques de Thiennes, écuyer, seigneur de Castre.

Thomas de Thiennes, écuyer, seigneur de Rumbeke.

Charles Hannart, chevalier, seigneur de Liedekerke.

Joseph de Baenst, chevalier, seigneur de Melissant.

Jérôme Adournes, chevalier, seigneur de Nieuwenhove.

François de Halewin, chevalier, seigneur de Zweveghem.

Jacques de Lalaing, écuyer, seigneur de la Monillerie et de Sandtberg.

Josse, seigneur de Courtewille et de Vorst, écuyer.

Ferry de Gros, écuyer, seigneur de Beaudemers.

François Massier, écuyer, seigneur de Bussche.

Charles Uutenhove, écuyer, seigneur de Sequedin.

Pierre, seigneur du Bois, écuyer.

Jacques de Eyeghem, écuyer, seigneur de Hembisze.

Ce qui attirait Marguerite et tout ce concours, c'était le tournoi annuel de la Société de l'Ours-Blanc. Il ne se donnait point, à Bruges, de fête qui excitât plus d'intérêt. On trouve, dans les chroniques, au milieu d'annotations relatives aux troubles, aux guerres, aux plus grands événements, le retour périodique de ces jeux, soigneusement indiqué, en même temps que les noms des vainqueurs. Des prix étaient offerts à ceux-ci: c'était une lance, un cor, l'ours, souvenir d'un vieux récit et symbole de la Société; on ajoutait quelquefois un diamant.

Le combattant qui gagnait la lance prenait le titre de Forestier, en mémoire d'anciens princes dont l'existence est contestée, mais qui brillent dans les légendes. Il présidait au tournoi de l'année suivante; il soutenait son titre de primauté dans la lice et même dans les combats. C'est ainsi que près de Guinegate, Louis de Baenst,

Forestier de Bruges, fut armé chevalier sur le champ de bataille.

Les tournois de l'Ours-Blanc remontent à l'année 1320, époque voisine des plus éclatants faits d'armes des Brugeois; mais depuis, le malheur des temps ayant interrompu ces chevaleresques exercices, ils furent rétablis, en 1417, par une commune résolution des magistrats, de la noblesse et des plus notables habitants.

Les principaux seigneurs aimaient à y paraître, et même les ducs de Bourgogne. Maximilien d'Autriche y reçut un si bon coup de lance, d'un aïeul de l'historien Despars, dont le casque figurait une tête de démon, que, ployant en arrière, le futur empereur s'écria: «*Que diable est-ce ceci!*»

Deux jours avant la joute, un officier du Forestier, précédé d'un héraut et accompagné des quatre plus jeunes membres de la Société, parcourait la ville, s'arrêtant aux hôtels des dames les plus distinguées, pour les inviter à la fête. Le lendemain elles assistaient à la *Vesprée*: une collation leur était offerte, et ainsi réunies, elles voyaient arriver les combattants étrangers. Lorsque, après s'être présentés avec les formalités d'usage, ils s'étaient retirés, le Forestier montait à cheval avec ses compagnons, et allait, en pompe, au bruit des instruments, souhaiter la bienvenue à ces hôtes, chacun en leur logis, leur offrant courtoisement armures et destriers.

Ces préliminaires avaient été remplis et le grand jour était venu. Les membres de la Société de l'Ours-Blanc, qui devaient prendre part à la lutte, se rassemblaient dans l'enceinte de l'abbaye d'Eechoute. Un soudain mouvement de la foule annonce leur approche: couverts d'armures brillantes et magnifiquement vêtus d'étoffe pareille, ils s'avancent, montés chacun sur un de ces chevaux de bataille que fournissait la Flandre, alors les plus renommés de l'univers; de riches caparaçons et des housses de soie, couvraient presque entièrement les robustes coursiers qui piaffaient et rongeaient le frein.

Parmi les confrères de l'Ours-Blanc, on remarquait Louis de Bruges, sire de la Gruthuse, qui fut prince de Steenhuse, comte de Wincester, chevalier de la Toison d'or et, dont nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler; Pierre Metteneye ou de Mattinée, aussi distingué dans les armes que dans les tournois, qui porta la bannière de Bruges à la bataille de Brusthem et fut chevalier, seigneur de Marque, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne; Jean Breydel qui devait ajouter à l'éclat d'un nom illustré, près de deux siècles auparavant, à la bataille des Éperons, par la valeur qu'il déploya lui-même devant Bude, sous l'héroïque bannière de Huniade; enfin l'époux de Marguerite, à son second début. Adam de Haveskerque était du nombre des combattants du dehors.

Tous avaient pris leur place, et l'on attendait impatiemment le signal. Il est donné: les coursiers s'élancent! Qui ne retrouve, dans sa pensée, une image de ce spectacle? Ces hommes couverts de fer, qui fondent l'un sur l'autre, ces montures puissantes, plus acharnées qu'eux au combat, les naseaux fumants, la crinière hérissée, faisant retentir le sol sous leurs pieds; ces nuages de poussière, à travers laquelle étincellent l'or et l'acier; ces lances qui se brisent et volent en éclats: tout cela a été vingt fois décrit. Parmi les spectateurs, la curiosité, l'attention étaient vives; quelquefois, un cri s'élevait de toutes les poitrines. Les dames, suivant des yeux les cavaliers dans leurs courses rapides, laissaient voir sur leurs traits mobiles les sentiments dont elles étaient agitées, les alternatives de crainte et d'espoir. Sur le jeune front de Marguerite vous eussiez lu toutes les phases du combat où Anselme était engagé. Enfin elle respire: mille voix proclament les vainqueurs. Anselme avait gagné le cor qu'il reçut des mains de la duchesse; la lance échut à Breydel; l'ours à d'Haveskerque.

Trois ans après, le futur baron de Corthuy conquit, à son tour, la lance, aux acclamations de la foule, dont, sur cette même place, les cris de mort devaient, un jour, l'accueillir. Ah! si l'avenir nous était connu, sous quel poids nous marcherions courbés!

VI

Le bon chevalier.

Banquet de l'hôtel de ville.--La lance conquise.--Isabelle de Portugal et le comte de Charolois à la maison de Jérusalem.--Combat.--Le sire de Ravesteyn.--Joute de l'étang de Male.--Prouesses et portrait de Jacques de Lalain, le bon chevalier.--Corneille de Bourgogne.--Le casque enlevé.--Nouveau succès.--L'écu du Forestier.--Naissance de Jean Adorne.--Le parrain.--André Doria, prince de Melfi.--L'Arioste.--Les vingt-huit *alberghi* de Gênes.--L'hospitalité.

Il fallait d'autres épreuves pour montrer à tous que le jeune Forestier était digne de l'honneur qu'il avait conquis; mais d'abord des festins devaient célébrer sa victoire: il n'est guère de solennité où ils n'entrent pour quelque chose. Le premier fut donné le soir même par les magistrats, à l'hôtel de ville, élégant édifice construit sous les auspices de Louis de Male. Après le festin, on reconduisit Anselme, en grande pompe, à son logis; devant lui marchait un héraut, et il tenait à la main la lance, prix de sa prouesse, ornée d'une draperie aux couleurs du Forestier qu'il remplaçait.

Le lendemain, il donna le banquet chez lui; la duchesse de Bourgogne, son fils et tout ce que Bruges avait de plus grand, y assistaient. Nous pourrions assez facilement décrire les dressoirs, les entremets, les *hanaps*: il y a, pour ces occasions, un mobilier où chacun est libre de se pourvoir; mais nous craindrions de l'user. Il nous suffira de dire qu'après avoir fait à ses illustres hôtes les honneurs de sa table, Anselme revêtit de nouveau ses armes et parut en lice avec cinq cavaliers qui portaient, chacun, leurs couleurs sur leur écu. Ainsi accompagné, il jouta contre Adolphe de Clèves, sire de Ravesteyn et quelques autres.

Le 1er mai fut signalé par un combat plus remarquable encore par le renom des chevaliers qui vinrent y rompre des lances. La lice était placée près de l'étang de Male. Le premier champion qui s'offrit fut le même Ravesteyn; puis parut un jeune seigneur qui réalisait l'idéal des romans de chevalerie. Choisi pour écuyer par le duc de Clèves, il n'avait pas tardé à signaler sa vaillance et avait emporté «le nom et le los pour le mieux faisant de tous ceux qui joutèrent à l'encontre de lui.» Il avait parcouru la France, l'Espagne et le Portugal, défiant les plus experts en fait d'armes, «non pour envie, haine, ne malveillance d'aucun, mais pour exaulcer et augmenter le noble estat de chevalerie et pour soi occuper.» Sa chevelure blonde, ses yeux bleus et riants, son teint frais et coloré, son menton sans barbe, n'annonçaient pas un si terrible combattant; mais la renommée, le précédant en tout lieu, proclamait le nom de Jacques de Lalain, le bon chevalier!

Anselme, impatient de se mesurer avec lui, se montra digne d'un tel adversaire; cependant, c'est surtout en joutant contre un troisième concurrent qu'il se distingua: celui-ci portait l'écu fleurdelisé de Bourgogne, traversé d'une barre. C'était, au dire d'Olivier de la Marche, «l'un des plus gentilshommes d'armes et un vaillant, sage et véritable capitaine.» Pour décrire cette rencontre, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter quelques lignes au biographe de Jacques de Lalain, qui raconte de son héros une aventure semblable.

Corneille de Bourgogne, aurait dit Georges Chastelain dans son vieux langage, voyant notre Forestier «estre prêt, baissa sa lance et, autant que cheval peut courre, le laissa aller, et, d'autre part, *Anselme* férit son bon destrier de l'esperon, qui allait courant de si grande force que la terre sur quoy il marchoit, alloit tout tombissant: si s'acconsuivirent touts deux ès lumières des heaumes, et n'y eut celuy d'eux qui ne rompît sa lance, tant furent les coups grands et démésurez: mais celui que *Corneille de Bourgogne* reçut d'*Anselme* fut si merveilleux que, nettement, sans quelque blessure, il lui osta et porta le heaume dehors la teste et demeura à chef nud devant le hourt des dames, moult esbahy, comme celuy qui à grand peine sçavoit ce qui lui estoit advenu.»

On regarda comme un miracle que le bâtard de Bourgogne ne fut pas mortellement atteint. Si, suivant Chastelain, *Jaquet de Lalain* acquit «un si grand bruit» d'un coup semblable «que partout hérauts poursuivants, trompettes et plusieurs autres crioient *Lalain!* à haute voix,» ce ne dut pas être un médiocre honneur pour le jeune Adorne de reproduire ce coup célèbre sous les yeux du bon chevalier[16].

[16] Chastelain ne fait pas mention de cette joute, mais elle est d'écrite par Despars dont il n'y a aucun motif

de suspecter le témoignage.

La même année, il jouta encore à Bruxelles, où il fit admirer sa prouesse, et à Lille où il demeura vainqueur. Un grand festin qu'à son retour il donna à la société de l'Ours-Blanc, servit à célébrer ce nouveau triomphe. Son temps d'exercice fut clos, à l'ordinaire, par le retour de la fête de l'Ours-Blanc, à laquelle il présida. Un mois après, un héraut à cheval, précédé d'une bande de musique, se rendait en pompe à l'hôtel de ville. Il y venait appendre, en souvenir du jeune et vaillant Forestier, l'écu armorié de trois bandes d'échiquier en champ d'or, avec la pieuse devise qu'on voit répétée sur les vitraux de Jérusalem:

PARA TUTUM DEO.

On a dit des exercices guerriers dont nous venons d'entretenir le lecteur, que c'était trop pour un jeu et pas assez pour tout de bon; ils l'emportaient cependant sur nos courses, parfois tout aussi périlleuses, mais qui mettent en jeu des qualités moins relevées; car celles d'un cavalier habile, et même téméraire, n'égalent point, il faut l'avouer, une hardiesse, une adresse et une vigueur peu différentes de ce qu'exigeait le champ de bataille.

Anselme, néanmoins, satisfait d'avoir fait ses preuves, ne parut plus que rarement dans la lice. D'autres soins l'occupaient; ceux de la famille se multipliaient pour lui avec les années. Déjà, lorsqu'il gagnait la lance, jeune époux, brillant champion, il était père. Ce fut en effet le 16 août 1444 qu'il reçut dans ses bras son premier né, qui devait être le compagnon et l'historien de ses voyages. Pour parrain, il choisit, entre tous, un Doria, tandis que dans le siècle suivant, un Doria proscrivit jusqu'au nom d'Adorno.

Ceux qui ont lu l'Arioste se rappelleront ces beaux vers:

Veggio che 'l premio che di ciò riporta Non tien per se, ma fa alla patria darlo; Con preghi ottien, che in libertà la metta Dove altri a se l'avrià forse sojetta ..... Questi ed ogn'altro che la patria tenta Di libera far serva, si arrossisca, Ne dove il nome d'Andrea Doria senta Di levar gli occhi, in viso d'uomo ardisca[17].

[17] *Orl. fur.*, canto XV.

«Le prix de sa valeur, il ne le garde pas pour soi; il en fait jouir sa patrie; il la fait mettre en liberté, quand bien d'autres, à sa place, l'eussent asservie. Qu'à ce nom d'André Doria, quiconque, de libre, voulut rendre son pays esclave, rougisse et n'ose plus lever les yeux.»

La liberté dont André Doria dota Gênes était une savante et singulière combinaison d'éléments aristocratiques de toute origine, répartis entre vingt-huit maisons (alberghi), parmi lesquelles les Doria ne pouvaient être oubliés. André, lui-même, créé par Charles-Quint prince de Melfi, le fut plus encore dans sa patrie, par son mérite, ses services à l'appui des Espagnols. Pour les Adorno, leur puissance même faisait leur ostracisme, qui, pourtant, ne dura pas; mais leur branche alors la plus considérable, celle des comtes de Renda, demeura étrangère à Gênes.

Lors de la naissance de Jean Adorne, les relations des deux familles étaient bien différentes. Les Adorno et les Doria étaient ensemble en fort bons termes, et les derniers avaient, avec les Adorne de Flandre, des rapports réciproques d'hospitalité; cette vertu antique, qui a fort décliné depuis, eut le pas sur les liens du sang.

VII

Charles le Hardi.

Gand et Constantinople.--Daniel Sersanders.--Mort de Corneille de Bourgogne et de Jacques de Lalain.--Le boucher Sneyssone.--Bataille de Gavre.--Mahomet II.--La croisade.--Pie II.--Louis XI et Charles le Téméraire.--Ligue du *Bien public*.--Bataille de Montlhéry.--Les deux chartreux.--Dernier voyage de Pierre Adorne.--Position d'Anselme à la cour.--Mariage du duc de Bourgogne et de Marguerite d'York.--La duchesse de Norfolk.--Les entremets mouvants.--Le pas d'armes de l'arbre d'or.--Portrait et costume de Charles de Bourgogne.--L'étrangère.

On trouverait ici une nouvelle lacune, que nous ne pourrions remplir que par des détails peu importants ou des conjectures, si nous n'avions à planter çà et là quelques jalons sur la route des événements.

Nous voyons, aux deux bouts de l'Europe, deux grandes villes aux prises, chacune, avec un puissant adversaire: l'une, jeune, fière de sa prospérité et de son exubérance de vie et de force; l'autre, vaste, magnifique, mais courbée sous le poids des années et qui n'était plus que l'ombre d'un grand nom, *nominis umbra*. Nous voulons parler de Gand et de Constantinople.

Le siége de Calais, tumultueusement levé par les Gantois, avait laissé, entre eux et Philippe le Bon, des ferments d'aigreur. C'était un feu qui, à Bruges, avait promptement éclaté; à Gand, il couvait sous la cendre. Une demande d'impôt alluma l'incendie. Daniel Sersanders, d'une des quatre familles principales du patriciat gantois[18], connue plus tard sous le titre de marquis de Luna, fut accusé d'avoir excité la résistance de ses compatriotes et condamné au bannissement. Il tenait de près à Anselme Adorne dont il venait d'épouser la soeur.

[18] Les trois autres étaient les Bette, marquis de Lede, les Triest et les Borlut, nom célèbre par la part que prit l'un d'eux à la bataille des Éperons.

Vainement Sersanders chercha-t-il, lui-même, à calmer l'effervescence populaire; la guerre éclate, guerre fatale à de nobles coeurs. Corneille de Bourgogne y périt, ainsi que Jacques de Lalain, et, dans les rangs opposés, un adversaire digne de tous deux, ce vaillant boucher de Gand, qui, blessé aux jambes, combattait les genoux en terre, défendant toujours sa bannière, jusqu'à ce qu'ils tombassent ensemble, également sanglants et déchirés.

Le mouvement brugeois et le mouvement gantois furent, l'un et l'autre, isolés; s'ils eussent été combinés, Philippe le Bon, brouillé avec l'Angleterre et toujours suspect au suzerain, eût eu fort à faire. Ce fut une résistance locale, que le duc eut soin de ne provoquer que successivement. Le peuple s'émut néanmoins chaque fois, dans les deux villes; mais les magistrats et les principaux purent le contenir, dans celle qui n'était pas en cause. Une colonne gantoise se présentant devant Bruges, en trouva les portes fermées. Philippe dut surtout ce résultat, si important pour lui, à La Gruthuse, capitaine de la ville, qui alla ensuite rejoindre l'armée ducale. Il faut lire, dans le bel ouvrage de M. Kervyn de Lettenhove, le récit de cette lutte cruelle, terminée par le désastre de Gavre. Là, 16,000 Gantois jonchent le champ de bataille de leurs cadavres, ou en comblent l'Escaut. Impuissants à faire triompher leur cause, ils l'entouraient de leur mort, comme d'un dernier rempart qui étonnait encore la victoire.

Vers ce temps, l'Europe, qui voyait sans beaucoup s'émouvoir les progrès de la puissance ottomane, est tout à coup réveillée par une effroyable nouvelle. Il y avait eu autrefois un État qu'on appelait un *monde*[19], préservé par les Fabius, agrandi par les Scipions, changé en empire par les Césars, et, tout ce qui en restait, tenait dans les murs d'une ville, investie par Mahomet II, à la tête de 250,000 hommes. Il pénètre dans la place; le dernier des Constantin tombe en combattant; le croissant brille sur le dôme de Sainte-Sophie et le Turc a son siége en deçà du Bosphore[20]! On dit qu'à ce lamentable récit, Nicolas V chancela, comme jadis Héli, sur le siége pontifical, et qu'il mourut du coup dont elle l'avait frappé au coeur.

[19] Orbis romanus.

[20] 1453.

L'émotion fut grande dans la chrétienté. La guerre sainte est prêchée; Philippe s'y prépare: c'était encore, dans l'opinion publique, la plus glorieuse des entreprises. Elle excitait vivement les esprits; mais elle ne remuait plus les âmes dans leurs plus intimes profondeurs. Pie II, de ses derniers regards, vit se dissiper cette croisade qu'il avait en vain réchauffée du feu de son zèle et de son éloquence.

L'Occident avait d'autres soins. Louis XI était monté sur le trône[21] et la lutte s'engageait entre lui et l'héritier de Philippe le Bon. Rapprochés par l'asile que Louis avait trouvé, comme dauphin, dans les États de la maison de Bourgogne, Charles et lui avaient appris, dès lors, à se haïr l'un l'autre. Aussi était-il difficile de se montrer plus différents par les qualités personnelles. Charles déploya celles de l'homme de guerre, excepté la prudence. Il aimait en tout l'éclat et s'irritait contre les obstacles. Juste, accessible, capable de bons sentiments, il outrait jusqu'à ses vertus, et devenait cruel quand l'orgueil et la colère l'emportaient. Louis savait montrer, à l'occasion, du sang-froid et du courage; mais il n'envisageait que le succès. Modeste dans son extérieur, rusé, narquois, il semblait accepter l'outrage, mûrissait et savourait la vengeance. Indiscret quelquefois, ou trop confiant dans sa propre finesse, il cédait à propos, gagnait à tout prix ceux qui pouvaient le servir et attendait son jour. Alors il agissait avec une vivacité qui allait jusqu'à la pétulance.

[21] 1461.

Lorsqu'il commença à régner, Philippe le Bon gouvernait encore. Charles arrache son père vieillissant à l'influence des Croy, le fait entrer dans la ligue du *Bien public*, conduit en France une armée et débute, à Montlhéry, par une victoire douteuse, mais que confirment les résultats; véritable mesure des succès militaires. (1465.)

Cette année, Anselme perdit l'oncle dont nous avons parlé, et il portait encore le deuil de son père. Pierre Adorne, devenu veuf, s'était retiré dans la chartreuse du Val-de-Grâce, près de Bruges, que cette famille contribua à orner. Il y trouvait un de ses fils. Ce dut être un assez touchant spectacle de voir le jeune homme accueillir le vieillard au seuil de ce dernier asile, dont leur tombe, à tous deux, ne serait qu'une continuation, ou plutôt une heureuse délivrance; car ils ne voyaient dans la mort qu'une rayonnante immortalité. Au père venant chercher la paix du cloître, le fils en pouvait enseigner les austérités. Pierre en donna à son tour l'exemple et partit pour son dernier voyage, avec la foi et la piété qui lui avaient inspiré les deux autres.

Jusque vers ce temps, Anselme avait fréquemment rempli des fonctions civiques, surtout celles de capitaine de l'un des six quartiers de Bruges. Son nom ne reparaît plus ensuite dans les fastes communaux pendant un laps de huit années; il fallait que d'autres occupations lui fussent survenues. Nous avons vu la mère du comte de Charolois, Isabelle de Portugal, le traiter avec une faveur marquée, et le jeune prince associé à ces témoignages de bienveillance et de distinction; lorsque Charles prit en main les rênes des affaires et qu'ensuite il succéda à Philippe le Bon, en 1467, la carrière politique d'Adorne dut s'en ressentir. Si le titre militaire qu'il portait sous la duchesse Marie montre qu'il servit la maison de Bourgogne de son épée, les négociations diplomatiques dont il allait être chargé, l'accueil qui l'attendait dans plusieurs cours, font voir qu'il occupait, dès à présent, un rang distingué à celle de Charles. Cette position lui assignait une place dans les cérémonies et les fêtes auxquelles le troisième mariage du duc donna lieu[22]. Ce prince épousait Marguerite d'York, soeur d'Édouard IV, femme à l'âme virile, réservée à un rôle politique important. Elle descendit à l'Écluse, et le mariage se fit à Dam, deux endroits aussi solitaires et aussi paisibles aujourd'hui, qu'ils furent alors pleins de bruit, de foule et d'éclat.

[22] 1468.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ce concours de grands et de «tant d'autres chevaliers et nobles hommes,» ces pompes, ces magnificences, après Olivier de la Marche qui dans sa lettre «à Gilles du Mas, maistre d'hôtel de monsieur le duc de Bretaigne, a recueilly grossement et» ajoute-t-il avec trop de modestie, «selon son lourd

entendement, ce qu'il a veu en cette dicte feste.» Que pourrions-nous dire de plus ou de mieux que lui, de l'entrée de la duchesse à Bruges, par la porte de Sainte-Croix, «de sa noble personne vestue d'un drap d'or blanc, en habit nuptial,» des dames qui suivaient sa litière, les unes sur de blanches haquenées, les autres dans de riches chariots, et surtout de «la duchesse de Nolfolck qui estoit une moult belle dame d'Angleterre?» Comment renfermer dans le cadre que nous avons choisi, la vive peinture de ces banquets qui furent donnés dans une salle construite exprès, tendue d'une tapisserie toute d'or, d'argent, de soie, «où estoit compris l'avénement du mistère de la Toison d'or;» des trois entremets mouvants: la licorne chargée d'un léopard qui présenta au duc une fleur de Marguerite; le lion portant une bergère; le dromadaire «enharnaché à la manière sarrasinoise;» enfin du pas d'armes,[23] de l'arbre d'or, avec son nain, son géant enchaîné, ses blasons, ses pavillons, ses emprises, ses grands coups?

[23] Et non *passe d'armes*; ces expressions ont une signification toute différente.

Le duc se montra, à cette occasion, dans un appareil que nous allons décrire, après avoir donné une idée de sa personne. Ce prince n'avait point hérité de la taille élevée du fondateur de sa maison; mais il était, comme lui, robuste et membru. Le sang méridional de sa mère paraissait à la noire chevelure qu'il tenait d'elle; il avait les yeux bruns, le nez aquilin, le menton légèrement proéminent. Il parut, monté sur un cheval «harnaché de grosses sonnettes d'or, lui vestu d'une longue robe d'orfaverie, à grandes manches ouvertes, la dicte robe fourrée de moult bonnes martres.» C'est dans cet habillement «moult princial et riche» qu'il se rendit, entouré de ses chevaliers et gentilshommes, de ses archers et de ses pages, à l'hôtel où il devait assister à la joute. Les spectateurs ne formaient pas la partie la moins animée du spectacle; tels étaient leur nombre et leur empressement, que non seulement le pourtour de la lice, mais les maisons et les tours d'où l'on pouvait l'apercevoir, étaient encombrés de curieux.

L'entrevue de Péronne, l'expédition contre Liége, et le désastre de cette cité belliqueuse et infortunée, sont des faits historiques que nous ne pouvons qu'indiquer; nous avons à en raconter un bien moins important, mais qui devait avoir une tout autre influence sur l'avenir d'Anselme.

Certain jour de l'année 1469, un long cortége s'arrête devant Jérusalem: c'est ainsi qu'on nommait l'ensemble de bâtiments dont nous avons déjà parlé plus haut. On voyait des écuyers, des serviteurs; bientôt on aperçoit une jeune étrangère dont les traits nobles et doux portaient une empreinte de fatigue et de tristesse; à ses côtés paraissaient un vieillard et un chevalier, tous deux de mine haute et fière.

Cette visite n'était pas inattendue: Anselme et Marguerite avaient revêtu leurs habits de cour et s'empressent d'accueillir ces nobles hôtes avec les égards dus à leur rang et à leur malheur. Pour trouver l'explication de cet incident, il faut nous transporter dans une autre contrée où nous verrons bientôt Anselme se rendre; c'est une époque dans sa destinée.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Marie Stuart, comtesse d'Arran.

L'Écosse au XV{me} siècle.--Meurtre de Jacques Ier.--Exécution de Douglas et de son frère.--Alain Stuart et Thomas Boyd.--Un comte de Douglas poignardé par Jacques II.--Le roi tué devant Roxbourg.--Marie de Gueldre.--Minorité de Jacques III.--Kennedy, évêque de St-André.--Ligue entre les Boyd et d'autres seigneurs.--Lord Boyd, grand justicier, s'empare de la personne du roi.--Thomas Boyd et Marie Stuart.--L'Ile d'Arran érigée en comté.--Ambassade en Danemark.--Les Boyd cités au parlement.--Alexandre Boyd décapité.--Lord Boyd, le comte et la comtesse d'Arran se réfugient à Bruges.

Il est fâcheux que l'itinéraire d'Anselme Adorne soit si sobre de détails sur les divers voyages qu'il fit en Écosse: ce n'était pas la contrée la moins curieuse ni la moins sauvage de celles qu'il visita: quelques plaines souvent dévastées par les incursions des Anglais et les querelles des grands; des montagnes, des îles, où ne pénétraient ni le costume, ni les moeurs de la civilisation; un peuple guerrier et mobile, des chefs puissants et ambitieux, mélange de grandeur, d'astuce et de férocité; un sol, pour ainsi dire, miné de haines, d'embûches, de trahisons: tel est, en quelques traits, le tableau que l'auteur nous eût laissé.

S'il eût voulu y jeter des groupes de figures, il eût pu montrer, sur différents plans, Jacques Ier, assailli, dans son logis, par une troupe de seigneurs et cruellement massacré sous les yeux de la reine; Chricton, chancelier pendant le règne suivant, attirant à la table de Jacques II, encore enfant, le jeune comte de Douglas avec son frère, et les faisant traîner tous deux au supplice; Alain Stuart égorgé, pour une vieille querelle, par Thomas Boyd; celui-ci assailli par le frère d'Alain et périssant dans une vraie bataille; un autre Douglas poignardé de la propre main du roi qu'il bravait, et achevé par les courtisans: épisodes dont la mémoire était encore fraîche et qui caractérisaient la contrée, ses moeurs, sa situation politique.

Le trône relevé par l'héroïque Robert Bruce, s'était ensuite comme affaissé sous ses descendants; deux de ses successeurs avaient été prisonniers des Anglais. Une branche cadette des Stuarts, issus de Bruce par les femmes, avait usurpé le pouvoir sur la branche aînée de cette maison. L'Écosse, livrée à l'anarchie féodale, était devenue, suivant l'expression d'un contemporain, une caverne de brigands, quand Jacques Ier, sortant de la tour de Londres, prit en main le pouvoir et l'affermit avec une vigueur qui allait jusqu'à la barbarie. Comme ce père assassiné, Jacques II, quand il fut en âge de régner, lutta, et même, ainsi que nous l'avons vu, le poignard à la main, contre la puissance des grands et travailla à affermir la sienne, ainsi qu'à améliorer le triste sort de la nation; mais il mourut, dans sa trentième année, devant Roxburg, atteint par un éclat d'une pièce grossière d'artillerie qu'il voyait pointer[24].

[24] En 1460.

Sa belle et courageuse veuve, Marie de Gueldre, releva, par sa présence et ses discours, la valeur des assiégeants et emporta la place. La couronne tombait, de nouveau, sur la tête d'un enfant, Jacques III, prince faible, qu'on a sévèrement jugé, parce qu'il poursuivit l'oeuvre de son aïeul et de son père avec moins de résolution et d'énergie, et qu'il avait des goûts trop retirés et trop délicats pour son rang, son pays et son temps.

Dans ses premières années, l'Écosse fut gouvernée, en paix et avec prudence, par l'évêque de St-André, l'illustre Kennedy, allié au sang royal, et l'un des hommes les plus pieux et les plus éclairés du temps. Son frère, principalement commis à la garde du roi, partagea ce soin avec sire Alexandre Boyd, que recommandaient son habileté dans les armes et d'autres qualités chevaleresques. La santé du prélat déclinant, lord Kennedy songea à s'affermir dans sa position en s'unissant avec Boyd et le grand chambellan, lord Fleming, par un de ces traités trop fréquents en Écosse, par lesquels des seigneurs se liguaient pour pousser ou maintenir l'un d'eux au pouvoir, renverser un rival, ou même répandre son sang. Dans cet acte secret, on nomme parmi les adhérents des contractants, lord Hamilton et Patric Graham, dont nous parlerons plus bas. Graham, demi-frère de l'évêque et son successeur, était déjà titré de *Bisschop of Sanctander*[25], ce qui fait présumer que Kennedy, voyant approcher sa fin, avait résigné cette dignité. Ce dernier mourut l'année suivante (1466).

[25] Il est singulier que cette remarque n'ait point été faite par Ch. Tytler qui a publié l'acte dont il s'agit.

Sûrs de ne pas rencontrer d'opposition sérieuse de la part des lords Fleming et Kennedy, mais comptant surtout sur leur propre audace, les Boyd, dont le chef était Robert, récemment élevé à la pairie et revêtu des fonctions de justicier, se présentent à l'improviste, s'emparent de la personne du roi, le conduisent à Édimbourg, où ils assemblent le parlement, et persuadent au jeune monarque de ratifier publiquement le coup hardi qui faisait de lui, désormais, un instrument de leur grandeur.

Lord Boyd se fait nommer gouverneur du roi et des princes; ce n'était point assez pour son ambition. Il avait un fils doué de qualités fort distinguées; au témoignage d'un Anglais contemporain, Thomas Boyd était non-seulement robuste, agile, excellent archer, mais noble dans ses manières, bon, affable, généreux. Robert sut lui ménager des entrevues avec la soeur aînée du roi, qui avait été auparavant destinée à l'héritier de la couronne d'Angleterre. Marie Stuart--elle portait ce nom qu'une reine, du même sang, devait rendre si célèbre--joignait également, aux grâces de sa personne, les qualités de l'esprit et un coeur fait pour s'attacher vivement. Les deux jeunes gens conçurent une mutuelle affection. La puissance des Boyd écarta les obstacles, et Thomas devint l'heureux époux de la princesse qui lui apporta, comme apanage, outre de nombreux domaines, l'île d'Arran, érigée à cette occasion en comté. Lord Boyd se fit encore donner, à lui-même, la place de grand chambellan, qui était devenue vacante et avait des attributions fiscales et lucratives.

Quelque temps après son mariage, le comte d'Arran partit, en ambassade, pour Copenhague; il allait y terminer une négociation relative au mariage de Jacques III avec Marguerite, fille du roi Christiern, union qui mettait fin à des différents entre la Norwège et l'Écosse, et assura à celle-ci la possession des Orcades et des îles Shetland. Cette ambassade, utile au royaume, paraît avoir été funeste aux Boyd. Les nobles voyaient avec jalousie tant d'honneurs, de puissance, de richesses, s'accumuler dans une famille; parmi eux, lord Hamilton devait être d'autant plus blessé du brillant mariage de Thomas Boyd, qu'il avait espéré, lui-même, obtenir la main de la princesse, sous le dernier règne. Le chancelier Evandale, homme habile et prudent, était au fond peu flatté de se trouver réduit à un rôle tout à fait secondaire, et, enfin, Jacques III, avançant en âge, commençait à se lasser d'une tutelle qui ne lui laissait que le titre de roi. On profita de l'absence de son beau-frère, pour pousser le jeune monarque à une résolution que la présence du comte eût peut-être prévenue.

Jacques convoque le Parlement, le 22 avril 1469, et y fait citer les Boyd. Robert, affrontant l'orage, comparaît avec la fierté et l'appareil d'un puissant vassal, escorté de ses partisans et d'hommes d'armes; mais la bannière royale est déployée contre lui: on l'abandonne, il fuit et gagne l'Angleterre. Son frère, retenu par une maladie, est arrêté et périt sur l'échafaud. Lord Boyd et le comte d'Arran sont condamnés par coutumace et leurs biens confisqués.

Ainsi, en un moment s'était écroulé tout cet édifice de grandeur et de puissance, si hardiment élevé. Celui qui, pendant près de trois ans, avait été le maître du royaume, n'était plus qu'un fugitif, et l'époux de la princesse d'Écosse, un proscrit comme lui! Rang, fortune, pouvoir, le comte a tout perdu; mais Marie Stuart n'est point changée: elle revêt un déguisement, elle quitte furtivement la cour de son frère, elle se jette dans une barque et rejoint son mari sur le vaisseau qui le portait, ou sur la terre étrangère. Quelle entrevue et qu'il serait difficile d'en exprimer l'amertume et le charme!

Avant même que la mort tragique de sire Alexandre n'eût mis le sceau à leur infortune, lord Boyd, le comte et la comtesse arrivaient ensemble à Bruges, y demander un asile au duc du Bourgogne[26]. C'était l'usage que de tels hôtes fussent logés chez les plus considérables d'entre les habitants. C'est ainsi qu'Anselme Adorne reçut à la maison de Jérusalem les illustres exilés avec toute leur suite.

[26] History of Scotland from 1423 until 1542, by William Drummond. London, 1655.

Rerum Scoticarum historia, auct. Georgio Buchanano. Amsterodami, 1643.

Histoire d'Écosse, par Robertson, traduite de l'anglais. Londres, 1772.

History of Scotland, by Patrick Fraser Tytler, Third Ed. Edinburg, 1845, 3d vol.

Tales of a Grand father by sir Walter Scott. Paris, 1828.

Anselmi Adorni Itinerarium M. S.

De ce dernier ouvrage il résulte que les exilés avaient déjà passé deux ans à Bruges à une époque qu'il faut placer entre le 4 avril et le 4 octobre 1471.

Ils trouvèrent, chez le gentilhomme brugeois, les prévenances les plus obligeantes et les plus courtoises. Bientôt charmée de cet accueil et des qualités de leur hôte, la princesse obtint, du duc de Bourgogne, qu'Anselme se rendit en Écosse avec une mission relative à cet incident. Telle est la tradition, et c'est aussi ce que l'on peut conjecturer en le voyant, peu après, partir pour une contrée où l'attendaient les faveurs les plus marquées et les dernières rigueurs du sort.

II

Jacques III.

Arrivée à Édimbourg.--Portrait de Jacques III.--Anselme créé baron de Corthuy, chevalier de St-André et conseiller du roi d'Écosse.--Le chancelier Evandale.--Négociation sans résultat possible.--Le roi veut séparer sa soeur du comte d'Arran.--Résistance de la princesse.

Arrivé à Édimbourg, Anselme ne tarda pas à être présenté à Jacques III. Il vit un beau jeune prince, âgé seulement de dix-sept ans: sa taille était élevée et bien prise; il avait les cheveux noirs, le teint brun et, avec la face alongée des Stuart, une physionomie douce et intelligente. Il se plaisait au luxe des vêtements, des armes, des joyaux, et aimait avec passion l'architecture, la sculpture, la musique. Ce goût pour des arts dédaignés de ses farouches vassaux devint plus tard une des causes de ses revers.

Anselme le partageait; il venait d'une ville renommée pour son école de peinture, d'une cour qui ne l'était pas moins pour sa politesse et sa magnificence. Entre cette cour et celle d'Edimbourg, les relations politiques n'étaient pas, il est vrai, bien intimes: les rois d'Écosse cherchaient, d'ordinaire, dans une étroite alliance avec la France un appui contre les intrigues et les entreprises des Anglais, et s'étaient montrés plus favorables à la maison de Lancastre qu'à l'autre Rose. Charles le Téméraire, au contraire, ligué avec Édouard contre Louis XI, venait d'épouser Marguerite d'York; mais d'importants rapports liaient, toutefois, l'une à l'autre l'Écosse et la Flandre, et Jacques, par sa mère, Marie de Gueldre, tenait de prés au puissant duc de Bourgogne.

A ces divers motifs de sympathie ou d'égards se joignaient les qualités personnelles de l'envoyé et celle d'hôte d'une princesse d'Écosse; sur ce point Jacques pensait en roi: il ne tarda pas à le faire paraître. Son premier abord avait quelque chose de froid et de contraint; mais le gentilhomme brugeois n'en reçut pas moins, de lui, l'accueil le plus gracieux et le plus honorable. Quelque temps après, on vit Édouard IV, en remontant sur le trône d'Angleterre, nommer comte de Wincester le sire de la Gruthuse, chez lequel il avait été logé à Bruges; Jacques, de son côté, voulut témoigner sa royale gratitude de l'asile que sa soeur avait trouvé chez Anselme Adorne.

Celui ci est appelé de nouveau auprès du roi. On peut se représenter, dans une salle majestueuse du palais de Holy-Rood, le jeune prince, vêtu avec la magnificence qu'il affectionnait et environné de ses frères, de ses principaux conseillers, d'une cour fière et brillante. Anselme, un genou en terre, reçut des mains de Jacques III les éperons, le baudrier, l'épée de chevalier. C'était ainsi que, vingt ans auparavant, lorsqu'à l'occasion du mariage de Jacques II avec la belle Marie de Gueldre, deux Lalain et le sire de Longueville joutèrent contre deux Douglas et un parent du lord des Iles, le roi, voulant faire honneur aux champions, leur conféra la chevalerie avant le combat. Elle avait, en Écosse, tant de prix, qu'on la considérait comme une condition essentielle du sacre des souverains; en Flandre, elle donnait droit au préfixe de *M'her* ou *Mer*, réputé si honorable qu'il se plaçait quelquefois même devant le nom des princesses[27]. Les femmes des chevaliers étaient appelées dames, tandis que celles des simples gentilshommes étaient seulement demoiselles.

[27] *Die eccellente cronike van Vlaenderen* appelle Marie de Bourgogne *Mer joncfrauwe van Bourgoengien*.

Suivant l'intitulé de l'itinéraire et un manuscrit de famille, les insignes que le nouveau chevalier reçut de la main du roi, comprenaient le collier de son ordre, qui était celui de Saint-André, ainsi qu'on le voit dans Lesley. Cet historien rapporte que Jacques V, lorsque Charles-Quint, Henri VIII et François Ier lui eurent envoyé, l'un, la Toison d'or, l'autre, la jarretière, le troisième, l'ordre de Saint-Michel, fit représenter au-dessus de la porte de son palais les armoiries de ces trois monarques, avec les colliers de leurs ordres et de celui de Saint-André, propre à l'Écosse.

La bienveillance et la munificence du roi ne se bornèrent point, envers Anselme Adorne, à l'élever au rang de ses chevaliers; il lui donna en même temps l'investiture de la baronie de Corthuy, Corthvy ou Cortwick, à laquelle l'intitulé de l'itinéraire joint celle de Tiletine. Mais toutes ces faveurs, on ne le verra que trop, devaient être chèrement payées. A la pompeuse cérémonie assistait un hôte non invité, la fatalité des Stuart. Jacques III et ses deux frères étaient, tous trois, réservés à une mort violente, aussi bien que le nouveau chevalier. Le duc d'Albany devait périr dans un tournoi, le comte de Mar, en captivité; le roi, ainsi qu'Anselme, sous le poignard d'un assassin, et les auteurs futurs de ce double attentat étaient rangés peut-être autour d'eux.

Anselme Adorne fut aussi conseiller du roi d'Écosse, circonstance assez singulière, puisqu'il n'est pas moins avéré qu'il servit également la maison de Bourgogne. Le système féodal admettait ces complications; nous ignorons, toutefois, si ce titre ne fut pas simplement honorifique et s'il fut conféré alors, ou dans une autre occasion. On ne confondra pas ces marques de munificence royale avec les faveurs trop légèrement prodiguées, dans la suite, par Jacques III. Ce n'est qu'environ huit années après, quand il eut atteint sa majorité de 25 ans, que, plus libre dans ses actions, il irrita les esprits par la manière imprudente dont il plaçait sa bienveillance. Maintenant, il était dirigé par lord Evandale et d'autres sages conseillers et entouré de tout ce que l'Écosse avait d'illustre.

Il est encore à remarquer, à l'honneur du nouveau baron de Corthuy, que, placé dans une situation délicate, entre la soeur et le frère, il s'est conduit avec tant de loyauté et de prudence, qu'il reçut constamment des marques d'estime de tous deux. Si néanmoins, comme il y a lieu de le croire, il avait charge d'aplanir les voies au retour de la princesse, avec son mari, il dut bientôt s'apercevoir de l'inutilité de cette tentative. Le roi était entouré de ceux qui avaient préparé la chute des Boyd, concouru à leur condamnation, partagé leurs dépouilles, et qui auraient eu à redouter leur vengeance; il se souvenait, lui-même, avec un sentiment pénible, de l'espèce de contrainte morale qu'ils avaient exercée sur lui, du soin qu'ils avaient pris de le tenir éloigné des affaires. Il lui avait fallu, sans doute, un violent effort pour se décider à se soustraire à leur ascendant et à renverser leur puissance; mais il n'avait point fait ce pas pour reculer.

Le mariage de sa soeur, en particulier, arrangé dans l'intérêt de cette famille, lorsqu'il était trop jeune pour y donner un consentement sérieux, le blessait profondément. Il conservait de rattachement pour Marie et la voyait, à regret, partager le sort d'un proscrit; mais c'est en la détachant de celui-ci qu'il voulait la rendre à une position plus digne d'elle. Le baron de Corthuy ne put obtenir d'autre réponse sur ce point, que de pressantes instances pour que la princesse revînt orner la cour de son frère, en abandonnant Thomas Boyd à sa mauvaise fortune.

Il n'était point rare, en Écosse, de voir casser le mariage des grands sous divers prétextes; c'est ainsi que le duc d'Albany, frère du roi, répudia sa première femme pour épouser, en France, une fille du comte de la Tour d'Auvergne et entra bientôt en négociation, pour la remplacer éventuellement par une princesse anglaise. Rien, pourtant, ne pouvait être alors plus loin de la pensée de Marie que de rompre ses noeuds; l'idée seule en eût été, pour elle, plus douloureuse que l'exil.

Nous verrons ailleurs l'issue de cette lutte entre le coeur d'une femme et la volonté d'un roi.

III

Le départ.

Nouvelles missions.--La consécration de la chevalerie.--Le Tasse et Alphonse d'Est.--Les compagnons de voyage.--Les adieux.--Les Visconti.--François Sforce.--La cognée du paysan.--Gabriel Adorno doge et vicaire impérial.--Usurpation violente de Dominique de Campo Fregoso.--Brillant gouvernement d'Antoniotto Adorno.--George, Raphaël et Barnabé Adorno, doges de Gênes.--Prosper Adorno et Paul Fregoso.--Attaque de René d'Anjou.--Gênes se soumet au duc de Milan.

De retour d'une ambassade dans laquelle l'ambassadeur avait été plus goûté que l'objet de sa mission, le nouveau baron de Corthuy fut pourtant jugé l'avoir remplie de manière à mériter que le duc de Bourgogne lui en confiât d'autres. Ce fut à l'occasion d'une course plus lointaine, objet des voeux et des rêves de la jeunesse d'Anselme, et à laquelle l'invitait encore la chevalerie qu'il venait de recevoir.

Le voyage de Terre Sainte, en effet, était une sorte de consécration de cette dignité: les croisades avaient été des pèlerinages armés, la visite aux lieux saints était une croisade sans armes, une exploration, une reconnaissance chez les infidèles. La dédicace de l'itinéraire assigne formellement ce but au voyage qu'Anselme allait entreprendre, et renvoie à Jacques III l'honneur de diriger l'expédition que les notions ainsi recueillies devaient servir à préparer. En ceci, notre chevalier usait, sans doute, de courtoisie, comme le chantre de Godefroid de Bouillon, lorsqu'il offrait à Alphonse d'Est le commandement sur terre et sur mer[28]; dans la réalité c'était plutôt Charles de Bourgogne qui se préoccupait des affaires d'Orient. Le sire de Corthuy fut chargé, par ce prince, de diverses négociations, et vraisemblablement aussi de recueillir des données sur les forces et les dispositions de quelques États musulmans.

[28] 'E ben ragion..... Ch'a te lo scettro in terra, o se ti piace, L'alto imperio de' Mari a te conceda.

(*Gerusalemme lib.* C. 1°.)

Anselme était, d'ailleurs, stimulé, à la fois, par un désir curieux de voir et de connaître et surtout par la dévotion particulière de sa famille pour le divin tombeau. Le départ fut fixé au 19 février 1470. Le matin, la messe fut célébrée sur l'autel, orné des emblèmes du sacrifice du Calvaire, devant lequel on voit le mausolée du voyageur. Parmi les assistants, on remarquait deux Flamands d'honorables familles, Lambert Van de Walle et Pierre Rephinc (Reyphins), ainsi que Jean Gausin. C'était la suite du chevalier. Là se trouvaient aussi Antoine Franqueville, chapelain du duc de Bourgogne, le père Odomaire, moine de Furnes, et Daniel Colebrant, qui désiraient également faire route avec lui. Heureux s'ils ne s'en étaient point séparés! Les sept pèlerins de Palestine s'approchèrent ensemble de la table sainte dans un profond recueillement. La présence des religieux du Val-de-Grâce, auxquels appartenait la surintendance de la chapelle, ajoutait encore au caractère grave et imposant de la pieuse cérémonie; lorsqu'elle fut terminée, ils accompagnèrent Anselme jusqu'au seuil. Alors, se tournant vers eux: «Mes pères,» leur dit-il, «priez pour l'heureux succès de notre voyage et pour ceux que je vais quitter.»

Après avoir serré dans ses bras Marguerite, ses filles et ses fils, à l'exception de l'aîné qu'il devait rencontrer chemin faisant, et pris congé de ses hôtes, il monta à cheval, dans la cour du manoir, avec ses compagnons. Il traversa, sans incident remarquable, l'Artois, la Picardie, la Champagne, la Bourgogne et la Savoie, et arriva le 20 mars à Milan.

En ce moment, la Lombardie et la Ligurie obéissaient au même prince, bien qu'à des titres différents. Par un jeu singulier de la fortune, ces deux riches fleurons, tombés de la couronne impériale, dans la lutte du sacerdoce et de l'Empire, étaient échus au petit-fils d'un paysan de Cottignola.

A Milan, les Visconti s'étaient saisis, au XIIIe siècle, du pouvoir, par la faveur du parti gibelin. Revêtus, par Adolphe de Nassau, du titre de vicaire impérial, et par Wenceslas, de la dignité ducale, ils avaient fini avec Philippe-Marie, dont la fille naturelle était mariée à François Sforza, fils de Muzio, célèbre condottiere.

A la mort du dernier duc, Sforce, qui se trouvait alors au service de Venise, passe sous la bannière milanaise,

y ramène la victoire; puis, appuyé par son armée, il se fait reconnaître pour successeur des Visconti. C'était maintenant son fils qui régnait, et tous ces événements avaient tremblé suspendus à une cognée que Muzio, dans sa jeunesse, lança contre un arbre: «Si elle tombe,» se disait-il en lui-même, «c'est que le sort me destine à demeurer au village; si elle reste fixée dans le tronc, je me fais soldat!» Sa main ferme avait, sans doute, aidé à l'oracle et mania bientôt l'épée.

Tandis que les Visconti établissaient leur autorité en Lombardie et s'alliaient au sang des rois, Gênes fut gouvernée par des capitaines, puis par des doges perpétuels, établis, en 1339, pour satisfaire le peuple qui réclamait une magistrature protectrice.

A chacune de ces formes politiques répond une aristocratie également fondée sur ce qui fait la base réelle de toute aristocratie: l'exercice prolongé et comme héréditaire du pouvoir. L'une se composa principalement des Grimaldi et des Fieschi, des Doria et des Spinola, chefs, ceux-là des Guelfes, ceux-ci des Gibelins; dans l'autre, aucune famille n'égala les Adorno en puissance, si ce n'est peut-être leurs constants adversaires, les Campo-Fregoso.

Régulièrement parvenu à la première dignité de l'État, en 1363, et revêtu de celle de vicaire impérial, Gabriel Adorno fut renversé par Dominique de Campo-Fregoso, le fer et la flamme à la main; mais Fregoso ayant été déposé à son tour, un parent de Gabriel parvint quelques années après au trône ducal: c'était cet Antoniotto, fameux par son expédition contre les Maures, l'un des personnages les plus brillants et les plus distingués de l'histoire du temps. Parmi ses successeurs, on trouve son frère Georges, ses neveux Raphaël et Barnabé, Prosper et un second Antoniotto, tous deux comtes de Renda, celui-ci dernier doge perpétuel de Gênes. Avec son gendre, Girolamo Adorno, marquis de Pallaviccini et baron de Caprarica, l'un des héros de Lépante, devait finir cette branche en Italie.

Prosper était fils du doge Barnabé et fut contemporain d'Anselme; sa vie est pleine d'étranges vicissitudes. Quelquefois, pour mettre fin aux dissensions intérieures ou parer à un danger pressant, les Génois, au lieu d'un doge, prenaient un souverain étranger pour seigneur, en se réservant leurs libertés et une certaine indépendance. Gênes était ainsi tombée sous le protectorat de la France, lorsque, en 1461, un soulèvement éclate. Les Adorno et les Fregoso, un moment d'accord, se mettent à la tête du peuple. Les derniers avaient pour chef l'archevêque Paul Fregoso, prélat ambitieux, plus fait pour les armes que pour l'Église. Voyant les Adorno appuyés par toute la noblesse, il dissimule ses desseins, et Prosper est élu doge sans opposition.

Bientôt René d'Anjou vient attaquer Gênes avec une flotte qui portait six mille hommes d'élite. Les assaillants sont repoussés et taillés en pièces par l'archevêque uni au doge; mais, le même jour, les partisans des deux chefs se livrent une nouvelle bataille, et Prosper est forcé de s'éloigner.

Au bout de quelque temps, cependant, la tyrannie de Paul Fregoso devint si insupportable que Gênes, pour s'y soustraire, se soumit à l'autorité de François Sforce, duc de Milan, qui transmit ce riche héritage à son fils.

Prosper vivait, maintenant, retiré dans ses terres; mais il se trouvait pourtant à Milan au moment où le sire de Corthuy arriva dans cette capitale; peut-être cette rencontre avait-elle été concertée entre eux.

IV

La Lombardie.

Le comte de Renda.--Clémence Malaspina.--Galéas.--La cour de Milan.--Chasse au léopard.--Milan la Peuplée.--Les armuriers.--*Il Duomo.*--Le Lazareth.--*I Promessi Sposi.*--Le château.--Isgéric et Thomas de Portinari.--Le Père de la Patrie.--Pavie.--L'étudiant.--Les forts détachés.--La statue de Théodoric.--La châsse de Saint-Augustin.--La tour de Boëtius.--Le pont de marbre.--La Chartreuse.--Voghera.

C'était, pour le sire de Corthuy, une circonstance pleine d'intérêt que la présence à Milan de Prosper Adorno. Venus, l'un des bords de la mer du Nord, l'autre de ceux de la Méditerranée, ces deux hommes se trouvaient amis et comme frères, sans s'être vus jusque-là. L'aïeul de Prosper était petit-neveu d'Obizzo; les moeurs et les idées du temps rendaient de tels liens bien plus étroits qu'ils ne le sont de nos jours.

Descendu du trône ducal, Prosper n'en conservait pas moins, en Italie, une haute position. Comte de Renda, dans le royaume de Naples, seigneur d'Ovada et des deux Ronciglioni par investiture des ducs de Milan, allié par son mariage et celui de sa fille à deux des plus illustres maisons princières d'Italie, celles de Malespine et de Final, toujours chef, quoique absent, d'un parti puissant dans sa patrie, il eût pu goûter en paix *l'otium cum dignitate*, si vanté des anciens, s'il n'était pas ordinaire de regretter l'autorité suprême lorsqu'on en a été revêtu. Il n'avait garde pourtant de faire paraître un tel sentiment. Ce fut lui qui servit à notre chevalier d'introducteur auprès de Galéas, qu'il avait eu soin d'instruire des relations de famille dont nous venons de parler.

Le très-illustre duc, comme l'appelle l'*Itinéraire* de notre voyageur, était un modèle achevé de rapacité, de luxure et de perfidie; mais il savait cacher ses vices sous l'éclat d'une magnificence royale, l'élégance et la dignité des manières, l'éloquence de la parole. Il reçut le sire de Corthuy d'un visage riant et l'entretint de la façon la plus gracieuse. Il lui présenta sa cour[29], ajoute le même manuscrit, et lui accorda libre entrée auprès de sa personne, comme si le gentilhomme brugeois eût été l'un de ses officiers ou de ses chambellans. Plusieurs fois il le conduisit à ces chasses curieuses dont parle un autre voyageur, et auxquelles on employait des léopards; il voulut même défrayer entièrement Anselme pendant son séjour à Milan. Par un accueil si distingué, Galéas, ainsi que l'*Itinéraire* nous l'apprend, avait en vue de faire honneur à la fois au roi d'Écosse, au duc de Bourgogne et au nom d'Adorno. Il ne tarda guère, néanmoins, à user, envers Prosper, de rigueur et de perfidie; mais s'il y songeait déjà en ce moment, c'était un motif de plus pour qu'il le comblât d'égards, ainsi que tout ce qui lui appartenait.

[29] *Curiam etiam Dmno Anselmo præsentavit.* Cette expression, d'une latinité barbare, n'offre pas un sens bien facile à saisir.

Anselme ne pouvait rencontrer des circonstances plus favorables à l'accomplissement de la mission diplomatique que le duc de Bourgogne lui avait confiée; il s'acquitta de ce qui lui était recommandé dans ses instructions, et c'est tout ce que nous en savons.

Lors de la ligue du *Bien public*, Sforce avait prêté son appui à Louis XI, et Galéas s'était allié à ce monarque en épousant Bonne de Savoie; mais la duchesse de Savoie elle-même, propre soeur du roi de France, était maintenant d'intelligence avec le duc de Bourgogne, qui, sans doute, cherchait à attirer aussi le duc de Milan dans son alliance.

La mission du baron de Corthuy devait avoir trait à ces relations entre les deux cours ou à la ligue qui se formait contre les Turcs; mais, adressant le récit de son voyage au roi d'Écosse, il ne pouvait y révéler le secret de négociations étrangères au service de celui-ci. Toute naturelle qu'elle est, cette réserve diplomatique est à regretter pour l'histoire.

L'ex-doge ne se borna pas à produire son parent brugeois à la cour, il lui servit encore de guide officieux dans Milan. Cette ville, surnommée alors *la peuplée*, n'était point grande; mais elle avait de vastes faubourgs. Ses rues fangeuses (elles ne furent pavées que quelque temps après) fourmillaient d'habitants. Les artisans, surtout, y étaient nombreux et l'on entendait de tous côtés retentir sur l'enclume les marteaux employés à façonner les armes de guerre, les heaumes, les cuirasses, dont la fabrication formait, en ces lieux, la principale industrie.

Anselme et Prosper allèrent voir ensemble la belle cathédrale gothique, en marbre blanc, «qui,» porte l'*Itinéraire*, «n'aurait point sa pareille en Italie si elle était achevée.» (On sait qu'elle ne l'est point encore.) Ils visitèrent aussi la vieille basilique de Saint-Ambroise, où, comme le rapporte un autre Père avec des

circonstances intéressantes[30], l'illustre prélat échappa à la persécution d'une impératrice, et dont il osa barrer l'entrée à un empereur teint du sang de ses sujets; le fameux lazareth, construit par François Sporza, auquel s'attache, pour notre génération, le souvenir de Mansoni, qui l'a décrit dans ses *Promessi sposi*; enfin, le château, élevé également par Sforce. Ce château en renfermait deux, ornés de tours, de figures diverses: un homme à cheval pouvait monter, partout, jusqu'au sommet des bâtiments.

[30] Saint Augustin, dans ses *Confessions*.

A l'exemple de la cour, plusieurs des principaux habitants firent fête à notre Flamand. Don Isgéric de Portinari, d'une honorable famille de gonfaloniers, facteur de la maison de Médicis auprès du duc de Milan, lui offrit un magnifique festin. Ces facteurs menaient de front la politique et le commerce. Un frère d'Isgéric, don Thomas de Portinari, fort lié avec Anselme Adorne, exerçait les mêmes fonctions auprès de la cour de Bourgogne. Ce fut lui qui fournit à Charles le Téméraire les 100,000 florins qui furent donnés à Sigismond d'Autriche sur le nantissement du comté de Ferrette. L'*Itinéraire* qualifie Isgéric de facteur de Côme de Médicis. Le *Père de la Patrie* était mort cependant, mais son grand nom couvrait la jeunesse de Laurent et Julien, ses petits-fils.

Malgré l'accueil qu'il recevait à Milan, Anselme avait hâte de partir. Au bout de quatre jours, il se dirigea, par Benasco, vers Pavie; là, sous le *statulum*, espèce de scapulaire à longs plis qui distinguait les élèves des universités d'Italie, l'attendait, avec une bien vive impatience, un jeune compagnon qui allait être chargé par lui de tenir le journal de leur commun voyage et, au retour, d'en écrire la relation.

C'était Jean, son fils aîné; après avoir pris ses degrés, à Paris, dans la Faculté des arts, c'est-à-dire des lettres, il avait étudié le droit à l'université de Pavie sous les maîtres les plus fameux, pendant près de cinq années. Le lecteur trouvera en lui un jeune homme d'un naturel heureux, d'un caractère facile, sensible aux beautés de la nature, instruit pour son temps, ainsi que le montrent son goût pour les recherches etnographiques et ses citations des poëtes: nous ne sommes pas sûr qu'il n'y mêle point parfois les inspirations de sa muse. Point de voyageur moins vantard, plus naïf même, lorsqu'il ne s'agit que de lui, et pourtant, dans sa relation, son dévouement filial éclate par quelques traits racontés avec une aimable simplicité. Moins ambitieux qu'attaché à sa famille, il dut passer loin d'elle la plus grande partie de ses belles années.

Il y avait bien longtemps déjà qu'il en était séparé; on peut juger de la joie qu'éprouvèrent le père et le fils à se revoir! Jean en ressentait une non moins vive d'être associé au voyage du sire de Corthuy, et il en exprime sa gratitude en prose et en vers:

«Jamais,» écrivait-il, «je n'oublierai un tel bienfait joint à tous ceux dont m'a comblé un si tendre père, et je m'écrie, dans un transport de reconnaissance:

«Tant que battra mon coeur et quand la main cruelle «Du sort aura brisé la trame de mes jours, «D'un si précieux don, la mémoire immortelle, «Dans mon âme, vivra toujours[31].»

[31] Ipse dum vivam, et post dura fata sepultus, Serviet officio, spiritus ipse tuo.

Ces vers et leur traduction pourraient être meilleurs; mais ils expriment des sentiments qui valent mieux que de beaux vers.

On pense bien que Pavie et son université ne sont pas oubliées dans la relation rédigée par Jean Adorne: elle contient, à cet égard, des détails qui ne sont point sans intérêt, mais qui ne peuvent entrer dans le cadre que nous avons choisi. Nous nous bornerons à quelques traits. La pureté de l'air, l'abondance d'une eau fraîche et limpide, la propreté des rues, concouraient à faire de Pavie un séjour agréable et sain. Son enceinte était défendue par des tours carrées, bâties en brique; nos voyageurs jugèrent qu'on les avait fait si hautes et si massives autant pour contenir les habitants que pour aider à la défense. L'idée des forts détachés, ou du moins

le reproche qu'on leur adressait, date, comme on voit, de loin.

On remarquait encore, à Pavie, la cathédrale, d'antique architecture. Devant le portail, au centre d'un parvis carré, s'élevait une statue équestre, en bronze, emportée jadis de Ravenne comme un trophée. L'on supposait qu'elle représentait Théodoric, roi des Goths. L'église du monastère des Augustins, qui renfermait les restes du saint évêque d'Hippone et ceux de Boëtius, la tour où cet homme célèbre fut enfermé par ordre de Théodoric et où il écrivit le livre *de la consolation*, attirèrent aussi l'attention du sire de Corthuy, sous la conduite de son fils; mais ils tombèrent d'accord que les deux merveilles de Pavie étaient un pont de marbre fort long et couvert, jeté sur le Tésin, et un magnifique château construit par Galeas. «Il est carré, avec une tour à chaque face,» est-il dit dans l'*Itinéraire*. «Un homme d'armes peut parvenir, à cheval, jusqu'au sommet du bâtiment sans baisser sa lance. En arrière du château, s'étend un vaste parc environné de murailles et divisé, par d'autres murs, en compartiments dont chacun est réservé à une espèce différente d'animaux sauvages et renferme un bassin d'eau vive où ils viennent se désaltérer. La plus belle chartreuse que nous ayons vue, soit en Italie, soit ailleurs, s'élève au milieu des ombrages de cette royale solitude.»

Ce ne fut pas sans émotion que Jean Adorne quitta Pavie, où il avait passé cinq années. Les professeurs et les élèves de l'université lui firent un affectueux cortége jusqu'à un mille de distance. Là, sur les bords du Pô, que le chevalier avait à franchir pour se rendre à Gênes, son fils et les amis dont il se séparait, probablement pour toujours, échangèrent leurs adieux.

Le soir du même jour, après avoir traversé Voghera, que le comte de Verrina tenait en fief du duc de Milan, notre voyageur et ses compagnons arrivèrent à Tortone.

V

Gênes-la-Superbe.

Tortone.--Souvenir de Frédéric Barberousse.--Le château de Blaise d'Assereto.--L'épée d'Alphonse le Magnanime.--Bruges et Gênes.--Les montagnards de l'Apennin.--Saint Pierre d'Arena.--Les maisons de campagne.--Jacques Doria.--Fêtes et banquets.--Dîner de famille.--Les belles Vénitiennes.--Aspect de Gênes et de Damas.--Les môles.--Pourquoi Gênes est surnommée la *Superbe*.--Caractère des Génois.--Les trois classes d'habitants.--Causes de la supériorité de la marine génoise.--Une négociation délicate.--Les galères à vapeur.

Tortone avait un assez bon château. Sa cathédrale dressait son campanille au sommet d'une montagne sur laquelle une partie de la ville était bâtie; le reste occupait la plaine et avait été construit par les ordres du duc de Milan pour réparer les désastres de guerres de Lombardie, au temps de Frédéric Barberousse.

Près de Tortone coule la Scrivia. Anselme, après avoir passé cette rivière, vint dîner à Serravalle où, comme ce nom l'indique, se resserrent les gorges de l'Apennin. Sur le sommet d'une montagne voisine de ce village qui s'étendait en longueur au fond de la vallée, les tours crénelées d'un château fort annonçaient noblement aux deux Adorne leur patrie d'origine, dont ils avaient atteint le territoire. C'était le château de Blaise d'Assereto à qui Serravalle fut donné par la République pour prix de ses exploits.

Le plus brillant fut la victoire navale de Ponza, remportée par les Génois sur Alphonse Ier, roi d'Aragon. Le monarque lui-même, forcé de rendre son épée, voulut la remettre à un Giustiniani, parce que le titre de prince de Chio appartenait à cette maison génoise.

De tels souvenirs ne trouvaient pas notre chevalier indifférent. En dépit des deux siècles qui s'étaient écoulés depuis l'établissement de sa famille aux Pays-Bas, où elle s'était complétement naturalisée, il associait encore, aussi bien que son fils, Gênes à Bruges et à la Flandre dans ses affections. Ils confessent hautement leur attachement pour la patrie de leur ancêtre Obizzo et ne savent même si ce sentiment ne les aveugle point dans

les jugements qu'ils portent sur Gênes.

De Serravalle jusqu'à cette dernière ville, ce n'étaient que villages suspendus au penchant des montagnes ou s'étendant à leurs pieds. L'aspect de quelques-uns annonçait l'opulence; tous abondaient en population. Nos voyageurs ne pouvaient se lasser d'admirer l'air dispos et joyeux de ces montagnards, la beauté et la douceur de leurs compagnes.

Parvenus à une longue rue bordée de hautes et somptueuses maisons de marbre, ils demandèrent si c'était là Gênes. On leur répondit que ce n'était qu'un village appelé Saint-Pierre d'Arena; il pouvait cependant passer pour un faubourg, car une distance de trois milles seulement le séparait de Gênes, et l'intervalle était rempli par quantité de maisons de campagne qu'on voyait s'élever de tous côtés.

Ce n'était pas un des moindres ornements de Gênes que ces riches et riantes demeures, semées sur les montagnes qui l'environnent, dans un rayon de 3 à 4 milles. On eût moins dit des habitations de particuliers que des palais et des châteaux. Tout autour s'étendaient des jardins délicieux, pleins de fruits que les Génois débitaient dans tous les pays du monde, ou des vignobles cultivés avec un art particulier. Ces maisons de plaisance excédaient en nombre celles que nos voyageurs virent près de Florence, dans la vallée de l'Arno. Les premières, réunies, eussent formé une ville plus grande que Gênes, et lorsqu'on était en mer et que l'on appercevait cet assemblage de constructions où brillait un art merveilleux, on croyait contempler une ville immense et magnifique.

Enfin Gênes s'offrit aux regards des deux Adorne, et ils se réjouirent d'appartenir, par leurs ancêtres, à une si belle et si noble cité. En arrivant, le baron de Corthuy envoya sa suite loger dans une hôtellerie où furent également placés ses chevaux; pour lui, il descendit, avec son fils, chez Jacques Doria. Ce seigneur leur fit l'accueil le plus cordial et s'acquitta noblement envers eux des devoirs de l'hospitalité qui unissait les deux familles. Cette grande maison de Doria, les Spinola, les d'Oliva, les Adorno, s'empressèrent, à l'envi, à fêter nos Flamands. Paul Doria, parrain de Jean Adorno, Ambroise Spinola et d'autres membres de cette illustre maison, Antoine d'Oliva, plusieurs Adorno, leur offrirent de somptueux festins. Une magnifique argenterie couvrait les dressoirs et les tables; mais l'un des Adorno avait entouré la sienne d'un plus gracieux ornement: toutes les dames de sa maison s'y trouvaient réunies, et pour la bienvenue de cousins arrivés de si loin, elles rivalisaient d'atours aussi riches qu'élégants. Cette politesse nous rappelle celle dont Jérôme Adorno, frère du second Antoniotto, fut l'objet, à son arrivée à Venise, de la part de Paul Jove. Le célèbre écrivain s'empressa de le prier à dîner, avec douze dames vénitiennes des plus renommées pour leur beauté.

Dominique Adorno, fils de celui qui avait donné au sire de Corthuy une si aimable fête, et d'autres membres de la même maison servirent de guides à nos voyageurs. On les fit monter à la tour qui s'élève sur un rocher, à l'entrée du port. De là ils apercevaient Gênes s'étendant en amphithéâtre sur le penchant de l'Apennin, le long du golfe que forme en cet endroit la Méditerranée: «Nous ne nous souvenons pas,» dit leur itinéraire, «d'avoir vu aucune ville, si ce n'est Damas en Syrie, qui, du dehors, offre un plus agréable aspect.»

Toute cette description de Gênes est un morceau curieux, plein de détails importants pour l'histoire. Nous devons nous borner à quelques extraits:

«Gênes a deux enceintes qui datent d'époques différentes. Cette ville renferme beaucoup de maisons de marbre, avec des perrons de même matière et des portes de fer, ainsi que d'admirables églises. Il y a dans chaque quartier une fontaine où l'eau est conduite par des aqueducs construits avec art, pour se distribuer ensuite de tous côtés par des tuyaux.»

«Le port est vaste et profond: les immenses caraques génoises, semblables à des citadelles flottantes, peuvent s'y rassembler en nombre presque infini et s'y placer jusque contre les môles qui les protégent; formés d'arches nombreuses, ils offrent l'aspect de ponts s'avançant dans les flots. On en compte trois, dont deux construits en marbre et un en pierre. Le plus considérable est terminé par un édifice en forme de portique, avec une tour qui

fait face à celle dont nous avons parlé: toutes deux servent, la nuit, de fanaux aux navigateurs qui entrent dans le port ou qui en sortent.»

«Si quelque chose dépare une si belle cité, c'est le peu de largeur et de régularité de ses rues; mais ce défaut n'est pas sans avantage: une semblable disposition des rues, jointe à celle des maisons, qui sont comme autant de châteaux, rend Gênes la ville d'Italie la plus difficile à dompter, parce qu'elle ne peut être facilement *courue* et saccagée par les gens de guerre. De là ce surnom de *Superbe* qui veut dire fière et intrépide.»

«La population de Gênes est presque innombrable. Les habitants sont graves, modestes, réservés, mais prompts de la main et sans peur à l'occasion. Ils sont divisés en trois classes. La première est celle des *Capellaires* ou chefs de la cité, ainsi nommés parce qu'ils ont accoutumé d'être les ducs de Gênes, les chefs et les princes de l'État. Il y en a de quatre maisons: les *Adorno*, les *Campo-Fregoso*, les *Guarco* et les *Montaldo*[32]. Après viennent les nobles qui sont en grand nombre, mais parmi lesquels les *Spinola*, les *Doria*, les *Fieschi* et les *Grimaldi* tiennent le premier rang. La troisième classe comprend tout le peuple, fort nombreux et très-porté aux séditions.

[32] On verra plus bas un Fregoso qualifié de noble génois. Les Adorno étaient seigneurs de divers domaines, comtes de Renda, etc.; l'un d'eux était déjà dignitaire de l'ordre de St-Jean du temps du doge Gabriel. Ces familles étaient nobles, mais, à un point de vue politique; elles formaient une classe distincte et dominante.

Dans un acte de Louis XII, notre voyageur est appelé Anseaulme *de Adornes*. En italien, on disait souvent *Adorni* au lieu d'*Adorno*. En Flandre, ce nom s'écrivait *Adournes*. Nous avons suivi l'usage moderne en employant les noms d'*Adorno*, *Adorne*.

«Tous les habitants d'un même lignage résident dans une même rue[33]; ils ont une église commune, ainsi qu'une loge, c'est-à-dire une galerie, où ils se réunissent soit pour y converser, soit pour traiter d'affaires.

[33] Toute la rue Lomellini était anciennement formée du palais de la maison d'Adorno (Litta).

«La puissance des Génois vient surtout de leur marine. Aucune nation ne l'emporte sur eux en ce point: les côtes, appelées les deux rivières, leur fournissent d'excellents matelots, sobres, adroits, habitués à la mer dès l'enfance, tandis que la plupart des autres peuples emploient sur leurs vaisseaux des mercenaires étrangers, moins prêts à agir de concert dans le moment du danger, moins alertes, moins expérimentés.»

Ce point n'était point indifférent au baron de Corthuy; car, après s'être rendu à Rome et y avoir obtenu l'autorisation requise alors pour visiter le pays des infidèles, il comptait revenir s'embarquer à Gênes et faire voile de là vers la Barbarie. Franqueville et les autres qui s'étaient joints au chevalier, sans être proprement de sa suite, s'effrayaient d'un aussi long circuit et se proposaient de suivre la route ordinaire des pèlerins de Terre-Sainte, c'est-à-dire de prendre place, à Venise, sur les galères qui en partaient tous les ans pour cette destination, le jour de l'Ascension.

Ils regrettaient cependant vivement d'avoir à se séparer d'Anselme, dont les qualités nobles et attachantes semblent avoir toujours produit cet effet sur ses compagnons. Plus d'une fois ils avaient porté la conversation sur les avantages de la voie qu'ils allaient suivre et les périls qui attendaient le chevalier dans celle à laquelle il donnait la préférence; voyant qu'ils ne parvenaient point ainsi à ébranler sa résolution, ils eurent recours à un autre moyen. Ils allèrent trouver le jeune étudiant de Pavie et le prièrent avec instance de faire valoir leurs raisons auprès de son père. Jean eut beau s'en défendre; pressé, obsédé par eux, il finit par promettre de leur servir d'intermédiaire.

Il était fort embarrassé; car, au fond, il préférait de beaucoup voir, chemin faisant, la Corse, la Sardaigne, la Barbarie, la Sicile, l'Égypte. Cependant il fallait tenir parole. Son père le voit venir à lui, de l'air un peu gêné d'un ambassadeur à son début: c'étaient les premières armes du jeune homme dans la diplomatie: «Que veut

dire ceci? De quoi s'agit-il?» A cette question Jean répond par l'exposé le plus consciencieux des motifs qu'il était chargé de faire valoir en faveur de la direction de Venise. Le chevalier, comme c'était son habitude, l'écoutait avec bonté. Quand le fils eut fini, le père, tout en exprimant des regrets, eut bientôt expliqué qu'il ne pouvait changer un plan mûri et arrêté dans sa pensée. Les périls l'effrayaient peu: il était venu les chercher; ce sont eux qui forment et instruisent les hommes[34].

[34] Ut multarum rerum periculum, quo prudentiores sunt homines, sumeret. (Dédicace de l'*Itinéraire*.)

--«Ah! mon père,» s'écrie aussitôt l'étudiant de Pavie, dégagé de ses devoirs de négociateur, «que vous me comblez de joie! Plus notre course embrassera de pays divers, plus je serai heureux de vous accompagner!»

Restait encore à choisir, pour le trajet, entre les grands vaisseaux et les galères. Anselme consulta à cet égard les nobles Génois qui lui témoignaient tant de bienveillance. «En hiver, lui dirent-ils, les galères sont préférables; dans les gros temps, elles gagnent facilement le port, tandis que les grands vaisseaux sont forcés de tenir la pleine mer pour ne point se briser à la côte. En été, au contraire, ceux-ci conviennent mieux, parce qu'ils offrent aux passagers plus d'espace et de commodité.» En conséquence, le sire de Corthuy retint sa place, pour lui et sa suite, sur une caraque du port de quatorze mille canthares (quintaux), qui devait faire voile pour Tunis dans les premiers jours de mai.

Jean, néanmoins, témoigne quelque regret de cette décision: il n'était point à l'abri du mal de mer. Sur les galères, dit-il, on ressent moins le mouvement des vagues. Nous y sommes revenus: l'on voyage de nos jours sur des galères dont les rames sont mues par le feu et l'eau, deux ennemis dont le génie de l'homme a fait deux esclaves.

VI

De Gênes à Rome.

La rivière du Levant.--Tableau de cette côte.--La maison du Bracco.--Les châtaigniers.--Ferramula.--Vins exquis.--La Spezzia.--Passage de la Magra.--Sarsana.--Antoniotto Adorno et Louis de Campo Fregoso.--Pise.--Les ponts de Bruges.--*Il duomo.*--Images des villes sujettes.--Le baptistère.--La tour penchée.--*Il Campo Santo.*--Rome.

Le sire de Corthuy quitta Gênes le 6 avril, dans l'après-dînée, et se dirigea vers Pise par la rivière du Levant. On n'y trouvait point alors ces excellentes routes sur lesquelles on est aujourd'hui si légèrement emporté; le chemin était inégal et rocailleux. Les gros chevaux de Flandre du chevalier et de sa suite gravissaient péniblement des pentes si raides et si raboteuses. On arriva tard à Recco.

Le lendemain, nos voyageurs, après avoir traversé Rapallo, vinrent dîner à Chiavari, petite ville que son tribunal rendait florissante en y attirant les marins de la côte et les habitants des montagnes. Ils passèrent ensuite par Sestri, sur le rivage de la Méditerranée.

Toute cette route est riche en délicieux aspects. Là, ce sont des montagnes dont les flancs, changés en terrasses qui s'élèvent par étages, montrent aux yeux du voyageur la vigne, le figuier, le citronnier, entremêlés dans une confusion charmante. Ici, l'on voit des champs fertiles dont les clôtures sont formées d'aloès. Quelquefois la vue plonge dans le creux de vallons tout plantés de pâles oliviers au milieu desquels on distingue, çà et là, des habitations à demi cachées parmi les arbres, ou des campanilles champêtres qui en dominent les têtes arrondies. Plus loin, on découvre la côte profondément découpée, tantôt s'enfonçant en golfes, tantôt s'avançant en promontoires, et, sur quelques-uns de ceux-ci, les blanches maisons d'un bourg se dessinant nettement sur le fond bleu de la mer. En d'autres endroits, réfléchissant l'éclat du jour, elle étale une surface éblouissante qui paraît s'étendre au delà des bornes de la vue. De temps en temps, on voit poindre au loin une voile qui se penche sous le souffle du vent. S'il vient à fraîchir, poussant devant lui les nuages, on

voit cette mer, si riante et si belle, se rembrunir tout à coup, comme le front d'une femme aimée qui s'irrite, et des bouillons d'écume parsèment le sombre azur.

Nos Flamands admiraient ces tableaux variés et nouveaux. Le soir ils arrivèrent à Casa di Labracco (del ou dello Bracco), hameau formé de quelques pauvres cabanes où les châtaigniers des environs leur fournirent le pain qu'ils mangèrent à leur repas et la litière de leurs chevaux.

Le 8, ils rencontrèrent près de Matarana une montagne escarpée dont il fallait franchir les sept sommets, également âpres et sauvages. Un petit village, placé au bas de la montée, annonçait, par son nom de *Ferra mula*, la précaution qu'il fallait prendre avant de commencer l'ascension. Nos Brugeois ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'aux pieds de ces montagnes, qui semblaient si arides, on recueillait des vins célèbres alors dans tout l'univers par leur douceur et leur parfum.

Le chevalier dîna ce jour-là à Borghetto et vint passer la nuit à la Spezzia. Il espérait continuer sa route le lendemain matin; mais les pluies qui régnaient depuis quelques jours avaient tellement enflé la *Magra*, qui sépare la Ligurie de la Toscane, qu'il craignit d'abord d'être arrêté au bord de cette rivière. Il la franchit néanmoins, dans l'après-dînée, sur une barque et traversa Sarsana, patrie de Nicolas V dont nous avons raconté la fin. Cette ville, annexée au duché de Gênes par Antoniotto Adorno, avait été donnée, par le duc de Milan, à Louis de Campo Fregoso qui la vendit pour 37,000 florins à la République de Florence. Anselme, après avoir passé par Massa et Lavanza, et couché à Pietra Santa, arriva pour dîner à Pise, où il donna deux jours de repos à ses chevaux fatigués.

Nos voyageurs eurent ainsi le temps de parcourir la ville. L'Arno y est large et profond; on le traversait sur plusieurs magnifiques ponts de marbre, «voûtés,» dit l'*Itinéraire*, «*comme ceux de Bruges*.» Ils trouvèrent les rues de Pise spacieuses et agréables, et les maisons qui les bordaient élevées et assez belles; mais c'est surtout la cathédrale et le *Campo Santo* qui attirèrent leur attention.

Dans l'église, ils remarquèrent des châteaux en bois, artistement sculptés et peints, suspendus aux voûtes de la nef. Ils représentaient autant de villes, autrefois sujettes de Pise; à son tour, elle l'était devenue de Florence, et ce trophée d'une ancienne puissance n'était plus qu'un monument de l'instabilité des choses humaines.

Le chevalier et ses compagnons admirèrent fort les colonnes de marbre torses ou curieusement sculptées, et de diverses couleurs, qui ornent extérieurement cette cathédrale, ainsi que ses portes de bronze et une figure de la Vierge, en marbre blanc, qui en surmonte la façade occidentale. Ils trouvèrent le campanille fort agréable à voir; mais l'*Itinéraire* ne parle pas de son inclinaison[35] qui probablement n'était point alors aussi apparente qu'aujourd'hui. Dans le baptistère, ce qui les frappa, ce furent les fonts en porphire, la statue de bronze doré de Saint-Jean et les pavés en mosaïques où sont représentées d'admirables histoires. Le *Campo Santo* leur parut semblable aux cloîtres d'Italie, formés d'une galerie qui entoure un vaste préau. «Tant d'histoires merveilleuses y sont peintes ou sculptées,» dit Jean Adorne dans l'*Itinéraire* de son père, «qu'il nous eût fallu des jours entiers pour voir en détail tout ce que ces lieux offrent de curieux.» Le jeune écrivain compare entre eux le *Campo Santo* de Pise et ceux de Paris, de Rome et de Jérusalem, qu'il avait également visités, et donne la palme au monument toscan.

[35] Il est à la rigueur possible que nos extraits offrent à cet égard une lacune qui n'existerait pas dans le manuscrit.

Anselme quitta Pise le 12 avril après midi. Il alla rejoindre à *Poggio Bonzi*, que l'*Itinéraire* appelle *Pungebuns*, la route directe de la Lombardie vers Rome, passant par Sienne et Viterbe[36]. Enfin, le mercredi de la semaine sainte, 18 avril, il aperçut à l'horizon, parmi les ondulations du terrain, une longue ligne de clochers et de grands édifices... C'était Rome!

[36] Voici leur *Itinéraire*:

Santo Cascino (Cascina). Castel Florentio (Florentino). Ettage. Pungebuns (Poggio Bonzi). Sienne. Buon Convento. San Quirico. Recours (Ricorsi). Paglia. Aquapendente. San Lorenzo. Borchero (Bolsena). Montflascon (Montefiascone). Rousellon (Ronciglione). Sutri. Monterosi. Tourbacha (Baccano).

VII

Paul II.

Rome ancienne et Rome moderne.--Charles-Quint et les Barberini.--L'audience du pape.--Pierre des Barbi.--Ligue contre les Turcs.--Borso d'Est.--Office du jeudi saint.--Les sept églises.--Le banquet.--Le cardinal de St-Marc.--Cortége du jour de Pâques.--Le sire de Corthuy délégué pour porter le dais.--Les grandeurs déchues et les ruines.--Les despotes de Morée.--La reine de Bosnie.--Alexandre Sforce.--Le sénateur de Rome.--Anselme Scott.--Messe pontificale.--*Viva Papa Paolo!*--Deuxième audience.--Départ.

La Rome qu'Anselme visita n'était point celle que l'on voit aujourd'hui. De la nouvelle église de Saint-Pierre, la tribune seule (l'abside) commençait à s'élever de quelques pieds au-dessus du sol. Saint-Jean-de-Latran attendait son portique, le *Corso* ses palais, le Vatican Raphaël; la *Trinità di Monti* n'était point commencée; le vieux Capitole portait déjà l'église de Sainte-Marie (*Ara Coeli*) et le palais sénatorial, construit par Boniface IX; mais il n'avait ni ses degrés, ni ses colonnes, ni ses trophées. En un mot, la Rome de Léon X et de Jules II n'était pas encore venue se placer à côté de la Rome antique.

Celle-ci, au contraire, avait moins subi l'outrage du temps, des guerres et des architectes. L'artillerie de Charles-Quint et les Barberini n'avaient point hâté l'oeuvre des siècles, et des restaurations nécessaires, mais cruelles, n'avaient encore ni étayé de murs neufs l'Arc de Titus ou l'Amphithéâtre Flave, ni arraché des flancs du vieux géant les arbres et les buissons qui le ceignaient de leur verdure.

Le baron de Corthuy et le jeune Adorne, tout plein encore de souvenirs classiques, furent saisis d'admiration à la vue de «ces ruines colossales, de ces étonnants débris d'édifices écroulés, qui font voir assez quelle fut la splendeur dont ils ne sont que de faibles restes, et remplissent l'âme d'étonnement et de regrets.»

Toutefois, ils avaient sous les yeux un spectacle plus merveilleux que celui de l'ancienne grandeur romaine: un vieillard, assis sur ces ruines, impuissant par les armes, faible comme prince, envoyant, au loin, des ordres non moins respectés que ceux qu'appuyaient autrefois les légions. Aussi nos voyageurs répétaient-ils avec un poëte chrétien:

Rome, qui mis jadis les peuples sous ta loi, Ton empire est plus grand: tu règnes par la foi[37].

[37] Roma, caput fidei, mundi quæ regna subegit, Nunc nostræ summus religionis honos.

Dès le lendemain de son arrivée, Anselme, accompagné de son fils, fut admis auprès du souverain pontife, dont ils baisèrent tous deux le pied; mais aussitôt que le chevalier se fut acquitté de ce pieux devoir, le saint-père lui tendit la main qu'il baisa également[38]. Ce pape était Pierre des Barbi, de Venise, connu, depuis son avénement, sous le nom de Paul II.

[38] On dit maintenant embrasser. Nous n'avons jamais pu comprendre qu'on embrassât une main ou un pied; ce sont là de fausses délicatesses qui n'ont pas une source bien pure.

Son premier soin fut de chercher à réaliser le projet de guerre sacrée auquel Calixte III (Alphonse Borgia) et Pie II (Æneas Sylvius, de la maison de Piccolomini) avaient vainement consacré leurs efforts. On lui reproche de s'être laissé distraire de cette vaste entreprise par les intérêts particuliers du saint-siége; mais les progrès toujours croissants des Turcs, qui envahirent, en 1469, la Croatie et assiégeaient Négrepont, vinrent remplir l'Italie d'effroi. Paul, alors, s'appliqua à la pacifier et à la réunir dans une ligue générale qui fut, en effet,

conclue par l'entremise de Borso d'Est, duc de Modène et de Reggio, et publiée le 23 décembre 1470. Le pape s'occupait également à exciter à la défense de la chrétienté l'Allemagne et son indolent empereur, Frédéric III. Le roi d'Aragon et le grand maître de Rhodes devaient s'unir aux confédérés, et, du fond de la Perse, Hassan-al-Thouil ou Ussum Cassan tendait la main à l'Occident.

Le duc de Bourgogne avait une part dans ces négociations. Sa politique, du reste, s'accordait assez avec celle du pontife, s'il faut en juger par la conduite de celui-ci dans les affaires d'Espagne et de Gueldre; Paul, en effet, déjoua les plans de Louis XI par une bulle qui reconnaissait les droits d'Isabelle au trône de Castille, et concourut à armer Charles contre Adolphe de Gueldre qui avait détrôné son père.

Ces objets, et surtout les négociations avec la Perse, ne furent pas étrangers, sans doute, aux entretiens qu'eut le souverain pontife avec le baron de Corthuy. Paul II l'accueillit avec une distinction particulière. Dans cette première entrevue, Sa Sainteté lui accorda, pour lui-même et sa famille, d'amples faveurs spirituelles. Elle lui annonça ensuite qu'elle voulait avoir avec lui un plus long entretien et lui assigna, à cet effet, une seconde audience pour le jour de Pâques.

C'est le jeudi saint que la première avait eu lieu; ce jour-là, le baron et Jean Adorne assistèrent aux offices célébrés par le pape, les cardinaux, les archevêques, les évêques et tout le clergé. Ils virent aussi le souverain pontife laver les pieds à douze pauvres, vêtus de blanc, et les servir à table, avec les cardinaux.

Le lendemain, nos Flamands visitèrent les sept églises de Rome, c'est-à-dire les quatre basiliques majeures: Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre-du-Vatican, Saint-Paul et Sainte-Marie-Majeure, et les trois basiliques mineures, qui sont: Saint-Sébastien, Sainte-Croix-en-Jérusalem et Saint-Laurent.

Le samedi saint, ils se rendirent, à cheval, au palais pontifical, où Anselme entendit la messe célébrée par le souverain pontife; après quoi, le cardinal de Saint-Marc le conduisit, ainsi que son fils, à un repas auquel Sa Sainteté les avait fait inviter. «Ce cardinal,» porte l'*Itinéraire* «est fort aimé du pape et à juste titre; car, outre qu'il est également de la maison de Barbi, c'est un prêtre pieux et d'une vie très-sainte.»

Le jour de Pâques, Anselme se rendit de nouveau au palais pontifical; il venait grossir le pompeux cortége de princes et de grands qui devaient escorter le pape jusqu'à Saint-Pierre. Comme ambassadeur du duc de Bourgogne, il était délégué par ce prince pour porter le dais de Sa Sainteté; sept autres seigneurs lui étaient associés dans cet office.

Paul II était âgé d'un peu plus de cinquante ans; mais il conservait des traces de la noblesse et de la beauté qui avaient distingué ses traits: il s'avançait majestueusement sous le dais, escorté de cardinaux, d'archevêques, de prélats et d'autres personnages éminents. Ce qui, au point de vue historique, donnait surtout de l'intérêt à ce cortége, ce sont les grandeurs déchues qu'on y voyait réunies, débris refoulés dans la ville des ruines par le cimeterre de Mahomet II.

C'est ainsi qu'on remarquait là, selon l'*Itinéraire*, les deux frères du brave et malheureux Constantin, qui portaient le titre de Despotes de Morée. Suivant plusieurs auteurs, l'aîné, Thomas Paléologue, était mort en 1465, laissant deux fils et une fille, d'une grande beauté, qui épousa un grand-duc de Russie. Pourtant, c'est un témoignage *de visu* que celui de nos voyageurs. Près de ces princes paraissait avec son fils la reine de Bosnie, autre objet de controverse sous un autre rapport; car, d'après une inscription donnée par Ciacconius[39], elle était veuve de Thomas, roi de Bosnie, tandis que Sismondi la fait veuve de l'infortuné Étienne que le sultan avait fait décapiter ou, selon d'autres, écorcher vif, après l'avoir engagé, par de perfides promesses, à lui livrer ses forteresses. Le cortége comprenait encore deux ducs allemands et Alexandre Sforce, oncle de Galéas et seigneur de Pesaro.

[39] *Res Gestæ Pontificum* Romæ, 1677, t. III, p. 41.

Nous ne faisons qu'indiquer ces questions dont la discussion nous conduirait trop loin.

Après avoir raffermi par la victoire de Troja le trône de Ferdinand, roi de Naples, exercé la charge de lieutenant général de ce souverain, puis de grand connétable du royaume, et porté le titre de duc de Sora, il était maintenant général des troupes pontificales ou capitaine de l'Église romaine. A ses côtés marchait le sénateur de Rome, de la maison de Gonzague, fils de Jean-François II du nom, créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond; puis venaient don Louis de Campo-Fregoso, noble Génois, revêtu à trois reprises de la dignité ducale, mais forcé autant de fois à descendre du trône, par sa propre famille et sa faction, enfin les ambassadeurs de quantité de princes, notamment celui du roi d'Écosse. Ce seigneur portait un nom auquel, de nos jours, les lettres ont prêté plus d'éclat que n'en peuvent donner les dignités: il s'appelait Scott; son prénom était Anselme.

A la messe, qui fut célébrée par le pape, le chevalier brugeois fut admis, avec tous ces personnages illustres, à la communion sous les deux espèces. Ils reçurent, chacun, l'hostie des mains de Sa Sainteté qui leur fit ensuite présenter le calice par un cardinal. Après avoir bu le vin consacré, chacun donnait à ce prince de l'Église le baiser de paix, sur la joue gauche. La messe terminée, le souverain pontife fut porté sur le portique de Saint-Pierre, du haut duquel il bénit le peuple assemblé, après avoir fait proclamer une bulle d'indulgence. On annonça en même temps que, dorénavant, l'année du jubilé reviendrait de vingt-cinq en vingt-cinq ans et qu'ainsi il aurait lieu en 1475. Le peuple accueillit cette publication avec une grande joie et fit retentir l'air du cri de: *Viva papa Paolo!*

Le pape retourna ensuite, avec son cortége, au palais. Arrivé devant la porte de sa chambre, il fit signe de la main à Anselme Adorne d'approcher. Lorsque celui-ci eut obéi, Paul II lui donna sa bénédiction et la permission de visiter les lieux saints et les terres des infidèles outre mer; puis, prenant un riche *agnus Dei*, tout brillant de pierreries, il le passa de ses mains autour du cou du chevalier.

La permission qu'Anselme venait d'obtenir, était requise sous peine d'excommunication. En 1302, Clément V avait même interdit tout commerce avec les infidèles.

A peine nos voyageurs étaient-ils arrivés à Rome, qu'il fallut songer au départ. La caraque génoise sur laquelle ils avaient arrêté leurs places devait sous peu avoir complété sa cargaison, et alors au premier vent favorable, ces navires mettaient à la voile sans attendre les passagers. Tout retard, chaque *jour de planche*, comme on le dit maintenant, eût été pour les armateurs une perte trop considérable.

L'ambassadeur d'Écosse, qui, pendant le séjour du baron de Corthuy à Rome, s'était montré pour lui plein de prévenances, avait aussi le dessein de se rendre en Palestine et désirait vivement accomplir avec lui ce voyage; mais ayant encore quelques apprêts à faire, il crut pouvoir, sans inconvénient, différer son départ de peu de jours. Le chevalier ne voulant pas mettre au hasard l'exécution de son plan, quitta Rome avec sa suite, le lundi de Pâques.

Une nombreuse troupe d'amis escorta les deux Adorne jusqu'à trois milles hors de Rome. Là, on se sépara, Anselme Scott, Franqueville, Odomaire, ainsi que le sire de Corthuy et son fils, mêlant à leurs adieux le voeu de se retrouver dans leur voyage. Vains souhaits! L'ambassadeur d'Écosse, arrivé à Gênes deux jours après le départ de la caraque, prit la route de Venise. Il monta, avec Franqueville, Odomaire et Colebrant, sur les galères des pèlerins, où des gens de tous pays, entassés dans un étroit espace, s'infectaient mutuellement de leur haleine. Là, ils prirent le germe de l'affreuse contagion à laquelle ils succombèrent tous quatre.

Ainsi, la constance d'Anselme Adorne dans ses desseins et son mépris pour les dangers lui épargnaient l'un des plus redoutables de ceux auxquels son entreprise l'exposait en un temps où l'on était loin de voyager avec la facilité et la sécurité qu'on rencontre, de nos jours, dans des courses bien plus lointaines.

Corse et Sardaigne.

La barque de Martino.--St-Pierre-*in-Gradus*.--L'agrafe et l'étoile.--Porto Venere.--Le mal de mer.--Les provisions de voyage.--Relâche forcée.--Conserves et dragées.--La caraque d'Ingisberto.--Les Corses.--Jean de Rocca.--Bonifacio.--Le roi d'Aragon et la chaîne du port.--Jacques Benesia.--La Sardaigne.--Algeri.--Les belles juives.--Les doubles prunelles.--Les forbans.--Aristagno. L'île de Semolo.--Le cap de Carthage.--La Goulette.--Télégraphie moresque.

En repassant par Pise, notre chevalier laissa ses chevaux à un marchand de Florence, qu'il chargea de les vendre: ils étaient tellement harassés qu'en peu de jours, sur cinq, il en mourut trois.

Anselme loua, à Pise, une petite barque dont tout l'équipage se composait du patron, nommé Martino, qui était de Rappallo, avec un jeune garçon pour surcroît. Le chevalier se proposait de descendre l'Arno et de suivre ensuite la côte jusqu'à Gênes. Une tempête le retint deux jours à Livourne. Pour mettre son temps à profit, il alla voir, à deux milles de là, une grande et belle église appelée Saint-Pierre-*in-Gradus*. Suivant la tradition, elle aurait été fondée par le saint en personne, lorsqu'il vint d'Antioche avec ses disciples, et consacrée par saint Clément. On y remarquait une antique image de la Vierge, peinte sur mur: la robe de la sainte se rattachait sur la poitrine au moyen d'une agrafe semblable «à une pierre précieuse de la grosseur d'une fève, et dont l'éclat était si vif qu'on eût cru en voir jaillir une étincelle aussi brillante qu'une étoile.» Il n'est pas rare, en Italie, de voir des pierres précieuses orner d'anciennes peintures, et c'est sans doute ainsi que s'explique ce passage de l'*Itinéraire*.

Quoique la mer continuât à être bien agitée, Anselme, craignant de manquer l'occasion du départ pour la Barbarie, se décida à braver le gros temps. Rien n'est charmant comme de voguer, dans un frêle esquif, sur la surface unie de la Méditerranée, observant la transparence de son eau azurée et les roches poétiques de ses rives; mais la chose est tout autre quand le flot bondit et fouette le voyageur de son écume. Notre chevalier et ses compagnons ne laissèrent pas de remarquer, sur la côte qu'ils longeaient, diverses villes et divers ports, surtout *Porto Venere*, à propos duquel l'*Itinéraire* cite, sur l'embouchure de la Magra et l'ancien port de Luna, des vers de Lucain et de Perse; mais c'est sans doute au retour qu'ils sont revenus en mémoire au jeune écrivain, car il avoue qu'il était fort maltraité par le mal de mer, et rien ne s'accorde moins avec la poésie.

Les autres Flamands ne furent pas exempts de cette triste incommodité (nous voulons parler du mal de mer), et il faut dire que peu de personnes y échappent constamment et dans toute occasion. Les amples provisions dont le prudent Martino s'était muni pour ses passagers seraient restées intactes, s'il n'y avait fait honneur lui-même avec son second. Arrivé au point du jour à Rapallo, on fut forcé d'y chercher un abri; mais, enfin, après avoir encore relâché à Recco, le chevalier arriva à Gênes, le 2 mai, au bout de trois jours d'une pénible navigation.

Pendant ce nouveau séjour dans sa patrie d'origine, le sire de Corthuy continua à s'y voir comblé de prévenances par les hommes les plus distingués de Gênes. C'était à qui enverrait pour son usage, à bord de la caraque, l'un d'excellents vins, l'autre des conserves liquides, bonnes contre le mal de mer, celui-ci de la dragée et des confitures sèches, celui-là des bougies. Bref, de tout ce qui pouvait être utile à des navigateurs, ou même seulement contribuer à rendre le trajet plus agréable, rien ne fut oublié par leur prévoyante bonté, honorable à la fois pour eux et pour celui qui en faisait l'objet. Le vaisseau était, au surplus, muni de bombardes, d'arcs, de traits, de cottes de mailles, de cuirasses, monté de 110 hommes et commandé par un brave capitaine génois, Louis Ingisberto. On verra que les moyens de défense qu'il avait préparés ne devaient pas être inutiles.

Le 7 mai, tout était prêt pour le départ. Après avoir pris congé des nobles génois dont ils avaient reçu tant de marques de considération et de bienveillance, Anselme et son fils montèrent à bord avec la petite suite du chevalier. C'était une de ces belles soirées dans lesquelles la Méditerranée semble appeler les navigateurs. On déploya les voiles, et au bruit des salves d'artillerie, au retentissement des trompettes, le vaisseau quitta le

port.

En cinglant vers Tunis, la caraque côtoya ces deux îles placées entre l'Europe et l'Afrique comme les débris d'une colossale jetée, oeuvre des Titans: la Corse et la Sardaigne. On ne prévoyait guère les destinées de la première, ni que la France, s'emparant de ses âpres rivages, en recevrait des empereurs. Providence, ce sont là de tes coups! Désormais, ami ou ennemi, censeur ou admirateur passionné, quiconque verra poindre à l'horizon ces montagnes, y lira un nom livré à des jugements contraires, mais qui ne doit point périr.

Notre auteur, qui n'était pas dans de tels secrets, parle assez légèrement des habitants de cette île à jamais fameuse. C'est, dit-il, un peuple fier, sauvage, indomptable, retraçant, dans sa langue et ses moeurs, les Romains dont il descend: ils y exilaient des criminels et des malfaiteurs, et les Corses en imitent trop souvent les exemples. Le sire de Corthuy vit dans cette île, à 25 milles l'un de l'autre, les ports de Calvi et de Simarca; près de celui-ci s'élevait, à quelque distance de la mer, le château d'un Corse appelé Sigas, qui, «avec la valeur et la férocité propres à sa nation, dominait au loin sur des paysans et des marins répandus dans les montagnes, qu'il était presque impossible de dompter.» Plus loin, s'ouvrait le vaste golfe d'Ajaccio, dont l'entrée offre des rochers appelés sanguinaires par les marins. «Il y a,» ajoute l'*Itinéraire*, «plusieurs autres ports, mal habités, avec des territoires et beaucoup de demeures rustiques qui obéissent à un Corse nommé Jean de Rocca, le plus insigne forban qui infeste la mer.»

Il faut se souvenir que nos deux voyageurs étaient originaires de Gênes et puisaient leurs renseignements et leurs inspirations à la même source. En ce temps, la Méditerranée et ses îles appartenaient, sauf quelques exceptions, aux nations maritimes de ses rives, telles que les Catalans, sujets du roi d'Aragon, les Vénitiens, les Génois. Ceux-ci possédaient, en Corse, Bonifacio, «la plus grande ville de l'île, ceinte de bonnes murailles, avec une forte citadelle et un excellent port.»--«Souvent,» ajoute notre manuscrit, les princes voisins se liguèrent pour la leur arracher; mais tous leurs efforts vinrent échouer contre la valeur génoise.»

L'*Itinéraire* en cite, avec complaisance, un exemple: «Il y a environ cinquante ans, le roi d'Aragon, Alphonse, fit le siége de Bonifacio, par terre et par mer, avec des forces considérables. Les habitants, en proie aux horreurs de la famine, implorent des secours à Gênes. On leur envoie, en effet, sept grands vaisseaux chargés d'armes et de vivres; mais lorsque l'escadre arrive à l'entrée du port, elle la trouve barrée au moyen d'une forte chaîne de fer. L'amiral génois, par une inspiration héroïque, prend le vent et revient, toutes voiles dehors, donner contre la chaîne avec tant d'impétuosité qu'elle se brise. Entré ainsi dans le port, il força le roi d'Aragon à la retraite. Nous vîmes à Gênes un fragment de cette chaîne que l'on conserve comme un monument et un trophée d'un exploit si merveilleux.»

Ce fait, dont Sismondi ne parle pas, est confirmé par Petrus Cyrneus (*de Rebus corsicis*, lib. III). Selon lui, c'est Jacques Benesia qui rompit la chaîne: l'amiral était Jean de Campo-Fregoso, frère du doge Thomas que le baron de Corthuy venait de rencontrer à Rome.

La Sardaigne parut à nos voyageurs fertile en froment, riche en bétail et en chevaux excellents, habitée, enfin, par un peuple robuste, fier et courageux; mais le vin, l'air et l'eau y étaient également malsains. Après avoir longé quelque temps la côte occidentale de l'île, la caraque jeta l'ancre dans la rade d'Algeri, à cinq milles de cette ville.

On mit à la mer une chaloupe, où nos Flamands s'empressèrent de descendre pour aller visiter Algeri. C'était une petite ville, avec de bonnes murailles, peuplée principalement de Catalans qui s'adonnaient à la pêche du corail. Il y avait aussi beaucoup de juifs. Le chevalier et son fils allèrent voir le quartier de ceux-ci: il était clos de murs et muni de portes qui se fermaient chaque soir sur ses habitants. Parmi eux, nos voyageurs aperçurent quelques femmes dont la beauté les frappa. Le maintien de ces filles d'Israël était plein de noblesse et de décence, et l'éclat de leurs charmes était encore rehaussé par un costume aussi riche qu'élégant.

Il paraît qu'en les contemplant, l'auteur de l'*Itinéraire* ne craignait pas de rencontrer ces doubles prunelles dont

on lui assura que des femmes sardes étaient pourvues, et qui, lorsqu'elles s'irritaient, d'un regard pouvaient donner la mort. En rapportant cette fable, Jean Adorne a soin d'avertir qu'il n'a vu aucune de ces femmes, et il ajoute naïvement qu'il se souciait peu d'en voir.

Anselme, après avoir parcouru la ville, s'apprêtait à rentrer dans la chaloupe; mais il découvrit, entre le rivage et la caraque, une barque pleine d'hommes armés qui semblait épier son retour. C'étaient des pirates qui étaient entrés dans le port pour s'emparer de lui et de ses compagnons. Pensant trouver protection auprès des magistrats, il alla leur demander main-forte; ce fut en vain, ils ne voulaient pas se commettre avec ces brigands. Notre chevalier ne savait à quel parti s'arrêter, quand d'autres embarcations paraissent.

Ingisberto avait aperçu la sinistre barque; se doutant de l'embarras des voyageurs, il avait mis à la mer deux grandes chaloupes, les avait munies de bombardes et y avait fait descendre quatre-vingts hommes bien armés. A l'approche de ce renfort, le sire de Corthuy quitte le rivage. Le clairon donne, des deux parts, le signal du combat. L'artillerie retentit au milieu de nuages de fumée. Enfin, les forbans sont mis en fuite, et nos Flamands remontent, comme en triomphe, sur leur vaisseau.

La conduite d'Anselme Adorne pendant l'action, son sang-froid, son courage, les félicitations mutuelles au retour, ses remercîments au capitaine, ses éloges aux braves qui venaient de combattre, ce sont là autant de circonstances sur lesquelles on pourrait s'étendre, mais qu'il faudrait deviner. Le plus souvent, dans l'*Itinéraire* écrit sous ses yeux, il s'efface, il s'oublie, ou ne paraît que pour exprimer, en peu de mots, un sentiment de confiance et de gratitude envers les puissances célestes. Un peu plus, chez lui, de préoccupation de soi-même et de cette forfanterie qui fait rarement défaut aux voyageurs, nous eût fourni des traits et des couleurs qui auraient animé notre esquisse.

Anselme quitta avec joie ce port inhospitalier. Il vit ensuite, sur la même côte, Bosa, puis Aristagno, la plus grande ville de l'île, avec un port très-fréquenté: elle appartenait à un marquis puissant, toujours en guerre avec le roi d'Aragon auquel obéissait la Sardaigne. C'était sans doute un successeur de Hugues Bassi, juge d'Arborée, dont il est question dans l'*histoire des Républiques italiennes*.

Après avoir passé devant la petite île montueuse de Semolo, où le roi d'Aragon se proposait de construire un château pour tenir en bride les barbaresques, la caraque arriva le 25 mai en vue du cap où fut Carthage.

A l'est s'ouvre un golfe, séparé par une langue de terre d'un lac avec lequel il communique par un étroit canal percé au travers de cette digue et qu'on nomme *la Goulette*. C'est au fond du lac qu'a été bâtie l'importante ville de Tunis, alors le siége principal de la puissance arabe.

A l'entrée du canal on voyait de vastes bâtiments, des châteaux et des tours élevées, construits par les Maures pour la défense de l'Afrique. Redoutant sans cesse quelque entreprise des chrétiens, ils tenaient constamment en cet endroit une garnison d'au moins dix mille hommes, qui faisait bonne garde. Dès qu'un navire entrait dans le golfe, un signal répété de château en château en portait rapidement la nouvelle jusqu'à Tunis.

La caraque d'Ingisberto ne manqua pas d'être signalée de la sorte. Aussitôt qu'elle eut jeté l'ancre, Anselme Adorne se rendit à terre, empressé de faire connaissance avec ce monde nouveau qu'ouvrait devant lui l'islamisme.

TROISIÈME PARTIE.

I

Hutmen ou Othman II.

Le Fondaco des Génois.--Conteurs et bateleurs.--L'arsenal.--*El Almoxarife major.*--L'empire arabe.--Mahomet.--Les Ommiades et les Abassides.--Les Fatimites.--Les *Morabeth* et les *Mohaweddin*.--Almanzor.--Abdul-Hedi et les Arabes.--La Casbah.--L'audience du roi maure.--Portrait d'Othman ou Hutmen.--Maison moresque.

A son arrivée à Tunis, le baron de Corthuy alla loger, avec son fils et sa suite, au Fontigue (Fondaco) des Génois, situé, comme ceux des Vénitiens, des Pisans, des Florentins et des Catalans, hors de la ville, près de la porte orientale. C'étaient des espaces carrés, clos de murs, n'ayant qu'une porte d'entrée chacun, mais renfermant divers bâtiments où les négociants résidaient et exerçaient leur commerce. Les *Fondachi* des Vénitiens et des Génois étaient fort beaux; ils avaient tous leur église, et celle de Saint-Laurent, dans le Fondaco de Gênes, excita l'admiration de nos voyageurs.

Près de là était une vaste plaine où ils furent fréquemment témoins d'un spectacle curieux. Chaque jour, deux heures environ avant le coucher du soleil, les habitants de Tunis se rendaient en foule en ce lieu, les uns à pied, les autres à cheval, suivant la condition de chacun. Bientôt des groupes nombreux parsemaient l'esplanade. Au milieu de quelques-uns l'on voyait un homme qui, debout et tenant à la main une longue verge, racontait des histoires en les accompagnant de gestes analogues au récit. Les assistants exprimaient, par leur attitude, l'attention et l'intérêt avec lesquels ils écoutaient, «à peu près,» dit l'*Itinéraire*, «comme on voit, dans nos églises, les fidèles assemblés autour de la chaire, les yeux fixés sur le prédicateur, recueillir avidement ses paroles.» Dans d'autres endroits, des chanteurs se faisaient entendre, et chacun était escorté de deux hommes qui battaient des mains et recueillaient, dans leurs babouches, placées devant eux, les offrandes des auditeurs. Ailleurs c'étaient des musiciens; ils jouaient de la cornemuse et tiraient un son sourd de grands tambours fort larges. Il y avait des danseurs qui, moyennant une rétribution qu'ils payaient aux musiciens, se livraient, au bruit des instruments, à toutes sortes de gambades et de contorsions. On voyait encore des faiseurs de tours de force, experts dans leur art; car les Maures y étaient maîtres, comme à l'escrime, à la natation, aux échecs. Enfin, de jeunes garçons, de dix à douze ans, portaient en équilibre sur leur tête des cruches placées l'une sur l'autre, jusqu'au nombre de huit ou neuf.

Aux approches de la nuit, toute cette foule s'écoulait pour revenir le lendemain avec la même affluence.

A l'extrémité de cette plaine se trouvaient l'arsenal des galères et autres bâtiments de la marine royale. Il était environné de murs, avec deux portes, l'une du côté de la ville, l'autre donnant sur le lac.

Du Fondaco, les deux Adorne se rendirent chez le *saab* (seigneur), chargé de la levée des droits de douane sur les marchandises étrangères. Quoique Del Marmol Carvajal, dans sa *Descripcion de Africa*, n'attribue à ce dignitaire, qu'il appelle *el Almoxarife major*, que le huitième rang dans les *officios principales de Corte*, aucun des alcades ou officiers du roi n'avait, en ce temps-là plus de crédit. Le droit d'un dixième qu'il prélevait, mettait dans les coffres de son maître 170,000 doublons par an. Il avait, en outre, la police des étrangers.

Il passait pour user assez volontiers de ce pouvoir aux dépens de leur bourse; mais notre chevalier était si bien recommandé qu'il ne rencontra chez le saab que l'accueil le plus obligeant. Ce seigneur fit montrer à nos voyageurs sa maison qui était l'une des plus somptueuses. Toutes celles des personnages considérables consistaient en de grands édifices quadrangulaires, construits en marbre blanc, avec des toits en terrasse. Au centre était une cour entourée d'une galerie. Ces bâtiments présentaient, au dehors, un aspect triste et uniforme: tout le luxe d'architecture et de décoration était réservé pour l'intérieur.

De chez le grand almoxarif, nos voyageurs furent conduits chez le roi «le plus puissant, le plus riche et le plus élevé en dignité d'entre les princes maures.»

Son royaume, en effet, était le plus important débris, gouverné encore par des Arabes, de l'empire qu'avait fondé Mahomet, moins en subjuguant leur foi qu'en enflammant leur ardeur guerrière en même temps que leurs sens. Ce n'était pas la modeste et féconde semence destinée à devenir un grand arbre; ce fut une flamme

qui s'étendit en peu de temps, d'un côté, dans les profondeurs de l'Inde, de l'autre, jusque dans la péninsule Ibérique. Une domination si vaste devait se diviser; le signal en fut donné par la lutte entre deux dynasties qui tenaient, l'une et l'autre, à la famille de Mahomet: les Ommiades et les Abassides. A l'avènement de ceux-ci, un rejeton de l'autre branche se réfugia en Afrique et de là en Espagne, où il fonda un État indépendant. Plusieurs chefs l'imitèrent en Barbarie: la postérité de l'un d'eux, Mahadi, qui se prétendait issu de Fatime, fille du prophète, conquit l'Égypte. Un gouverneur de Kérouan s'empara également de la souveraineté et prit Tunis pour capitale.

Deux siècles et demi plus tard, des réformateurs qui se faisaient appeler saints (*Morabeth*) fondèrent un empire dont Maroc fut le siége et dont Tunis reconnut la suzeraineté; mais après avoir étendu leur domination sur l'Espagne, ils furent renversés par les *Mohaweddin*[40], autres sectaires et fondateurs d'une dynastie nouvelle. A celle-ci appartenait Almanzor qui transporta à Tunis le siége de sa puissance; cette ville, sous l'un de ses successeurs, étant tombée entre les mains des Arabes indépendants, un alcade du roi maure, nommé Abdul-Hedi, parvint à leur faire abandonner leur proie en leur payant tribut, et sa postérité régna dans la ville qu'il avait rachetée.

[40] Communément appelés *Almoades*.

Le roi auquel Anselme Adorne allait être présenté et que son itinéraire désigne sous le nom d'Ottoman, tandis que Del Marmol l'appelle Hutmen II, descendait d'Abdul-Hedi et fut l'un des monarques les plus puissants et les plus sages de sa race.

Son autorité était reconnue depuis le royaume de Tlemescen, qu'il avait soumis cinq ans auparavant, jusque près d'Alexandrie, où commençaient les États du soudan d'Égypte. Il possédait l'île de Gerbi, autrefois conquise par Antoniotto Adorno, mais retombée depuis au pouvoir des Maures; elle avait 100,000 habitants et rapportait au roi de Tunis 20,000 ducats par an. Les revenus de ce prince étaient évalués à un million de doublons ou ducats.

Il habitait, pendant la plus grande partie de l'année, un magnifique château situé dans la partie occidentale de la ville, et appelé, dans l'*Itinéraire*, *Casabé* (Casbah). C'est, sans doute, *le Bardo* des voyageurs modernes, que le prince de Pukler-Muscan décrit comme une petite ville entourée d'un carré de remparts élevés dont les angles sont flanqués de tours et d'ouvrages avancés. C'est là que le chevalier brugeois fut admis à l'audience du monarque africain.

Ottoman[41] ou Hutmen était d'une taille élevée et d'une figure noble. Son teint était brun, sa barbe épaisse; mais ses traits n'avaient rien de dur: ils exprimaient la bonté et l'intelligence. Il écoutait attentivement, parlait peu et avec sagesse.

[41] Ou plutôt Othman.

On disait qu'il observait scrupuleusement la loi de Mahomet et qu'il rendait la justice avec une grande impartialité. Telle était la régularité qui présidait à la distribution de son temps, qu'il avait assigné un emploi à chaque jour de la semaine et ne s'écartait jamais de cet ordre. Fils d'une Andalouse enlevée à ses parents qui habitaient Valence, il ne haïssait point autant les chrétiens que la plupart des gens de sa secte et de sa nation. Lui-même, il avait une épouse née dans la religion chrétienne, outre les six cents concubines qui peuplaient son sérail.

Lorsque le roi eut congédié Anselme et Jean Adorne, ils furent présentés à ses fils, famille qu'attendait une tragique destinée; car l'assassinat est la voie sanglante par laquelle deux petits-fils d'Hutmen montèrent successivement au trône, qu'il laissa à l'un de ses fils.

Après leur visite au palais, nos voyageurs furent conduits, par ordre du saab, dans toute la ville; peu

d'étrangers ont eu l'occasion de la voir à cette époque avec autant de détail.

II

Tunis.

Bazars.--Mosquées.--Les restes de sainte Oliva.--Le faubourg appelé *Rabat*.--La garde chrétienne.--La ville des tombeaux.--Ce qui rend les femmes belles.--Le manchot, écrivain public.--Le sauf-conduit.--Carthage.--Dangers de la pêche.--Visite au camp arabe.--Fêtes du Baïram.--Peste et brigands.

Tunis avait une enceinte carrée, de fortes murailles, avec six portes et des tours fort rapprochées l'une de l'autre. Autour de la ville s'étendaient de vastes faubourgs qui, ne laissant point de vide entre eux, lui donnaient en réalité une étendue bien plus grande.

Un lieu particulier était assigné à chaque métier, et chaque sorte de marchandise se vendait dans un marché spécialement désigné à cet effet. On portait le nombre des mosquées à deux cent soixante, toutes à peu près de même forme. Elles étaient carrées, laissant au milieu un espace à ciel ouvert qu'entourait une galerie, avec un rang de colonnes en dedans: de chaque mosquée s'élevait d'ordinaire une tour haute et très effilée.

Les chrétiens ne pouvaient pénétrer dans ces temples; mais ils se racontaient que dans le principal on voyait encore une grande cloche apportée dans les anciens temps, et qu'au sommet d'une autre mosquée plus petite, que nos voyageurs virent près de là, on conservait les restes de sainte Oliva. Les Maures, ajoutait-on, n'osaient y toucher, car quelques-uns, s'y étant hasardés, leur main impie s'était à l'instant desséchée.

Voici maintenant d'autres détails assez curieux: La partie de la ville la plus agréable, la plus ouverte et où se trouvaient les plus belles habitations, était un faubourg qui s'étendait à l'ouest du palais. Là, sur la droite, non loin de la résidence royale, plusieurs quartiers environnés de murs et munis de portes formaient un assemblage qu'on appelait *Rabat*. Ils étaient habités par des chrétiens: pour la langue, l'aspect, les manières, vous eussiez dit des Maures; transportés dans le pays depuis longtemps, ils en avaient pris les habitudes sans abandonner leur foi.

De grands priviléges leur étaient assurés. Leur église avait cloches et carillon. Ils ne payaient aucun tribut. Loin qu'on osât les insulter, ils commandaient aux autres. Trois d'entre eux portaient le titre d'alcades et avaient sous leur dépendance, non seulement d'autres chrétiens, mais des bourgs et des villages habités par les Maures.

Ces chrétiens, appelés de *Rabat*, du lieu de leur résidence, composaient la garde du roi. On les voyait toujours rangés autour de lui dans ses courses et ses expéditions, et personne, pas même ses fils, n'avait un plus libre accès auprès de lui.

Pour se distinguer des musulmans, ils portaient, au lieu de turban, un capuchon à la manière allemande. Leurs femmes avaient adopté en tout le costume mauresque et assistaient aux fêtes de la cour. Le roi, trouvant en elles une modestie qui manquait, dans ce pays, au reste de leur sexe, leur témoignait des égards particuliers.

Ces chrétiens avaient été amenés à Tunis par Jacob Almanzor; Charles-Quint les y trouva. Tous le suivirent en Europe: «Se passaron todos a Europa y se derrimaron per muchas partes donde el Emperador le dio algunos entretenimientos.» (*Descripcion de Africa*, t. III, fol. 240 et seq.)

Il s'en fallait que les juifs fussent traités aussi favorablement qu'eux: ils étaient accablés d'impôts, et on les eût lapidés s'ils avaient osé prendre le costume des Maures.

Au nord de Tunis s'élève une montagne que l'*Itinéraire* du chevalier appelle *Sillogt*. En l'apercevant, il pensa d'abord découvrir près de la capitale de la Barbarie une autre cité considérable. Ce qui produisait cette illusion, c'était une multitude de tombeaux dont le penchant de la montagne était couvert. La ville en était entourée; mais c'était de ce côté surtout que les Maures qui jouissaient de quelque fortune faisaient construire des sépultures en forme de petits pavillons et ornées de coupoles.

Nos voyageurs, pendant leur séjour à Tunis, eurent l'occasion de remarquer l'estime dans laquelle les habitants tiennent l'embonpoint des femmes: «C'est à ne pas y croire,» dit Jean Adorne dans l'*Itinéraire*, «mais nous l'avons vu de nos yeux: quand un Maure prend femme, il la tient renfermée dans une chambre pour la faire convenablement engraisser. Ce régime réussit tellement à quelques-unes, que c'est à grand'peine si, à leur sortie, elles peuvent passer par la porte.»

Un autre fait étrange attira l'attention de nos Flamands: ils virent un chérif, ou descendant de Mahomet, dont la profession était d'écrire des placets pour tous ceux qui avaient besoin d'en adresser au roi: or, cet infatigable écrivain était né sans mains et les bras même lui manquaient. Il faut supposer qu'il écrivait avec le pied.

Le saab ne se borna point à fournir à Anselme et à ses compagnons les moyens de voir librement Tunis, il lui procura encore un sauf conduit du roi, qui, comme on le verra, leur fut à tous d'un grand secours; il était écrit en langue mauresque sur un papier satiné et conçu en ces termes:

«*Louange à Dieu!*

«A nos alcades de terre et de mer, qui notre présent haut mandement verront, salut!

«Faisons savoir qu'ils aient à respecter la Noblesse du chevalier militaire du roi des Écossais, Anselme Adorne de Flandre, arrivé sur le vaisseau de Louis Ingisberto; à l'honorer dans sa personne, ses biens, ses actions et tout ce qui lui appartient, en sorte qu'on voie l'effet de la présente recommandation et que chacun s'efforce de lui faire produire son fruit. Quiconque oserait en agir autrement, qu'il songe à quels châtiments il s'expose. Salut à vous tous!»

«Écrit par haut commandement, le 5e jour du jubilé de l'an 874.»

«Ce qui est écrit ci-dessus est vrai; la main du roi l'a voulu.»

Cette lettre fut écrite par le chancelier et signée par Hutmen au moyen d'un caractère tracé à la plume, de sa main; mais on n'y apposa point son sceau, la coutume des Maures différant en cela de celle des princes chrétiens.

Muni d'un si précieux document, le sire de Corthuy commença à visiter, avec ses compagnons, les environs de Tunis.

Ils allèrent admirer les débris de Carthage et surtout les ruines du gigantesque aqueduc qui conduisait à cette ville célèbre l'eau douce dont elle manquait. «On se refuserait à croire,» dit l'*Itinéraire*, «que des hommes aient entrepris de tels travaux, si l'on ne voyait encore aujourd'hui, sur une longueur de plus de trente milles, les restes de ces murs élevés, de ces arches colossales.»

Un autre intérêt, plus vulgaire, attirait encore nos Flamands sur cette plage où chaque caillou est un fragment de l'antiquité: c'était le plaisir de la pêche, qui pensa leur devenir fatal. Un jour qu'ils s'y livraient en compagnie du patron de leur caraque, ils voient tout à coup cingler vers eux, à force de rames, une barque pleine de Maures armés jusqu'aux dents. Le péril était grand, la résistance vaine: la perspective la plus riante qui se présentât aux chrétiens ainsi surpris à l'improviste, était de ramer, le reste de leurs jours, sur les galères des mécréants. Heureusement, un cavalier de la suite du roi vient à passer sur le rivage. Le sire de Corthuy lui

montre le sauf-conduit. Le cavalier, qui devait être un personnage considérable, lit avec respect, ordonne aux Maures de se retirer, et la barque s'éloigne, laissant les chrétiens étonnés de leur délivrance, tant tout cela s'était passé rapidement.

Enhardi plutôt que rebuté par cette aventure, dont pourtant le dénoûment eût pu être bien différent, Anselme étendit ses excursions jusque dans un rayon de vingt milles autour de Tunis. Il se hasarda même dans les campements des Arabes, à la solde du roi. «Ce sont,» porte l'*Itinéraire*, «des hommes intrépides et d'excellents soldats; mais, tout en recherchant et en achetant leur alliance, on redoute leur mobilité et leur soif du pillage, en sorte qu'on se garde bien de les admettre dans la ville. La politique du roi est de contenir les Arabes les uns par les autres; s'ils s'unissaient, c'en serait fait de sa puissance.» C'est encore ainsi que se soutient aujourd'hui celle des princes musulmans dans le nord de l'Afrique. Lorsqu'ils ont repoussé l'attaque de tribus hostiles, la grande affaire est de hâter le départ des auxiliaires auxquels la victoire est due[42].

[42] *Voyage à Tripoli*, par Maccarthy; Paris, 1819.

Dans l'intervalle des promenades curieuses auxquelles nos voyageurs se livraient, leur bonne fortune voulut qu'ils pussent assister à une grande fête des Maures, celle d'Abraham dans son camp, ou plutôt du Baïram. Le roi y présida en personne, et elle fut solennisée avec beaucoup de pompe et d'éclat.

Le plan du sire de Corthuy était, en quittant Tunis, de se rendre par terre en Égypte, afin de traverser toute la contrée qui obéissait à Hutmen II; mais on lui représenta si vivement les dangers d'une semblable entreprise, qu'il dut y renoncer. Le pays était tellement infesté d'Arabes maraudeurs et d'autres brigands, que les Maures eux-mêmes n'osaient y voyager, et, pour surcroît, la peste étendait de tous côtés ses ravages. Ainsi, quoique à regret, il se décida à reprendre la mer, après un séjour de trois semaines à Tunis, pendant lequel il avait vu ce que la Barbarie offrait de plus remarquable.

III

Les Turcs.

Trois religions sur un vaisseau.--Susa.--Les regards dangereux.--Monastir.--Un miracle des *Morabeth*.--La barque changée en rocher.--La flotte de saint Louis.--La Sicile.--Jugement sur les habitants.--Palerme.--Le palais.--Vêpres Siciliennes.--Bourrasque.--Le *sancte parole*.--Malte.--La Morée.--Siége de Négrepont.--Les Turcs sont plus près qu'on ne pense.--Les janissaires.--L'île de Candie.--Les faucons.--Encore une tempête.--Dangers que courent les voyageurs.

La caraque d'Ingisberto ne se dirigeait point vers le Levant. Anselme prit place sur un bâtiment plus considérable, commandé par Côme de Negri, qui leva l'ancre le 17 juin.

Il y avait à bord une centaine de Maures, des deux sexes. Les uns étaient des marchands auxquels appartenait une partie de la cargaison, d'autres des pèlerins qui se rendaient à la Mecque. Parmi ces Maures était un Grenadin qu'Anselme retrouva en Égypte et prit pour interprète; mais il n'eut guère à s'en louer. Le bâtiment portait aussi des juifs. Trois cultes ennemis voguaient ainsi paisiblement ensemble, à l'ombre du pavillon génois, et trois jours fériés étaient successivement solennisés sur le même navire: le vendredi par les musulmans, le samedi par les juifs, et le dimanche par les chrétiens.

Le vaisseau relâchant à Susa, l'ancienne *Adrumetum*, selon Falbe, on conduisit Anselme et ses compagnons hors des portes de la ville, voir diverses ruines et notamment celles de sept grandes citernes auxquelles ils trouvèrent un aspect imposant. Dans la ville même, on leur montra des voûtes sous lesquelles les Génois salaient le thon; ils en avaient affermé la pêche dans tout le royaume.

Dans cette excursion, nos Flamands ne furent pas peu surpris de voir les femmes les regarder à visage découvert, tandis qu'à l'approche d'un Maure, elles se voilaient précipitamment. Les Génois établis à Suse attribuaient cette conduite différente à une cause bizarre que nous rapportons ici à ce titre: ces femmes, prétendaient-ils, craignaient que les regards des musulmans ne les rendissent mères, et elles n'attribuaient pas tant de puissance aux yeux des chrétiens. Un voyageur de la fin du dernier siècle[43] remarque que les Grecques prenaient le voile des femmes turques lorsqu'elles allaient dans les quartiers des musulmans. Les chrétiens n'attachant pas à l'usage du voile les mêmes idées de décence que ceux-ci, les femmes de cette partie de la Barbarie croyaient, sans doute, ne point blesser la modestie en se laissant voir des premiers.

[43] M. Guy, *Voyage littéraire en Grèce*, Paris 1783, t. Ier, p. 79.

A dix milles de Suse, Anselme vit Monastir, petite ville en grande vénération chez les Maures, parce qu'elle était presque toute peuplée de saints (Morabeth). Près des murs s'élèvent deux rochers qui attestent leur puissance.

Un jour entrèrent dans le port deux barques pleines de pirates bien armés. Déjà les habitants s'attendaient à voir leurs richesses livrées au pillage, leurs femmes et leurs filles arrachées de leurs bras, à tomber eux-mêmes sous le cimeterre ou à être traînés en captivité. Au milieu de la consternation générale, les Morabeth paraissent; ils s'avancent sans armes sur le rivage, ils étendent les mains vers les barques. A l'instant celles-ci demeurent immobiles et se changent en ces masses de pierre, dont la forme retrace encore celle des bâtiments qu'elles ont remplacés.

Telle est la légende à laquelle la configuration singulière de ces rochers avait donné naissance. Suivant une description du prince de Pükler Muscau, qui semble s'y rapporter, ils ont été percés, on ne sait dans quel but, d'une foule de grottes et de passages qui les font ressembler à des ruches. Il y a sur la côte d'Égypte, près d'Alexandrie, des excavations de ce genre où les habitants du pays viennent chercher la fraîcheur: peut-être les grottes dont il est ici question ont-elles été pratiquées, jadis, pour le même usage.

Poursuivant sa course, le vaisseau de Côme de Negri toucha encore à cette île riante de Pantanalea ou Pantanaria, qui arrêta la flotte de saint Louis par le charme de ses jardins délicieux.

Le sire de Corthuy fit voile ensuite pour la Sicile: on lui en dépeignait les habitants sous des couleurs peu flatteuses. «Les insulaires,» lui disait-on, «ne valent jamais rien, mais les Siciliens sont les pires.» Anselme ne trouva pas qu'une accusation si générale fût fondée: ayant abordé à Palerme, il lia connaissance avec plusieurs Siciliens qu'il trouva d'une probité, d'une délicatesse au-dessus de tout soupçon, et qui joignaient à la noblesse des traits, à une taille assez élevée, la douceur des moeurs et l'agrément des manières.

C'est à Palerme que les anciens rois de Sicile, d'origine normande, tenaient leur cour. L'on voit encore dans cette ancienne capitale leurs tombeaux, ainsi que leurs ordonnances inscrites sur des colonnes byzantines, en grec et en arabe; monument curieux du mélange des races comme des vicissitudes politiques. Au temps où Anselme visita cette ville, le palais n'était déjà plus habité que par un vice-roi. Comme la Sardaigne conquise par Alphonse IV, comme Semolo, Pantanaria, Malte, l'île appartenait aux rois d'Aragon. Elle s'était donnée à Pierre III, lorsque des vêpres sanglantes, vengeant le malheureux Conradin, ou plutôt punissant la licence des Français, eurent sonné, en Sicile, la fin de la courte domination de la maison d'Anjou. Le roi actuel s'appelait Jean; il était fils d'Alphonse V, surnommé le Magnanime, l'un des plus brillants personnages de l'histoire du temps.

Près de la Sicile, nos voyageurs éprouvèrent une affreuse tempête: après les avoir fait tournoyer, par trois fois, autour de Pantanaria, elle finit par les pousser en pleine mer. On n'apercevait plus la côte; les marins ne savaient où l'on était ni ce qu'on allait devenir. Ils invoquaient tous les saints, et n'oubliaient, dans leurs voeux, aucun des lieux accoutumés de pèlerinage. Le soir, un chant religieux, s'élevant du navire, se mêlait au bruit des flots et de l'orage: c'était un cantique que les matelots génois entonnaient en choeur et qu'ils appelaient *le*

sancte parole[44].

[44] *Sancte*, au lieu de *sante*; ce mot est ainsi écrit dans le manuscrit.

On erra ainsi au hasard pendant six jours. Enfin la mer se calma. Après avoir touché Malte, on passa en vue de la Morée que le lion de St-Marc disputait encore au croissant.

Nous avons déjà noté le démembrement de l'empire arabe sous les Abassides. L'invasion des Mogols, conduite par Dschengis-Khan (roi des rois), en compléta la ruine: Houlakou, petit-fils du conquérant, foula aux pieds de ses chevaux le dernier calife de Bagdad. Fuyant le joug des vainqueurs, des Turcomans s'étaient dirigés vers l'Asie Mineure. Othman les rassembla, sut rallumer leur fanatisme et leur ardeur guerrière, et fonda, à Pruse en Bythinie, un État que ses successeurs étendirent rapidement jusqu'aux bords du Danube.

Ébranlé, en 1402, par une nouvelle invasion de Tartares, que conduisait Timur ou Tamerlan, il se raffermit sous Morad ou Amurat II, et devint plus formidable que jamais sous son fils, Mahomet II, qui mit fin à l'empire d'Orient par la prise de Constantinople, en 1453.

Dix ans après, cependant, les Vénitiens, grâce à la supériorité de leur marine, avaient arraché aux Turcs la Morée et avaient coupé l'isthme par un retranchement; il ne fallait que le défendre pour conserver cette belle presqu'île aussi longtemps que Venise demeurait maîtresse de la mer. Un lâche général abandonna, avant même qu'il ne fût attaqué, le mur qui protégeait la Morée, pour chercher ceux d'une forteresse derrière lesquels il se croyait plus en sûreté. Les Vénitiens ne conservèrent que quelques places dans le Péloponèse, outre plusieurs îles qu'ils possédaient avant leur récente invasion.

Parmi ces îles, l'une des plus considérables était celle de Négrepont, voisine de l'Attique et qui leur servait de place d'armes. Furieux du dégât qu'ils portaient de là sur le territoire conquis par les Turcs, Mahomet II jura de se venger. Sa volonté créa une flotte. Lui-même, il vint en personne attaquer Négrepont, à la tête d'une formidable armée, en même temps que ses vaisseaux couvraient la mer.

Pendant que le chevalier brugeois passait près du théâtre de ces événements, la croix flottait encore sur les murs de l'ancienne Chalcis. Trois assauts furieux avaient été vaillamment repoussés. Une flotte puissante, que la république avait rassemblée à la hâte, avait forcé l'Euripe. La brave garnison, qui n'avait d'alternative que la victoire ou la mort, puisait une énergie nouvelle dans la vue de ces vaisseaux libérateurs.

.... si quæ fata aspera sinant!

Victor Pisani, Charles Zeno, Lazare Moncenigo, François Morosini, que n'étiez-vous sur cette flotte!.... C'était Nicolas Canale qui la commandait.

Le moment était plein d'émotion pour la chrétienté; on comprendra facilement celle de nos voyageurs. Elle se révèle par la vivacité avec laquelle la prise de Corinthe et le siége de Négrepont sont racontés dans l'*Itinéraire*. Après avoir amèrement déploré la perte du Péloponèse, Jean Adorne, qui exprimait autant les sentiments de son père que les siens, semble accuser la torpeur de l'Europe. «Songeons,» dit-il, «que par un bon vent un jour de navigation conduit du promontoire de Tarente au Péloponèse: les Turcs sont plus près qu'on ne pense! Qu'attendons-nous pour unir nos efforts afin de refouler ces barbares avec une énergie égale à leur fureur?»

La réflexion était fort opportune et montrait une perspicacité qui manquait à bien des hommes d'État de l'époque: dix ans n'étaient pas écoulés, que les Turcs emportaient et saccageaient Otrante, au grand effroi de l'Italie et à l'ébahissement de tout le monde.

Ce qui peut surprendre aujourd'hui, c'est que les progrès des Turcs étaient dus, en grande partie, à leur «discipline. Il y a surtout dans leur armée,» dit notre auteur, «un corps spécial de vingt à trente mille hommes

exercés à tous les stratagèmes de guerre. C'est dans l'ombre et le silence qu'ils agissent souvent et portent les coups les plus sûrs.» Cette description doit se rapporter aux janissaires, quoique, dans l'origine, ce corps, formé par Amurat Ier de jeunes captifs chrétiens, ne fût que de 12,000 hommes. Après avoir été la force et les maîtres de l'État, ces janissaires sont tombés, non sous les balles de ses ennemis, mais sous les coups d'un sultan. Il a déposé le turban; la Turquie fait contre-poids dans l'équilibre européen, et les fils des croisés teignent de leur sang, pour la défense de ce chancelant empire, les promontoires de Crimée.

Vers la pointe méridionale de la Morée est l'île de Sapienza, où les vaisseaux venaient d'ordinaire se ravitailler et prendre un pilote. Côme de Négri crut pouvoir s'en dispenser, ce qui faillit avoir pour nos voyageurs les conséquences les plus fatales.

Le 12 juillet, ils touchèrent à l'île de Candie; elle appartenait encore aux Vénitiens, jusqu'à ce que les infidèles la leur vinssent arracher. Échue au marquis de Montferrat, lors du partage de l'empire grec, après la prise de Constantinople par les Latins, elle avait été cédée par lui à la République. Cette île fournissait des cyprès pour la construction des navires. La sauge y était tellement abondante qu'on en chauffait les fours. On y récoltait encore d'excellents vins, appelés de *Malvoisie*, des blés et les plus beaux fruits. Outre Candie, capitale de l'île, mais plus riche que grande, il y avait bon nombre d'autres villes et de châteaux. La population, composée surtout de Grecs et, en partie, de Vénitiens, était considérable.

Au sud de l'île de Candie sont celles de Gosa et d'Antigosa, célèbres alors pour leurs faucons; les rois et les princes étaient jaloux de s'en fournir.

En se dirigeant vers Alexandrie, nos voyageurs éprouvèrent une nouvelle tourmente, plus terrible que celle à laquelle ils avaient échappé. Jamais ils n'avaient vu la Méditerranée s'agiter avec tant de furie. La nuit vint ajouter à l'horreur de leur situation. On ne savait à quelle distance l'on était du port, et la côte d'Afrique étant fort basse, on craignait d'y donner sans l'apercevoir. Si du moins l'on s'était pourvu d'un pilote habitué à ces parages! Il ne restait d'autre parti à prendre que de courir, à l'aventure, des bordées. Ainsi ballottés sur une mer bouleversée et mugissante, nos Flamands conservaient peu d'espoir de salut. Jean Adorne avoue franchement qu'une froide sueur l'inondait, tant ils voyaient de près la mort.

IV

Alexandrie.

Entrée périlleuse.--Tristes réjouissances.--La visite du bord et les messagers ailés.--Sala-ed-din et Malek-el-Adel.--Le consul génois Pierre de Persi.--Les anges et la tortue.--Aspect extérieur de la ville.--Ravages du roi de Chypre.--Citernes.--Aiguilles dites de Cléopâtre.--Colonne de Dioclétien.--Les trois turbans.--Caravane de 20,000 chameaux.--La pomme du paradis terrestre--Disette.--Audience de l'émir.--Les Flamands rongés jusqu'à la moelle.

Enfin le jour paraît et vient éclairer la côte d'Égypte, mais la tempête ne s'apaisait point. On délibéra s'il fallait gagner le large ou tenter d'entrer dans le port d'Alexandrie; ce qui, par le gros temps et à défaut d'un pilote expérimenté, ne présentait pas peu de danger. «La fortune seconde le courage!» remarque notre auteur, et ce fut, selon toute apparence, la réflexion du chevalier brugeois; elle remporta sur de plus timides conseils.

Vers midi, le navire arrivait devant l'entrée du port: ce n'était qu'une passe étroite et peu profonde, semée d'écueils et de débris. Ceux-ci provenaient, disait on, d'antiques tours d'où jadis l'on tendait une chaîne pour la défense du port; ils étaient si considérables qu'ils formaient une petite île, et ce qui s'en laissait voir à la surface n'était pas le plus dangereux. Deux fois le navire heurta aux rochers ou à ces ruines: la secousse fut telle que nos Flamands en furent renversés, et il n'y avait personne à bord qui ne crût le vaisseau brisé.

Ce fut avec une joie bien vive qu'on vit paraître et s'approcher, à force de rames, des chaloupes portant quelques matelots des caraques génoises qui se trouvaient dans le port. Ils montèrent sur celle de Côme de Negri pour aider à la diriger, à carguer les voiles, à tirer les cordages, à jeter l'ancre. Après Dieu, ce fut à ces braves gens que le sire de Corthuy et ses compagnons durent leur salut.

Le jour même de son arrivée, il apprit une triste nouvelle. Il y avait à Alexandrie quelques vaisseaux turcs assez considérables; vers le soir, on vit les infidèles qui les montaient se livrer à de grandes réjouissances: ils mêlaient des cris de joie au son des trompettes et au bruit de leur artillerie, et circulaient en triomphe, dans des barques, pour narguer les chrétiens. Ces démonstrations d'allégresse avaient pour motif la prise de Négrepont, dont les Turcs venaient d'être informés par un bâtiment très-léger, poussé par un vent favorable. L'événement était si récent, qu'on fut tenté de croire que les puissances de l'enfer avaient aidé à la célérité du message.

Le navire de Côme de Negri ne tarda pas à recevoir la visite de quelques officiers de l'émir, gouverneur d'Alexandrie. Ils se firent donner, par écrit, le nom du capitaine et d'autres renseignements de cette nature; ils attachèrent ensuite des billets contenant ces détails sous les ailes de colombes qu'ils avaient apportées, et donnèrent la volée à ces messagers aériens. Aussitôt on les voyait s'élever et se diriger vers la maison de l'émir. Après avoir pris connaissance du message, cet officier le faisait passer, de la même manière, au Soudan qui résidait au Caire.

C'était le souverain de l'Égypte, ou plutôt le chef des Mamelucks auxquels obéissait la contrée. Les Fatimites, dont nous avons raconté l'établissement, ayant été renversés par le fameux Sela-eddin (Saladin), l'Égypte avait été gouvernée, après lui, par la postérité de son frère Malek-el-Adel. Cette dynastie avait pour force principale des esclaves achetés pour le service militaire, qui finirent par égorger leur maître et mirent l'un d'entre eux à sa place, l'an 1248. Telle fut l'origine du singulier gouvernement auquel la terre des Pharaons était soumise quand Anselme y aborda.

Le chevalier, le lendemain de son arrivée, envoya à terre les lettres de recommandation que le sénat de Gênes lui avait fait remettre pour les négociants génois d'Alexandrie, et principalement pour le consul Don Pierre de Persi. C'était un vieillard circonspect et instruit, par une longue expérience, à se ménager auprès des habitants du pays. Il envoya un messager au baron de Corthuy pour l'inviter à venir loger au fondaco des Génois, en s'excusant sur sa position vis-à-vis du Soudan, de ce qu'il ne pouvait se rendre à bord lui-même; mais il offrait à nos Flamands la plus gracieuse hospitalité.

Dans ces entrefaites, ceux-ci s'amusaient à voir les matelots génois jeter leurs filets près du port; outre des poissons volants qu'on appelait des anges, ils prirent une belle tortue dont l'écaille fournit un bouclier assez grand pour tout homme d'armes.

Du navire, la ville, entourée de magnifiques murailles, avec de belles portes, et renfermant quantité de mosquées dont les minarets s'élevaient dans les airs, présentait un admirable aspect; mais au dedans elle portait la trace des ravages qu'elle avait éprouvés, notamment encore peu d'années auparavant, lorsqu'elle avait été saccagée par Pierre de Lusignan, roi de Chypre. Quelques quartiers avaient été épargnés, et l'on y voyait de belles maisons, entre autres celle de l'émir. En général, pourtant, on était peu difficile, en Égypte, en fait d'habitations. Il n'y avait guère que les mosquées et les palais des grands qui fussent construits en pierre; le reste l'était, d'ordinaire, en bois. Bien des gens même se passaient de demeure et couchaient devant la porte des maisons.

La ville d'Alexandrie a été presque entièrement bâtie sur des citernes destinées à recevoir l'eau du Nil, dans les crues de ce fleuve, et à la conserver. Nos voyageurs en admirèrent surtout trois ou quatre d'une grande profondeur et ornées de colonnes de marbre qui supportaient de doubles voûtes. Près de la maison de l'émir, on leur montra une pierre fort élevée, chargée de caractères antiques qu'ils ne pouvaient déchiffrer et semblable à l'aiguille qu'ils avaient vue à Rome, près de l'église Saint-Pierre. C'était, on le comprend, l'un des obélisques connus sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre, quoique bien antérieurs à cette reine.

L'attention d'Anselme et de ses compagnons fut aussi appelée par une colonne colossale qu'ils allèrent contempler hors des murs; on leur dit qu'à son sommet avaient été déposés les restes d'Alexandre. C'est le monument que l'on désigne sous le nom de *colonne de Pompée*, mais qui en réalité fut élevé par Posidonius, préfet d'Alexandrie, en l'honneur de Dioclétien.

Il y avait à Alexandrie des chrétiens schismatiques qui ne se distinguaient des Maures que par la couleur de leur turban. Elle était bleue pour les premiers et jaune pour les juifs. Les Maures en portaient de blancs; mais ils ne pouvaient paraître à cheval dans la ville: c'était un privilége réservé aux Mamelucks. Les Maures de distinction montaient des mulets ou des ânes, les plus grands, suivant l'*Itinéraire*, qui soient au monde. Le père de Géramb ne vante pas seulement leur taille, mais encore leur allure et leur intelligence.

Malgré sa décadence et la tyrannie des Mamelucks, Alexandrie continuait à être, grâce à sa position, l'un des principaux entrepôts du commerce d'Orient. Le baron de Corthuy y vit arriver une caravane qui ne comptait pas moins de 20,000 chameaux. Un navire indien, portant des épiceries pour une valeur de 100,000 ducats, venait, à la même époque, d'entrer dans le port de Suez.

Nos voyageurs trouvèrent à Alexandrie beaucoup d'autruches, d'oeufs de ces oiseaux et de gazelles, ainsi que des fruits excellents, surtout une sorte de banane d'une saveur chaude et d'un goût délicat, qui, en quelque sens qu'on la coupe, présente l'image d'une croix. Quelques-uns en faisaient la pomme du paradis terrestre.

Les fruits, du reste, n'étaient pas abondants: il régnait en ce temps à Alexandrie une grande disette de blé et de vivres de toute espèce. On était réduit souvent à se nourrir de viande de chameau; nos Flamands eux-mêmes en mangèrent à leur insu.

A cela près, tout alla bien d'abord pour Anselme et ses compagnons. Confondus avec les Génois, ils n'étaient pas plus inquiétés que ceux-ci. Peu à peu cependant la nature et le but du voyage du chevalier s'ébruitent. L'émir en est informé et mande Anselme et son fils devant lui.

Ils obéissent à cet ordre. Le musulman alors leur signifie qu'ils ont à se pourvoir d'un sauf-conduit, et en fixe le prix à une somme exorbitante.

Le chevalier brugeois n'aimait pas à être pressuré, c'est un sentiment naturel; mais, de plus, il fallait qu'il ménageât des ressources sur lesquelles il avait comptées pour mener à bien son entreprise. «Seigneur,» dit-il à l'émir, «daignez considérer que si l'on nous dépouille de la sorte, les moyens d'accomplir notre dessein nous feront défaut: que pourrions nous mieux faire alors que d'y renoncer et de revenir sur nos pas?»

«--Ils parlent de fuir!» s'écrie le mécréant craignant qu'ils ne se dérobassent à ses rapines. «Que les gardiens des portes veillent sur eux et les empêchent de sortir.» Il fallut bien le satisfaire: encore, si c'eût été tout! Mais les officiers de l'émir, à l'exemple de leur chef, rongeaient, dit l'*Itinéraire*, nos Brugeois jusqu'à la moelle. A chaque instant c'était quelque nouveau fonctionnaire demandant de l'argent sous quelque nouveau prétexte, et quand ils avaient eu chacun leur tour, arrivaient d'autres musulmans, sans aucun caractère public, qui se donnaient pour des officiers de l'émir, afin d'avoir part au butin. Tous regardaient les chrétiens comme des ennemis qu'il y aurait eu conscience à ne point dépouiller.

«Maudite ville! ou plutôt maudite engeance!» s'écrie le jeune Brugeois. «Nous n'avions plus d'autre désir que d'en être bien loin, et nous hâtâmes de toutes nos forces le moment de notre départ.»

V

Le Nil.

L'escorte.--Les jardins du Soudan.--Rosette.--Fouah.--Combat de bateliers.--Aventure de nuit.--Rencontre.--Piété filiale de Jean Adorne.--Excellence de l'eau du Nil.--Les Mamelucks préfèrent le vin.--Beautés des rives du fleuve.--Navigation pénible.--Attaque des Arabes.--Les guides officieux.--Cani-Bey.--Les poissons gras.

Le sire de Corthuy quitta enfin Alexandrie le 2 août, trois heures avant le coucher du soleil. Lui, son fils, Van de Walle, Rephinc et Gausin, étaient montés, les uns sur des mules, les autres sur des ânes. Deux chameaux portaient les bagages et quelques provisions. Un juif, nommé Isaac, suivait comme interprète, et un Mameluck devait servir de guide jusqu'au Caire. Quatre autres Mamelucks, à cheval, armés d'arcs et de flèches, formaient l'escorte.

A la sortie de la ville, Anselme traversa les jardins du Soudan et y prit, avec sa suite, quelque nourriture. Pour échapper aux Bédouins qui infestaient les environs, on chevaucha ensuite, sans s'arrêter, toute la nuit et jusqu'au lendemain vers l'heure de midi, en suivant presque toujours la côte formée d'une belle plage sablonneuse. Les Mamelucks portaient souvent avec inquiétude leurs regards vers la mer, car les pirates étaient autant à redouter que les Arabes.

On arriva néanmoins sans accident à Rosette, où le chevalier loua une petite barque pour le transport de sept personnes seulement, son escorte ne devant pas aller plus loin. Il remonta ainsi le Nil jusqu'à Fua ou Foga (Fouah), admirant la beauté du fleuve dont les rives, ornées de bosquets dune verdure fraîche et brillante, et semées de nombreux villages, offraient l'image de la richesse et de la fertilité.

Lorsque, après avoir visité Fouah, il rentre dans sa barque, une scène étrange frappe ses regards. Des matelots inconnus viennent assaillir les siens; les uns et les autres élèvent d'assourdissantes clameurs; ils luttent, ils s'agitent, ils s'efforcent de se précipiter mutuellement dans le fleuve. Enfin, au grand déplaisir du Chevalier, la victoire demeure aux nouveaux venus. Poussant la barque loin de la rive, ils se mettent aussitôt à ramer. La nuit régnait; l'interprète gardait le silence; Anselme et ses compagnons ne savaient où on les conduisait, ni ce qu'ils allaient devenir.

La lune se lève enfin, et, à sa clarté, ils distinguent un gros vaisseau vers lequel leur embarcation se dirigeait. Elle l'atteint; les matelots s'emparent de leurs effets, qu'ils transportent sur ce bâtiment et contraignent nos voyageurs à y monter. Pour cette fois, ils se croyaient vendus et livrés. Quelle fut leur surprise, en arrivant à bord, d'y retrouver les négociants africains avec lesquels ils avaient fait route sur la caraque de Côme de Negri! Ceux-ci vinrent aussitôt au-devant du chevalier, et lisant sur le visage des Flamands l'inquiétude qui les agitait: «Ne craignez rien,» leur dirent-ils. «Ces mariniers n'en veulent ni à votre liberté, ni à vos richesses. Ils prétendent seulement vous conduire au Caire, au même prix qu'auraient reçu vos matelots; c'est un privilège qu'ils tiennent du Soudan.

Malheureusement, le vaisseau était déjà tellement chargé que c'est à peine si nos voyageurs y trouvèrent place. Il fallait d'ailleurs se déranger pour le dernier d'entre les mécréants. Les deux Adorne se trouvèrent relégués, avec Lambert Van de Walle, dans un espace à peine suffisant pour une seule personne, et après avoir chevauché toute la nuit précédente et ensuite, sous les rayons d'un soleil brûlant, la moitié de la journée, le chevalier brugeois ne pouvait encore goûter aucun repos. Jean souffrait plus de le voir dans cette situation que de la gêne de la sienne. Il avait aperçu une chaloupe amarrée au vaisseau; résolu de s'y retirer, quoiqu'elle fût, comme on va le voir, en bien mauvais état, il fait un signe à Van de Walle. Tous deux se lèvent doucement, abandonnent la place à Anselme et descendent dans la chaloupe, où ils eurent de l'eau jusqu'à la ceinture.

Ils n'en éprouvèrent pourtant aucun mauvais effet, non plus que de la quantité d'eau du Nil dont ils étanchèrent leur soif: l'*Itinéraire* en fait honneur aux vertus merveilleuses de cette eau. «Un peu trouble,» y est-il dit, «comme celle du Tibre, dès qu'on la laisse reposer, elle devient claire comme du cristal... elle est nutritive, digestive, si salubre qu'elle détruit tout vice intérieur.» Jean Adorne termine cet éloge par déclarer qu'il n'est pas de breuvage qu'il préfère.

Ce n'était point l'avis de quelques Mamelucks qui se trouvaient sur le navire: durant la nuit, ils s'emparèrent du vin de Malvoisie dont le chevalier s'était muni pour en faire usage lorsqu'il traverserait le désert. Nos voyageurs voulurent réclamer: «Quelle audace,» s'écrient en les menaçant ces larrons hypocrites, «d'oser transporter devant nous du vin, pour en boire!»

Ces contrariétés étaient adoucies par les égards que témoignaient au sire de Corthuy les Maures de distinction en compagnie desquels il naviguait: les femmes surtout, avec la délicatesse de sentiments et la bonté compatissante propres à leur sexe, cherchaient à encourager et à consoler nos Flamands. Ils éprouvaient, du reste, un plaisir toujours nouveau à contempler les rives du fleuve, qui, à mesure qu'ils avançaient, se couvraient de bourgades de plus en plus nombreuses et plus considérables. Chacune avait un moulin servant à puiser l'eau du Nil pour l'irrigation des terres voisines, et mû par des boeufs dont la beauté égalait la grosseur.

Le troisième jour, le vaisseau faillit sombrer avec tout ce qu'il portait, tant il était chargé et délabré. Pour l'alléger, on fit, à plusieurs reprises, descendre les passagers à terre. Il leur fallut même suivre quelque temps le navire, marchant nu-pieds, à la manière des Maures, sur une terre durcie par l'ardeur du soleil et pleine de plantes épineuses, et sous un ciel brûlant. Plusieurs, pour échapper à ce supplice, entraient dans l'eau jusqu'aux aisselles.

Plus loin, le bâtiment fut attaqué par un parti d'Arabes: l'engagement fut vif, et ce ne fut pas sans efforts qu'on parvint à les repousser. Qu'aurait-ce donc été si le chevalier les avait rencontrés, dans sa petite barque? Il admira comment la Providence lui faisait trouver son salut dans un incident qu'il avait d'abord envisagé sous un jour bien différent.

Enfin le soir de cette journée aventureuse, qui était le 7 août, il arriva au Caire, appelé, dans son *Itinéraire*, la nouvelle Babylone. Il loua immédiatement des ânes pour se rendre chez Cani-Bey, trucheman du Soudan, chez qui il devait loger, car les Francs n'avaient point en cette ville de fondaco. Chemin faisant, il rencontra trois Maures qui l'abordèrent poliment et lui firent comprendre qu'ils avaient charge d'escorter les Francs ou Latins à leur arrivée dans la ville, afin de les mettre à l'abri des insultes du peuple. Cette attention délicate, dont il prévoyait le résultat le plus certain, lui parut un peu suspecte. En effet, «ils mentaient, les drôles!» écrit avec une amusante vivacité l'étudiant de Pavie: c'était encore là une ingénieuse invention pour alléger l'escarcelle des voyageurs.

Tel était le mot d'ordre général; le Mameluck qui les avait accompagnés depuis Alexandrie et le juif Isaac en étaient si pleins, qu'ils coururent annoncer en ces termes au trucheman l'arrivée de ses hôtes: «Voici! nous t'apportons des poissons bien gras; mange-les!»

Ce message rendit le bon Cani-Bey tout joyeux; il accueillit les Flamands avec une tendresse qui témoignait du plaisir qu'il prendrait à les dévorer. Ceux-ci se promirent cependant d'y mettre ordre, et il dut se borner à les traiter en brebis qu'il avait à tondre de près.

VI

Le Caire.

Les truchemans.--Zam-Beg.--La femme de Cani-Bey.--Le dîner maigre.--Visite à Naldarchos.--Ses inquiétudes au sujet des progrès des Turcs.--Les habitants du Caire.--20,000 morts par jour en temps de peste.--Maisons des principaux de la ville.--Chameaux, ânes et mulets.--Girafes.--Lions domestiques.--Éclairage. Le palais.--Les pyramides.--Matarieh.--Le baume.--Le sycomore.

Les truchemans étaient, au Caire, une espèce de magistrats chargés de la police des étrangers. Ils avaient toutefois mission de les protéger et de leur servir de guides et d'interprètes, et recevaient d'eux une rétribution fixée d'ordinaire à 5 séraphs, monnaie d'or qui répondait au ducat et valait 25 médines d'argent[45].

[45] La monnaie de cuivre se prenait au poids.

Outre Cani-Bey, il y avait encore trois truchemans, qui ne tardèrent pas à faire visite au chevalier. Heureusement, leur chef, nommé Zam-Beg, connaissait la maison d'Adorne et en avait reçu de bons offices lorsque Raphaël occupait le trône ducal. Il supplia Cani-Bey de considérer nos Flamands non comme des Francs, mais comme ses amis particuliers. Il se fit, de plus, un plaisir de leur faire voir ce que le Caire offrait de remarquable et de leur fournir tous les renseignements qu'ils pouvaient désirer.

Ces services, pourtant, ne furent pas gratuits. Zam-Beg reçut 20 ducats; Cani-Bey, de son côté, en exigea 7 ou 8, outre divers profits qu'il savait se ménager. Du reste, il témoignait à ses hôtes toutes sortes d'égards. Sa maison était égayée par une femme, jeune et belle, qu'il avait et qui conversait librement avec eux.

Tout ce que les moeurs de ces chrétiens avaient, pour elle, d'étrange, la divertissait extrêmement. Un vendredi, ils voulurent avoir du poisson à leur repas. L'embarras était d'expliquer leur désir à la gentille ménagère. Le jeune Adorne prit un papier et y traça, de son mieux, la figure d'un poisson. Elle suivait des yeux, avec curiosité, ce travail nouveau pour elle, et avant même qu'il ne fût terminé: «Samphora!» s'écria-t-elle--c'était le nom d'une esclave qui parut aussitôt et à qui elle ordonna d'aller acheter du poisson;--puis elle s'empara du papier et elle le montrait à tout venant, surtout aux amies qui lui rendaient visite, avec une joie et une admiration naïves.

Cani-Bey conduisit le baron de Corthuy et ses compagnons chez l'un des principaux officiers du Soudan. C'était une sorte de chancelier ou de secrétaire, appelé Naldarchos. Après leur avoir demandé d'où ils venaient et quel était le but de leur voyage, il les questionna minutieusement sur les progrès de la puissance du Grand Seigneur, laissant percer, à cet égard, tout autant d'inquiétude qu'on en ressentait parmi les chrétiens. Naldarchos se fit ensuite présenter les lettres de l'émir d'Alexandrie pour s'assurer du payement du tribut; puis il congédia nos voyageurs.

Tantôt ils parcouraient la ville avec Zam-Beg, tantôt ils s'y hasardaient seuls, nu-pieds et pauvrement vêtus du costume des chrétiens d'Orient. Ce déguisement ne les mettait pas à l'abri des insultes, ni même des mauvais traitements; pourtant ils se trouvèrent plus en sûreté au Caire que dans le reste de l'Égypte: le peuple leur parut, en général, plus doux et plus humain que partout ailleurs dans ce pays; mais il n'y avait guère plus à se fier aux chrétiens dits de la ceinture, ou d'autres sectes séparées de l'Église, qu'aux Maures.

Le Caire, suivant M. de Géramb, compte encore aujourd'hui environ cinq cent mille habitants; c'était alors l'une des villes les plus grandes, les plus riches et les plus peuplées du monde. Le sire de Corthuy voulut savoir de Zam-Beg quelles étaient son étendue et sa population. «Il y a vingt ans,» répondit-il, «que je suis au service du Soudan, et pendant tout ce temps je n'ai cessé d'habiter cette ville; pourtant, il m'arrive quelquefois de me trouver dans des quartiers qui me sont tellement inconnus que, pour m'en retourner chez moi, il me faudrait demander le chemin. Quant à la population, tout ce que j'en sais, c'est que, l'été dernier, la peste enlevait, par jour, de vingt à vingt-deux mille personnes.»

S'étant mis un jour en route deux heures avant le lever du soleil, c'est à peine si vers midi nos voyageurs avaient traversé le Caire dans toute sa longueur; encore couraient-ils plutôt qu'ils ne marchaient, à côté du trucheman qui les accompagnait à cheval.

La ville était presque aussi large que longue; pourtant, sa plus grande dimension était dans la direction du Nil, le long duquel elle est bâtie. Sur la rive de ce fleuve s'élevaient les plus belles maisons; mais c'était à l'intérieur surtout qu'elles étaient riches et ornées. Les murs étaient revêtus de marbre; les pavés offraient d'admirables mosaïques. Les salles basses n'étaient éclairées que par une ouverture circulaire dans la voûte, et l'on y trouvait des bains de marbre. Aux pièces supérieures, il y avait des fenêtres en saillie, garnies de treillis en bois, peints de diverses couleurs. C'est là que, comme suspendus dans l'air, les habitants se reposaient, dans les chaleurs de l'été. Les maisons les plus somptueuses avaient même des espèces de tours bâties en bois et

terminées en terrasse, où l'on allait prendre le frais.

La ville n'avait point d'enceinte; mais chaque quartier avait ses murs et ses portes. Deux d'entre eux rappelèrent à nos voyageurs le Châtelet et le Petit-Port de Paris.

Les mosquées étaient fort nombreuses, ornées de marbre poli et accompagnées de hautes tours au sommet desquelles brillait le croissant.

Six à sept mille chameaux étaient employés constamment à porter par toute la ville l'eau du Nil, enfermée dans des outres. Dans chaque quartier, on trouvait des ânes et des mulets, couverts de tapis et de belles housses, que chacun pouvait louer. Les femmes les montaient à califourchon, comme les hommes. Nos voyageurs virent au Caire des girafes et plusieurs lions domestiques: ceux-ci se promenaient par les rues sans qu'on y fit grande attention, tant la chose était ordinaire.

La nuit, le Caire était éclairé par des lampes qui brûlaient devant les maisons des principaux habitants et les boutiques des apothicaires.

Le château était bâti sur un rocher peu élevé. Renfermant le palais du Soudan, qui était magnifique à l'intérieur, et les quartiers des Mamelucks attachés particulièrement au service de ce souverain, il présentait l'aspect d'une petite ville.

Après avoir vu tout ce que le Caire offrait de plus remarquable, le chevalier fit, avec ses compagnons, quelques excursions dans les environs. Ils allèrent d'abord visiter les ruines de Memphis, «en face du Caire, sur l'autre rive du Nil, vers le désert qui sépare l'Égypte de l'Afrique;» mais ce qui, entre ces restes de l'antiquité, attira le plus leur attention, ce furent «des monuments de forme pyramidale, parmi lesquels il y en a deux qui étonnent par leur hauteur, leur masse et la dimension des pierres employées à leur construction.» Il s'agit, on le comprend, des pyramides de Giseh et spécialement de celles de Chéops et de Chephrem, hautes, l'une de 428 pieds 8 pouces, l'autre de 398 pieds. On dit au sire de Corthuy que c'étaient là les greniers de Pharaon; mais il jugea, avec plus de raison, que les pyramides devaient avoir servi de tombeaux. Des vers latins qui y avaient été tracés, mais que le temps avait effacés en partie, le confirmèrent dans cette opinion.

Le 14 août, nos Flamands, montés sur des ânes et accompagnés de leur trucheman, allèrent visiter un domaine du Soudan, nommé Matalea ou Matarieh, l'ancienne Héliopolis. «C'est,» porte notre manuscrit, «le lieu où Joseph se réfugia avec la Vierge sainte et Jésus, et dans l'endroit qu'ils ont habité croît le baume: il découle naturellement des feuilles d'un arbuste grêle et peu élevé.» Selon Breidenbach, c'était un endroit enchanteur, tout parfumé de l'odeur des bananiers et des fleurs, tout brillant de verdure et offrant à profusion les plus beaux fruits. Là s'élevait un palais magnifique, des fenêtres duquel on jouissait de la vue et des parfums de ces jardins délicieux. Ils renfermaient un sycomore, encore existant aujourd'hui, sous l'ombrage duquel la sainte famille se reposa, suivant la tradition; près de cet arbre vénérable est une fontaine à laquelle on donne une origine miraculeuse.

Peu d'années après la visite que le sire de Corthuy et Breidenbach, son contemporain, firent à Matarieh, les bananiers périrent, le palais fut négligé, et quand Pierre Martyr le vit, il commençait à tomber en ruines. Aujourd'hui, l'ancienne Héliopolis est un mauvais village où l'on ne voit que des masures et des débris.

Le chevalier se hâta de retourner au Caire, où il devait être témoin, le même jour, d'une fête bien remarquable qui allait être célébrée avec une pompe et une magnificence extraordinaires.

VII

Les Mamelucks.

Les Soudans.--Le Calife du Caire.--Caiet-Bey.--Insolence des Mamelucks.--Leur caractère.--L'île de Rondah.--Le Mékias.--Portrait du Soudan.--Son cortége.--Costume des Mamelucks.--Signes de distinction parmi eux.--Gondole magnifique du Soudan.--Flottille de 1,200 barques.--Génuflexions.--Collation.--Signal de couper la digue.

Le Soudan d'Égypte, que nous allons voir paraître, passait encore pour le plus grand des princes musulmans, quoique les progrès des Turcs rendissent, de jour en jour, cette prééminence plus douteuse. Il avait, selon notre manuscrit, de trente à quarante mille Mamelucks sous ses ordres. La Syrie lui obéissait comme l'Égypte et il entretenait toujours à Alep une puissante armée pour la défense de la première de ces provinces.

«Il ne règne point,» est-il dit dans l'*Itinéraire* du baron de Corthuy, «par droit de naissance, mais à la manière des empereurs, par élection et souvent par violence. Il est toujours pris parmi les Mamelucks: le plus puissant d'entre eux est choisi, ou s'empare du pouvoir. Ensuite il se fait reconnaître par le Calife, qui est comme le pape des musulmans.»

En effet, lors de l'invasion des Mogols sous Dscingis-Khan et ses successeurs, les Mamelucks en avaient arrêté le torrent, et ils avaient accueilli un rejeton des Abassides qui porta au Caire l'ombre du califat.

Le Soudan qui régnait à l'époque du voyage d'Adorne et que Breidenbach trouva encore sur le trône, s'appelait Caiet-Bey, surnommé, selon Macrisi, auteur arabe, al Malek, al Aschraf, al Mahmudi, al Daheri. Ce souverain avait été esclave de Barsé-Bey.

Affranchi par le Soudan Malek-el-Daher, il fut choisi pour occuper la même place, l'an 872 de l'hégire (1467). Son règne dura près de trente ans. A sa mort, son autorité se trouva si bien affermie qu'il la laissa à son fils âgé seulement de 16 ans; mais bientôt celui-ci fut massacré, et le pouvoir passa de main en main, jusqu'à ce que Canso, l'un de ceux qui en furent successivement revêtus, ligué avec Schah-Ismaïl, souverain de la Perse, contre le sultan Sélim, ayant été vaincu près d'Alep, en 1516, l'Égypte devint une province de l'empire ottoman.

L'*Itinéraire* donne des détails curieux sur les Mamelucks au temps de leur puissance.

«Il gouvernent tout à leur volonté. Les Maures leur obéissent en tremblant. Que de fois n'avons-nous pas vu cette soldatesque les accabler de coups en pleine rue, soit pour ne pas avoir salué avec assez de respect, soit pour d'autres motifs, et le plus souvent sans motif! Ni leurs biens, ni leurs femmes ou leurs filles, ne sont à l'abri de la convoitise des Mamelucks; ils séduisent facilement celles-ci, car ce sont en général des hommes de belle taille et de bonne mine. La plupart sont des renégats chrétiens, soit grecs, soit russes, soit scytes, albanais ou esclavons.

«Leur adresse à cheval est admirable. Souvent, dans leur galop rapide, nous leur vîmes ramasser à terre leurs flèches. Jamais ils ne paraissent dans la campagne sans leurs arcs, leurs traits, leur épée, et aucun Maure ne peut se montrer avec de telles armes qu'avec leur congé.

«A une vie privée molle et voluptueuse, ils savent unir, au besoin, une vie publique mâle et guerrière. Pour le surplus, ils ne songent qu'à pressurer les Maures et les étrangers. Leurs paroles et leurs manières sont douces et flatteuses; mais leurs actions n'y répondent guère. Tous reçoivent du Soudan une solde proportionnée à leur rang.»

Tels étaient le monarque et les guerriers dont la présence devait ajouter à l'éclat de la fête que nous allons décrire.

Dans une île du Nil, en face du Caire (l'île de Rondah), s'élevait un vaste édifice, semblable à un château, bâti en partie sur la rive du fleuve, en partie dans l'eau même qui la baigne. Là se voyait le *Mékias* ou *Nilomètre*,

qu'un voyageur moderne décrit comme une colonne octogone d'un seul bloc de marbre d'un blanc jaunâtre, avec un chapiteau doré d'ordre corinthien. Cette colonne est divisée en coudées d'Égypte, et elle est placée au milieu d'un puits ou bassin carré dont le fond est de niveau avec le lit du Nil. Elle se trouvait autrefois dans un temple de Sérapis; les musulmans la renfermèrent dans une mosquée aujourd'hui en ruines. Le puits dans lequel elle est maintenant est recouvert d'un dôme en bois chargé de peinture. L'édifice décrit dans notre *Itinéraire* devait être une construction plus solide et plus imposante.

Lorsque le Mékias indiquait que le Nil avait atteint le terme de sa crue, c'était l'usage que le Soudan ou son principal émir se rendit du palais sur la rive du fleuve pour présider à la cérémonie dont nos voyageurs furent témoins. Cette année le Soudan devait y assister en personne, ce qui excitait encore l'empressement de la foule.

Elle affluait de la ville et des environs, à pied, à cheval, et dans une multitude de barques dont le Nil était couvert. Après quelques moments d'attente, on vit paraître Caiet-Bey et sa brillante escorte. Il s'avançait à cheval avec beaucoup de dignité. C'était un homme de haute stature et fort maigre. Quoique, parvenu seulement au trône depuis trois ans, il ne fût pas d'un âge très-avancé, une barbe blanche lui descendait sur la poitrine. On le disait digne de son rang par ses qualités personnelles et courageux comme un lion.

Ses émirs l'entouraient. Une troupe nombreuse de Mamelucks les suivait en bon ordre; tous montaient de magnifiques chevaux dont le frein et la selle resplendissaient d'or et d'argent. Tant de fierté brillait sur les traits des cavaliers, que cette pompe ressemblait à un triomphe.

La richesse ordinaire du costume des Mamelucks prêtait au cortége son éclat. Ce costume, en effet, était noble, imposant, magnifique. C'était principalement par la coiffure qu'il différait de celui des Maures. Elle consistait en un chapeau élevé et sans bords, d'une étoffe rouge à longs poils, autour duquel des bandelettes blanches étaient roulées en turban. Selon Pierre Martyr, cependant, le rouge était remplacé pour les Mameluks attachés au service particulier du Soudan, par le vert et le noir.

Chez le Soudan, son premier émir, le chef des truchemans et quelques autres des principaux officiers, les bandelettes dont nous avons parlé, formées d'une étoffe fine et souple, étaient disposées de manière à présenter un certain nombre de plis onduleux, à peu près comme si elles avaient été passées autour de chaque doigt d'une main étendue en l'air. Le nombre de ces sortes de cornes indiquait le rang de celui qui en était orné. Le Soudan seul en pouvait porter sept.

Quand il fut arrivé sur le bord du Nil, il descendit de cheval, ainsi que ses principaux émirs, et ils entrèrent dans une barque qui les attendait. Au milieu, on voyait un pavillon découvert, en bois admirablement sculpté et doré, dans lequel on avait étendu des tapis de soie, ornés de pierreries, pour servir de siéges à l'ancien esclave de Barsé-Bey, aux émirs et aux seigneurs étrangers qui pourraient l'accompagner. La voile était du plus beau drap d'or des Indes, les cordages d'une matière non moins précieuse, et curieusement travaillés, et tout le reste correspondait à cette magnificence. D'autres barques élégantes, avec des voiles de soie, circulaient à l'entour, portant les chefs des Mamelucks et les principaux habitants, accompagnés de leurs femmes. Il y avait, en tout, de 1,100 à 1,200 embarcations; plusieurs étaient pleines de musiciens qui faisaient retentir les rives des sons d'une musique barbare.

Toute la petite flotte vogua vers l'édifice que nous avons décrit. Après qu'on eut constaté que le Nil avait atteint la hauteur requise, on fit les génuflexions prescrites[46]. «On s'inclina vers le fleuve en signe de reconnaissance,» dit l'*Itinéraire*. Ensuite le Soudan et ses principaux officiers firent la collation dans l'édifice, au bruit des instruments. Le repas fait, il rentra dans sa barque, et, accompagné de toutes les autres, il suivit un bras du Nil traversé par une digue. Arrivé à celle-ci, il s'inclina de nouveau; puis, d'un mouchoir de toile très-fine et d'une blancheur éclatante, qu'il tenait à la main, il donna le signal de couper la digue.

[46] Sous la dynastie fatimite, le calife et le vizir faisaient chacun la prière et les génuflexions. (*Relations de*

l'Égypte, par Abdallatif. Paris, 1810, aux notes.)

C'est de la sorte que, dans les courses de char, les magistrats romains donnaient le signal du départ, ainsi que le représente une belle mosaïque que nous avons vue à Lyon; mais ici la barrière s'ouvrait à un fleuve dont les eaux allaient fertiliser l'Égypte. Comme l'Usong de Haller[47], le chevalier flamand dut trouver quelque chose d'imposant dans l'acte par lequel un homme commandait au pays la fécondité.

[47] Usong, 1{stes} Buch, 31. «Usong selbst fand etwas prägtiges in dem Befehle den ein Mensch gab das ein Reich fruchtbar werden sollte.»

La cérémonie terminée, Caiet-Bey remonta à cheval et retourna en pompe au palais, au milieu des acclamations du peuple.

QUATRIÈME PARTIE.

I

La Caravane.

Question de vie et de mort.--Abdallah.--Laurendio.--Station de Birket-el-Hadji.--Le mont Goubbé.--La mer Rouge.--Bateaux de bambou.--La fontaine de Moïse.--Campement de l'émir d'El Tor.--Les voyageurs se joignent à son cortége.--Les Bédouins.--Proclamations de l'émir.--Image vénérée par les musulmans.

Au Sinaï maintenant! La visite de ce mont fameux devait précéder celle du Calvaire, comme la loi ancienne celle du Christ. Au moment d'entreprendre un pareil voyage, il y avait, en ce temps, une question de vie et de mort: c'était le choix d'un guide. Fort heureusement pour nos voyageurs, quelques infidélités commises, dans l'achat de leurs provisions, par le Maure Abdallah qu'Anselme Adorne avait retenu pour cet emploi, obligèrent à le congédier. Il savait trop peu d'italien et nos Flamands trop peu d'espagnol pour qu'ils pussent facilement s'entendre mutuellement; son ignorance et sa mauvaise foi les eussent exposés à périr misérablement dans le désert.

La Providence leur envoya à sa place précisément l'homme qu'il leur fallait. Il se trouvait au Caire un gardien ou prieur du mont Sinaï, qui avait auprès de lui son frère en qualité de procurateur du monastère. C'était un Grec de Candie, appelé Lucas, mais qui, en entrant au couvent, avait pris le nom de Laurendio: les Arabes lui donnaient familièrement celui de *Logo*. Il parlait l'italien et l'arabe, et s'exprimait même dans cette dernière langue avec une facilité et une éloquence qui, jointes à son adresse et à sa prudence, devaient faire passer heureusement le sire de Corthuy et sa suite à travers mille dangers. C'était de plus un homme fidèle, intègre, expérimenté et connaissant parfaitement le pays et ses habitants. Le prieur le céda à notre chevalier pour le conduire, moyennant une rétribution convenue, au mont Sinaï et de là à Jérusalem.

Le sire de Corthuy quitta le Caire le 15 août avec sa suite ordinaire, Laurendio, trois Arabes et six chameaux chargés de bagages et de provisions, telles que biscuits, fromage et autres victuailles qui n'ont pas besoin de cuisson. Ces vivres étaient destinés non-seulement à leur usage, mais à être distribués aux Arabes qu'on rencontrerait, afin de les contenter et de prévenir ainsi leurs embûches.

Une semaine de repos avait fait oublier à nos voyageurs les fatigues qu'ils avaient endurées; mais nul, parmi eux, ne montrait plus d'ardeur et de curiosité que le Chevalier. Le 16, on remplit les outres à Birché[48]. A quelques milles de là, des Arabes à pied et à cheval entourèrent Anselme et sa petite troupe, demandant des séraphs d'or; pourtant, ils se contentèrent d'une assez modique rançon.

[48] Birket-el-Hadji, première station de la caravane de la Mecque, selon Burckardt.

Nos voyageurs traversèrent, jusqu'au coucher du soleil, une plaine sablonneuse; après une halte, s'étant remis en route à la clarté de la lune, ils atteignirent, le 17 au soir, la croupe d'une montagne appelée Goubbé. Ils y passèrent la nuit sur un plateau parsemé d'arbustes grêles que les chameaux broutaient avec avidité. Les moucres[49] n'osèrent y allumer du feu, de peur de donner l'éveil à des Arabes qui avaient laissé en ce lieu l'empreinte de leurs pas.

[49] Conducteurs de chameaux.

Vers le milieu de la nuit, on se remit en route, et, au lever de l'aurore, nos voyageurs aperçurent à leur droite la mer Rouge, tandis qu'à leur gauche s'élevait le sommet du mont Goubbé. Après avoir côtoyé cette mer pendant deux jours, ils virent le lieu où les enfants d'Israël la franchirent à pied sec. Suivant l'*Itinéraire*, «elle peut avoir en cet endroit cinq milles de largeur.»

Dans cette partie de leur route, nos Flamands virent quelques petits vaisseaux dans la construction et le gréement desquels il n'entrait aucune parcelle de fer. De grosses pierres tenaient lieu d'ancres. La charpente était formée de grands roseaux des Indes, assemblés au moyen de fils d'écorce et enduits d'huile de poisson. Les voiles étaient faites de feuilles. Les grands vaisseaux indiens qui naviguaient sur la mer Rouge, et dont quelques-uns portaient une cargaison trois fois plus considérable que les plus fortes caraques de Gênes, étaient également construits en bambous, avec des nattes pour voiles.

Le baron de Corthuy s'arrêta près d'un édifice qui renfermait trois citernes. L'eau en était noire et fétide; néanmoins les moucres et les chameaux s'en abreuvèrent avidement. Ce bâtiment était habité par un chef arabe chargé par le Soudan de protéger les voyageurs. Ceux-ci, en retour, lui payaient un *gaphirage*[50] ou tribut. Il le fixait à sa fantaisie pour les Francs, et n'épargna pas notre chevalier.

[50] Caffar.

Dans la nuit, celui-ci arriva à la fontaine de Moïse, appelée dans l'Écriture *Mara*: c'est celle dont le législateur des Hébreux rendit les eaux douces en y plongeant un bois que Dieu lui indiqua[51]. Nos voyageurs firent là une remarquable rencontre que Laurendio sut mettre à profit pour rendre leur route plus sûre.

[51] *Exode*, cap. X, v. 23, 24, 25.

Non loin de la fontaine était campée une caravane où l'on comptait plus de 400 chameaux: c'était le cortége d'un émir, récemment nommé gouverneur d'El Tor, ville située au sud de la presqu'île où s'élève le mont Sinaï; celle-ci est formée par les deux bras principaux qui terminent la mer Rouge au septentrion. L'émir, dans sa route pour prendre possession de son gouvernement, faisait halte en cet endroit.

Aux premières lueurs du jour, on entendit le clairon retentir devant la tente de ce chef. En un instant tout s'agite et bientôt la caravane est en marche. Une troupe nombreuse d'hommes d'armes environnait l'émir. Ses femmes et ses concubines raccompagnaient dans de belles litières couvertes et portées à dos de chameau. De temps en temps des musiciens faisaient retentir l'air du son des tambours, des fifres, des clairons et d'autres instruments.

A la faveur des clartés douteuses de l'aube, le Chevalier et sa suite s'étaient mêlés à cette caravane; cependant, lorsque le jour brilla dans tout son éclat, l'émir s'aperçut de l'augmentation de son cortége. Ayant fait appeler Laurendio: «Quels sont ces gens-là?» lui demanda-t-il.--«De pauvres moines grecs de mon ordre,» répondit le guide. L'émir se contenta de cette explication plus adroite que sincère.

Chemin faisant, la caravane rencontra plusieurs partis d'Arabes. Peu s'en fallut qu'une de leurs bandes n'en vînt aux mains avec les gens de l'émir, et nul doute que si ces brigands avaient rencontré le Chevalier brugeois, marchant isolément avec sa petite troupe, ils ne l'eussent dépouillé. Toutefois, la suite de l'émir

n'était guère mieux disposée en faveur de ces chrétiens que les Bédouins eux-mêmes. Nos voyageurs étaient livrés à de continuelles appréhensions et recevaient des preuves nombreuses de mauvais vouloir.

On fit ainsi route tout le jour, et le soir on s'arrêta dans une plaine sablonneuse. Le vent soulevait des nuages d'une poudre fine qui, retombant sur tous les objets, eut bientôt entièrement couvert les effets du sire du Corthuy. La caravane quitta ce campement à minuit; elle atteignit vers midi des montagnes de sable couvertes d'arbustes et d'où coulait une eau assez limpide. Le soir on fit halte dans une vallée entourée de hautes montagnes. Là, l'émir fit à cheval le tour du camp. On portait devant lui des lanternes allumées, au bout de longs bâtons, et un héraut qui le précédait annonçait, à haute voix, que l'émir étant arrivé à la limite de son territoire, punirait quiconque se rendrait coupable de quelque crime.

Le lendemain, la caravane passa devant une caverne que tous les Arabes allèrent visiter avec une grande dévotion: on y voyait l'image, grossièrement sculptée, d'une jeune fille à laquelle un brutal ravisseur avait ôté l'honneur et la vie, et qui était ensevelie dans ce lieu. C'est chose assez étrange chez des musulmans, que cette figure ainsi environnée de leurs hommages.

Un peu plus loin, Laurendio avertit secrètement le sire de Corthuy et ses compagnons qu'on était arrivé au point où leur route et celle de l'émir se séparaient. En conséquence, nos voyageurs ralentirent insensiblement le pas, de manière à se laisser devancer par la caravane, et lorsqu'ils la virent s'éloigner, ils prirent, sans bruit, le chemin qui devait les conduire à leur destination.

II

Le mont Sinaï.

Délicieuse vallée.--Les Gerboas.--Opinion des Arabes sur la manière de tuer le gibier.--Montagne écroulée.--Inscriptions latines.--Montée périlleuse.--Adorne sauvé par son fils.--Monastère de la Transfiguration.--Église.--Châsse de sainte Catherine.--Chapelle latine.--Puits de Moïse.--Jardins des religieux.--Monts de Moïse et de Sainte-Catherine.--Roche remarquable.--Traité entre les Caloyers et les Arabes.--Exigences de ceux-ci.--Souvenir de Laurendio.

Après une marche longue et pénible à travers des sables brûlants, le sire de Corthuy se trouva avec délice dans une charmante vallée semée de buissons verdoyants et de quelques beaux arbres. On y voyait courir des lièvres et des rats de couleur fauve et blanche, avec les jambes de derrière fort longues. Hasselquist[52] et Clarke[53] décrivent cet animal qu'ils appellent *Gerboa*. Le second de ces auteurs admire la hauteur des sauts d'un si petit quadrupède et la faculté qu'il a de changer de direction quand il est en l'air. Les Arabes qui accompagnaient Anselme Adorne prirent un de ces rats et le mangèrent cru. Ils étaient plus difficiles sur la manière de tuer un animal, pour s'en nourrir, que sur celle de l'apprêter. Un jour, avec le bâton qu'ils portent d'ordinaire à la main, et quelquefois derrière le cou pour y reposer leurs bras, l'un d'eux avait abattu une perdrix; il la remit à un de nos Flamands qui s'empressa de tordre le cou à l'oiseau. A cette vue, les Arabes jetèrent un cri d'horreur, et dès ce moment ils ne voulurent plus prendre pour ces voyageurs ni perdrix, ni oiseau d'aucune espèce: ils prétendaient qu'on n'ôtât la vie d'un animal qu'avec un couteau, et autant que possible vers l'heure de midi.

[52] Voyage dans le Levant.

[53] Voyage en Russie, en Tartarie et en Turquie.

Poursuivant sa route, Anselme arriva le soir près d'une montagne qui s'était écroulée et avait jonché le sol de masses gigantesques de rocher. Sur un de ces blocs, nos voyageurs aperçurent des caractères qu'on y avait tracés. Quelle fut leur joie en y lisant des paroles en latin, cette langue commune de l'Occident et de la chrétienté! A leur tour ils gravèrent leurs noms sur cette pierre.

Non loin de là, des sources nombreuses, sortant d'entre les rochers, arrosaient un agréable bosquet de dattiers. C'est l'endroit décrit dans ce passage de l'Écriture: «*Venerunt in Elim filii Israel, ubi erant duodecim fontes aquarum et septuaginta palmæ*.[54]»

[54] *Exod.*, cap. XV, v. 27.

Après avoir traversé ensuite d'arides solitudes, le Chevalier atteignit, le 24, des rochers escarpés qu'il fallait gravir pour arriver au couvent. La distance était de huit à dix milles, le chemin étroit, glissant et bordé de précipices. C'est probablement le même que suivit M. de Géramb[55]. Tous les voyageurs mirent pied à terre, à l'exception du Chevalier qui, se trouvant en ce moment atteint d'une grave indisposition, demeura étendu dans une grande corbeille portée par un chameau. Jean Adorne suivait, avec Gausin, observant d'un oeil inquiet tantôt les profondeurs qui bordaient la route, tantôt les mouvements de l'animal auquel un dépôt si précieux était confié. Tout à coup le chameau chancelle! Le jeune homme pousse un cri d'effroi, et accourant en même temps que Gausin, il a le bonheur d'empêcher son père de rouler dans l'abîme.

[55] T. III, p. 180.

Enfin, après une pénible montée, nos voyageurs aperçurent au pied du mont Sinaï, dans une petite plaine environnée de trois côtés de montagnes très-élevées, une enceinte carrée de hautes et fortes murailles; ils y pénétrèrent par trois portes de fer, laissant dehors les Arabes qui les accompagnaient, et furent surpris de voir une sorte de petite ville: c'était le célèbre monastère de la Transfiguration.

Aujourd'hui, l'on y entre par une lucarne élevée de quarante pieds au moins au-dessus du sol, au moyen d'une corde attachée à une poulie. La porte est murée et ne s'ouvre que pour le patriarche de Constantinople[56].

[56] *Voyez* de Géramb, p. 190, 191.

Au milieu de l'enceinte s'élève l'église bâtie en marbre et couverte de plomb. Elle est divisée en trois nefs par deux rangs de colonnes. Le sire de Corthuy admira le poli et le travail du marbre dont elles sont formées et l'éclat des lampes qui éclairaient l'intérieur de l'église. De sa partie occidentale, on le fit descendre par des degrés de marbre dans un lieu voisin du choeur, où les restes de sainte Catherine, transportés là, du haut de la montagne sur laquelle ils furent trouvés, reposaient dans une tombe de marbre blanc. Les gardiens lui montrèrent ces saints ossements avec une grande solennité.

A peu de distance de ce sanctuaire, on lui indiqua la place où, lui dit on, Moïse vit le buisson ardent.

Il y avait encore dans le monastère deux chapelles grecques et une pour les Latins. Sur l'autel de celle-ci était ouvert le missel romain; mais le père de Géramb nous apprend que les catholiques en ont été dépouillés il y a un siècle et demi.

Suivant l'*Itinéraire*, on montrait dans le monastère la fontaine que Moïse fit jaillir d'un rocher en le frappant de sa baguette: il semble pourtant qu'il s'agissait plutôt du puits auprès duquel Moïse rencontra les filles de Jéthro.

Autour du couvent, ce ne sont que rochers arides et déserts; cependant, à force de patience et d'industrie, les frères avaient créé dans des vallons où se trouvaient des fontaines, quatre ou cinq jardins qui produisaient toutes sortes de fruits.

«Les montagnes qui entourent le couvent forment quatre chaînes qui s'étendent au loin,» dit Jean Adorne dans l'*Itinéraire* de son père. «Je pense que toutes font partie du Sinaï; mais parmi ces montagnes, il y en a deux qui l'emportent en sainteté et en célébrité: ce sont le mont de Moïse et celui de Sainte-Catherine. Le premier est peu éloigné du couvent; on y monte par un bel escalier de marbre.» Cet escalier doit avoir été en grande partie

détruit, puisque, suivant la relation du trappiste voyageur, la montée ne se compose, pour ainsi dire, que de quartiers de porphyre feuilleté et de fragments de roche aigus. A moitié chemin est une chapelle qui rappelle le séjour du prophète Élie sur la sainte montagne. On voit au sommet les ruines de deux églises et une mosquée. Près de là on montre l'ouverture de rocher où Dieu fit placer Moïse[57].

[57] De Géramb, t. III, p. 207 et suiv.

Le mont de Sainte-Catherine, selon l'*Itinéraire*, est à peu près deux fois plus élevé que celui de Moïse. Sa hauteur est de 8,452 pieds au-dessus du niveau de la mer Rouge. On y voit un rocher sur lequel est empreint, dit-on, le corps de la sainte qui y reposa pendant plusieurs siècles[58].

[58] *Ibid.* p. 215.

En s'avançant entre les montagnes, nos Flamands trouvèrent, au milieu d'une plaine, une roche énorme que les fils d'Israël traînaient après eux quand ils traversèrent le désert, sous la conduite de Moïse, et d'où jaillissaient douze fontaines. «On en voit encore,» porte notre manuscrit, «les marques et pour ainsi dire les cicatrices.» En effet, ce bloc de granit, suivant un voyageur philosophe, laisse voir à sa surface verticale une rigole d'environ dix pouces de largeur sur trois pouces et demi de profondeur, traversée par dix ou douze stries ou découpures de dix ponces environ de profondeur, qu'a formées le séjour de l'eau. Ce sont bien là les cicatrices remarquées par Jean Adorne.

Il y avait dans le monastère, lorsqu'il le visita avec son père, environ quarante-quatre moines du rite grec, appelés *Caloyers*. Entre ceux-ci et les Arabes du voisinage, il existait une sorte de traité. Chaque semaine les derniers recevaient du couvent un certain nombre de pains, et ils devaient en revanche le respecter, eux-mêmes et le protéger contre leurs compatriotes. Ces pains étaient distribués par une fenêtre élevée et munie de barreaux de fer; mais les chefs étaient admis entre la première et la seconde porte, et recevaient non-seulement du pain, mais différents mets.

Tandis que le sire de Corthuy était au monastère, une guerre sanglante et acharnée régnait entre les Arabes: leurs principaux chefs y avaient succombé, et ils étaient tombés dans une complète anarchie. On les vit bientôt accourir en foule, tous se prétendant en droit d'exiger un tribut du Chevalier. Il fallut contenter les plus considérables, tantôt par des présents, tantôt par des discours où Laurendio déploya, avec le plus heureux succès, son éloquence insinuante.

Au bout de huit jours passés au couvent, Anselme Adorne ordonna à ses moucres de se préparer à prendre le chemin de Gazara. Cette annonce souleva de leur part de vives objections. Ils avaient remarqué, sur le sable, les traces récentes du pas d'une troupe de 20 Bédouins: ils pressèrent donc le Chevalier d'attendre un moment plus favorable et de différer son départ; mais Anselme, mettant sa confiance en Dieu et invoquant le secours de la sainte qu'on révère en ces lieux, n'eut point égard à ces remontrances. Son fils, avant de quitter les frères Caloyers, en obtint du papier pour continuer son journal. Laurendio y écrivit en italien quelques lignes qui montraient combien il était versé dans cette langue, et que Jean Adorne conserva comme un précieux souvenir d'un homme auquel Anselme et ses compagnons eurent de si vives obligations.

III

Les Arabes.

Le guide brigand.--La tribu des Ben-Ety.--La précaution singulière.--Prétentions des moucres.--Les bons Arabes.--Ils attaquent les voyageurs.--Gazara.--Le patriarche.--Beau site de Berseber.--La terre sainte.--Sa fertilité.--Mauvais gîte.--Hébron.--Départ de Laurendio.--Jérusalem.--Les croisades.--Godefroy de Bouillon.--Le Tasse.

Lorsque le Chevalier quitta le monastère du Sinaï, sa suite s'était grossie d'un personnage qui devait l'accompagner jusqu'à Gazara: c'était un Arabe blanchi dans la ruse et le crime. Brigand des plus insignes, il n'eût pas manqué de dépouiller nos voyageurs s'il les avait rencontrés dans le désert; mais ces solitudes étaient alors infestées par la tribu des Ben-Ety, dont le signe distinctif était des bandelettes de toile qui enveloppaient leurs jambes. Pour se mettre à couvert de leurs attaques, il fallait avoir, dans sa compagnie, l'un d'entre eux, et c'est à ce titre que l'on s'était entendu avec le vieux bandit. Connaissant tous ceux de l'Arabie, ainsi que leurs repaires et les routes qu'ils suivaient, il pouvait, mieux que personne, aider à les éviter. Ce nouveau guide usait d'une singulière précaution et qui, au premier abord, ne semblait pas bien propre à inspirer la confiance: chaque soir, avant qu'on se couchât, il appelait à haute voix, par noms et surnoms, toutes les familles et les tribus d'Arabes, surtout les plus connues par leurs exploits contre les passants. Il les suppliait, si elles étaient cachées dans les montagnes, de venir visiter la petite caravane.

«Voyez!» semblait-t-il dire, «nous vous connaissons, nous vous appelons, nous sommes des vôtres.»

La crainte d'avoir affaire à ces brigands n'était pas la seule préoccupation de nos voyageurs. Ils avaient continuellement à lutter avec leurs propres moucres qui élevaient, à chaque instant, des prétentions contraires aux conventions faites avec eux au départ.

Dès qu'on leur résistait, ils menaçaient d'abandonner les voyageurs. C'était surtout aux vivres qu'ils en voulaient: on était forcé de partager avec eux des provisions qui n'étaient que trop réduites par les exigences des Arabes du désert.

Pour ne pas être dépouillés pendant leur sommeil, voici l'ordre que nos voyageurs observaient: plaçant leurs bagages et leurs provisions en un tas, ils se rangeaient à l'entour pour dormir, et leurs chameaux formaient un cercle qui les environnait.

Ce fut huit jours après son départ du monastère, que le sire de Corthuy commença, de nouveau, à rencontrer des Arabes. Il était occupé à terminer son repas: surviennent deux cavaliers armés de lances et d'épées. Après avoir rôdé quelque temps autour des voyageurs, ils s'éloignent et vont rejoindre une bande d'une quinzaine d'Arabes dont on apercevait de loin les tentes et les chameaux. Il fallait nécessairement traverser le défilé qu'ils occupaient, ce qui ne présentait rien de bien rassurant; mais les moucres répétèrent à nos Flamands que c'étaient de bons, de très-bons Arabes.

On arrive près de ces bons Arabes, et aussitôt trois d'entre eux, armés de longues lances, fondent sur Anselme et sa petite troupe, tandis que d'autres l'enveloppent de toutes parts. Quelques-uns des assaillants, tirant alors leurs épées, se précipitent, avec de grands cris, sur un chameau et en jettent à terre la selle et la charge. Heureusement, il y avait parmi ces brigands un vieillard, à barbe blanche, que Laurendio connaissait. Ce guide fidèle fit si bien que, gagné par ses discours et ses présents, le vieil Arabe devint le protecteur de nos Flamands.

Pourquoi, se dira-t-on peut-être, dans tous ces périls que le Chevalier rencontre chez les mécréants, ne lui voit-on pas tirer sa bonne épée et pourfendre ceux qui osent l'attaquer? Don Quichotte, sans doute, n'eût pas manqué, à sa place, de le tenter et s'en serait tiré comme on sait; mais, au moins, il était armé de pied en cap, tandis que nos voyageurs étaient réduits à cacher leur condition sous l'extérieur le plus humble et le plus pacifique.

Enfin, ils arrivèrent à Gaza que leur *Itinéraire* appelle aussi Gazara. C'était une ville de médiocre étendue, qui avait quelques belles mosquées et de fortes tours, mais point de murailles. Dans le lieu où logea le chevalier, se trouvait un patriarche avec qui il fut heureux de lier connaissance: c'était un homme éminent et tout divin.

Anselme Adorne se joignit, à Gaza, à une caravane. Après avoir passé par quelques bourgs et plusieurs villages, et traversé divers ruisseaux, il vit des montagnes assez élevées et fort pittoresques, ombragées

d'oliviers, d'amandiers et d'autres arbres chargés de fruits. Au sommet de l'une d'elles paraissait un bourg appelé Berseber[59], premier endroit qui, du côté du sud, appartienne à la Terre Sainte.

[59] Bersabée.

«La terre promise a beaucoup plus d'étendue en longueur qu'en largeur. En effet, de Dan à Berseber, qui est sa plus grande longueur du nord au sud, il y a 140 milles; tandis que sa largeur d'orient en occident, depuis les confins de Jérico jusqu'à Joppé, n'est guère que de 40 milles. Ce n'est qu'une petite province; mais elle est la plus sainte, la plus illustre et la plus fertile de la terre. Son sol produit spontanément nombre de plantes que nous obtenons avec peine par la culture, comme la sabine, la rue, les roses, le thym et bien d'autres.»

Ce passage, que nous empruntons à notre manuscrit, n'est pas le seul où la fertilité de la Terre Sainte y soit vantée. M. de Géramb ne la retrouve que «dans les endroits déblayés de ronces et de pierres et soumis à quelque culture.» Il semble donc y avoir, dans l'état de la contrée, une progression d'abandon et d'indigence qui s'explique par les guerres, les dévastations, le despotisme, misérable partage de cette terre autrefois bénie.

A Bersabée, le sire de Corthuy fut logé, pour la nuit, dans un grand édifice carré, muni d'épaisses murailles. Ce bâtiment avait bonne apparence et ressemblait à un château; mais il était nu à l'intérieur: ses murs tombaient en ruine; ses salles étaient pleines de serpents et d'autres reptiles venimeux. Le Chevalier alla coucher, avec son fils, dans une galerie ouverte, attenante à l'édifice; mais ils ne purent fermer l'oeil: à chaque instant les habitants du bourg inventaient quelque nouvelle méchanceté pour troubler leur repos.

Le jour suivant, nos voyageurs virent Hébron, «ville assez considérable, ornée de belles maisons de marbre et dont le site est ravissant: ce ne sont à l'entour que collines fertiles et riantes, entrecoupées de frais ruisseaux, et la douceur du climat concourt à faire de ce lieu l'un des plus agréables du monde.»

N'étant plus qu'à peu de distance de Jérusalem, le Chevalier renvoya ses Arabes et leurs chameaux et se sépara de Laurendio. Cette suite, qui devenait superflue, fut remplacée par un Maure entièrement étranger aux langues de l'Occident, d'ailleurs homme honnête et droit, dont Anselme n'eut qu'à se louer.

Ce fut pourtant avec un sentiment pénible que notre voyageur vit s'éloigner l'habile et courageux Caloyer auquel l'*Itinéraire* rend ce témoignage: «Si nous échappâmes aux périls multipliés de notre route, c'est à frère Laurendio que nous le devons.»

Nos Flamands, maintenant, voyaient les montagnes s'élever et, au milieu d'elles, s'ouvrir l'aride bassin décrit par M. de Chateaubriand dans *les Martyrs*; leurs yeux y cherchaient avidement et y aperçurent enfin cet amas vénéré de masures et de ruines: Jérusalem!

A ce nom, que de souvenirs se pressent dans la pensée! Les rois, le temple, les prophètes; puis un gibet se dresse pour le Sauveur; puis c'est Titus et ses légions vengeresses; puis devant l'instrument du supplice s'inclinent les empereurs! Omar leur enlève la ville sainte. Rattachée quelque temps de nouveau à l'empire d'Orient, elle est reprise par les Fatimites. Les Turcs Seljoncides, de la Perse dont ils s'étaient rendus maîtres, s'étendent dans la Syrie et la Palestine. Effrayés des progrès de ces nouveaux conquérants, l'empereur grec Michel Ducas et, après lui, Alexis Comnène, appellent le secours de l'Occident. La croisade est prêchée et la foule émue s'écrie: *Diex le volt!*

La multitude qui marche en désordre sous la bannière de Pierre l'Hermite ou d'autres chefs, périt par milliers en Hongrie, en Bulgarie, dans l'Asie Mineure, et lorsqu'une armée plus aguerrie eut franchi le Bosphore, ces croisés, comme les soldats de Germanicus, trouvèrent sur leur passage les ossements de leurs devanciers.

Cette armée renfermait tout ce que la chevalerie eut jamais de plus illustre. Nicée est enlevée aux Seljoncides. Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, fonde à Édesse une principauté qui devient le boulevard des

chrétiens; ils surprennent Antioche, ils assiégent Jérusalem, dont le Soudan d'Égypte venait de s'emparer. Lethalde et Englebert de Tournay s'élancent les premiers dans la cité sainte. Godefroy, proclamé roi, garde 300 chevaliers pour la défense d'une conquête qui avait coûté un million d'hommes à l'Occident (1098).

Au bout de moins d'un demi-siècle, une nouvelle puissance musulmane menace les chrétiens amollis et divisés. Zengui, chef curde qui prenait le titre d'Atta-Beck, (père des rois), s'empare d'Édesse; Noureddin, son fils, de Damas. Sala-Eddin, neveu d'un des généraux de celui-ci, remporte, en 1187, une victoire décisive, fait prisonnier Lusignan, l'un des successeurs de Godefroy, prend Ptolémaïs et plusieurs autres villes de la terre sainte; Jérusalem même tombe en son pouvoir, et depuis, si l'on excepte l'équivoque apparition de l'empereur Frédéric II, les chrétiens qui voulaient rendre hommage au tombeau sacré n'entrèrent plus dans la capitale de la Judée qu'en pèlerins, comme nos voyageurs.

Ceux-ci atteignaient enfin le but principal de leurs courses périlleuses. Nous n'essayerons pas de décrire les sentiments qui les agitaient: ils l'ont été par un voyageur moderne[60] qui en était également pénétré, et, avant lui, dans les vers admirables où le Tasse dépeint les guerriers chrétiens apercevant la cité sainte, se la montrant les uns aux autres, la saluant de mille voix, puis se prosternant dans la poussière avec des sanglots et des larmes.

[60] Le père de Géramb.

IV

Jérusalem.

Monastère de Sion.--La peste.--Le temple de Salomon.--La mosquée d'Omar, vue du mont des Oliviers.--L'église du Saint-Sépulcre.--Les gardiens du saint tombeau.--Fête de l'Exaltation de la Croix.--Office de diverses sectes.--Le jardin des Olives.--La vallée de Josaphat.--Les grottes de Saint-Saba.--Les montagnes de Judée.--Jérico.--Le Jourdain.--La mer Morte.

En arrivant dans le monastère de Sion où il venait loger, le Chevalier apprit que peu de jours auparavant, il était mort de la peste, soit en cet endroit, soit à Ramla et à Jaffa, non moins de 49 pèlerins, et, parmi eux, les compagnons de voyage dont il s'était séparé à Rome.

A la douleur que lui causa cette triste nouvelle se joignait une appréhension trop naturelle: il fallait passer une partie du jour et reposer la nuit dans les lieux mêmes où la contagion venait de frapper une partie de ces victimes; l'air y était, pour ainsi dire, encore imprégné de leur haleine et comme mêlé à leur dernier soupir. Ces remarques, Anselme Adorne les faisait sans doute; mais elles ne changeaient point ses résolutions. Rien n'était plus loin de sa pensée que de quitter Jérusalem avant d'avoir vu les nombreux objets que cette ville et ses environs offraient à sa dévotion et à sa curiosité.

Parmi eux, il faut compter les vestiges du temple de Salomon, sur le mont Moriah: c'étaient «des murs gigantesques, indiquant parfaitement par leur disposition celle du saint édifice.» Ils étaient alors mieux conservés qu'aujourd'hui, car le sultan Soliman paraît avoir employé, en 1534, une partie de ces débris à la construction des murailles de Jérusalem.

Sur l'emplacement de l'ancien temple, Omar fit élever la principale mosquée. Convertie en église par les croisés, elle fut rendue à sa première destination par Saladin. Un ancien voyageur, Mandeville, l'appelle pourtant encore *le temple du Seigneur*. L'oeuvre du lieutenant de Mahomet semblait ainsi se confondre, dans les esprits, avec celle du fils de David et participer à la vénération due à un tel souvenir.

C'est, suivant un voyageur moderne, un assemblage de plusieurs mosquées et chapelles qui s'élèvent au milieu d'une vaste enceinte; mais, parmi ces constructions, la plus remarquable est un bâtiment octogone, surmonté

d'un dôme et renfermant une roche à laquelle se rapportent diverses traditions.

Nos voyageurs ne pouvaient essayer de pénétrer dans ces lieux consacrés au culte musulman; ils durent se contenter d'une vue lointaine et furtive. En face du mont Moriah s'élève le mont des Oliviers, consacré par d'autres souvenirs. De là, l'oeil embrasse toute la ville de Jérusalem; les vestiges aussi bien que l'emplacement de l'ancien temple forment le premier plan de ce tableau imposant. Le sire de Corthuy et ses compagnons, gravissant la sainte montagne aux approches de la nuit, vers l'heure où les musulmans s'assemblent pour la prière, découvrirent de là l'intérieur de la mosquée d'Omar, à la lueur d'une infinité de lampes qui l'éclairaient.

Nous étant proposé de raconter les aventures du voyageur brugeois plutôt que de décrire, en détail, tout ce qu'il a vu, nous devons renoncer à énumérer tous les lieux consacrés qu'il visita. Nous croyons rendre meilleur service au lecteur en le renvoyant à l'ouvrage de Mgr. Mislin sur *les Saints Lieux*, où ce sujet est traité avec l'étendue qu'il réclame et que nous regrettons de ne pouvoir lui donner. On pense bien qu'Anselme et son fils étaient impatients, surtout, de contempler l'église, célèbre dans toute la chrétienté, qui était, pour leur famille, l'objet d'une vénération si particulière. Voici l'idée qu'en donne leur relation.

«Sous le nom d'église du Saint-Sépulcre, on comprend deux églises réunies sous un même toit. Celle du Saint-Sépulcre, proprement dite, est vaste et de forme ronde. L'autre, celle du Golgotha, qui sert de choeur à la première, est oblongue et un peu plus basse.»

«Ce temple, qui renferme plusieurs lieux sanctifiés par la passion du Seigneur, est magnifiquement orné, à l'intérieur, de colonnes de marbre; il a deux tours: l'une, à l'occident, bâtie en briques, est carrée et fort haute; l'autre est ronde, large et peu élevée: celle-ci est couverte en plomb.»

«Au milieu de la seconde église est l'endroit où le corps de Jésus fut déposé, lavé et enduit de parfums.» (La pierre de l'onction.) «Près de là s'élève le Calvaire où l'on monte par deux escaliers.»

«Au centre de la première église est un petit édifice quadrangulaire, mais plus long que large: c'est le lieu de la sépulture de notre Seigneur. La tour ronde (coupole) s'élève précisément au dessus.»

En comparant les descriptions des lieux saints que présentent divers récits de voyages faits au moyen âge, nous trouvons entre elles beaucoup de ressemblance; il semblerait même qu'elles eussent un type commun dans quelque ouvrage usuel qui passait de main en main. On ne doit guère s'attendre à y rencontrer l'expression vive, et pour ainsi dire passionnée, de l'émotion que tout chrétien, et même tout homme qui pense, éprouve à la vue de cette tombe, point de départ d'une ère nouvelle de régénération morale et de civilisation plus humaine et plus pure que l'ancienne; mais alors la foi avait un empire si peu contesté, la religion tenait tant de place dans tous les actes de la vie, qu'on ne songeait pas même à rendre des sentiments si bien compris de chacun.

L'entrée de l'église du Saint-Sépulcre n'était point libre; il fallait, pour y pénétrer, obtenir la permission du trucheman du Soudan et payer un tribut d'environ 5 ducats par tête. Aujourd'hui, cette permission s'accorde avec moins de difficulté. Après de si grands changements dans la situation politique de l'Orient, malgré la décadence de la puissance musulmane et l'ascendant de l'Europe, les infidèles sont pourtant encore les gardiens de la tombe du Christ. Ne semblerait-il pas que cette main cachée, qui, au témoignage d'Ammien Marcelin, repoussa la tentative de Julien pour rebâtir le temple des Juifs, ait aussi tantôt déjoué, tantôt paralysé les efforts des chrétiens pour ressaisir le principal monument de leur foi? Peut-être le fallait-il ainsi, pour laisser au saint tombeau la majesté de la distance et le mettre à l'abri d'outrages que lui épargnent ses barbares geôliers.

L'église du Saint-Sépulcre, néanmoins, s'ouvrait à tous les chrétiens lors de certaines fêtes solennelles. Le sire de Corthuy se trouvait à Jérusalem quand on célébrait celle de l'Exaltation de la Croix. Il fut témoin, pendant la nuit, des offices des diverses sectes chrétiennes, à chacune desquelles un emplacement déterminé est

assigné dans l'église du Saint-Sépulcre. «Il y avait des Grecs, tant Caloyers que prêtres séculiers: c'était dans le choeur qu'ils célébraient le service divin. Il y avait des Indiens ou Abyssins, des Jacobites, des Arméniens, des Géorgiens, des Syriens, des Nestoriens, enfin des Latins, parmi lesquels on comprend les Maronites depuis qu'ils sont rentrés dans le sein de l'Église romaine.»

Ce passage et un autre que nous citerons, peuvent servir à éclaircir la controverse qui s'est élevée au sujet de ces chrétiens, disciples, selon les uns, d'un *Maron* qui suivait l'erreur des Monothélites, tandis que d'autres soutiennent qu'ils n'ont jamais cessé de professer la religion catholique[61].

[61] Voyez Bergeron, *Histoire des Tartans*, le P. de Géramb et *les Saints Lieux* de Mgr Mislin.

A propos de ces diverses sectes, notre manuscrit entre dans quelques détails au sujet des peuples qu'on vient de nommer: «Les chrétiens syriens,» y est-il dit «forment le gros de la population de la terre sainte. Ils sont, pour la plupart, doubles et sans foi comme les Grecs; ils enferment leurs femmes comme les musulmans; ils célèbrent solennellement l'office divin le samedi et mangent, ce jour-là, de la viande, comme les Juifs. Quant aux Géorgiens, ce sont des hommes belliqueux et intrépides; leur valeur les a rendus redoutables aux Sarrasins: entre les Géorgiens et les Arméniens règne une haine implacable.»

Nos voyageurs ne purent apercevoir qu'à travers une fenêtre le lieu de la sépulture des rois de Jérusalem, dont les musulmans ont fait une mosquée.

Le mont des Oliviers, d'où le sire de Corthuy et ses compagnons avaient aperçu l'intérieur de la mosquée d'Omar, les attirait de nouveau à des titres plus puissants. On y contemple encore les oliviers sous lesquels le Seigneur vint prier avec ses disciples. Cette montagne, la plus haute des environs, est séparée du mont Moriah par la triste vallée de Josaphat. «Là,» porte notre manuscrit, «*coulait autrefois* le torrent de Cédron.» S'il s'exprime ainsi, c'est que ce torrent est à sec. Dans cette vallée, nos Flamands virent «un fort belle tour de marbre, peu élevée, qu'Absalon fit construire pour sa sépulture.» Après avoir fait mention du champ du pottier, sur le penchant de la sainte montagne, l'*Itinéraire* ajoute:

«A deux jets de baliste, est la caverne du Lion, dans laquelle furent ensevelis dix mille martyrs, morts pour le nom de Jésus-Christ, au temps de Chosroës, roi de Perse. Près de là ont été creusées, dans le rocher, plusieurs grottes destinées à servir de retraites ou d'oratoires; l'aspect de ces lieux est aussi agréable que propre à exciter un saint recueillement[62].»

[62] Il s'agit du site montagneux où est situé le monastère de Saint-Saba.

Le sire de Corthuy et ses compagnons allèrent visiter, à quatre milles de Jérusalem, la petite ville de Bethléem, dont ils trouvèrent le site non moins admirable que celui d'Hébron. «Elle est entourée de vallées profondes, fertiles et délicieuses, qui lui font des fortifications naturelles et la rendent un des lieux les plus délicieux de la terre.»

«A l'endroit où naquit le Sauveur, a été bâtie une belle et vaste église, consacrée à la Vierge, et bien faite pour animer la piété des fidèles. Cette église est couverte en plomb et richement ornée de marbres et de mosaïques qui figurent la généalogie du Christ. De chaque côté de l'église, on voit des colonnes de marbre poli que quatre hommes peuvent à peine embrasser. Le pavé est formé de marbre resplendissant. Nulle part en Terre Sainte nous ne vîmes d'église plus riche ou d'une architecture plus élégante; il est fâcheux, seulement, que ses tours et ses murailles soient un peu délabrées.»

Ainsi s'exprime Jean Adorne dans l'*Itinéraire* de son père. Le délabrement qui commençait à se faire apercevoir alors, paraît, d'après des relations plus modernes, avoir fait depuis de grands progrès.

En revenant de Bethléem, nos voyageurs parcoururent les montagnes de Judée, qu'on rencontre à cinq milles

de Jérusalem. Ils virent Béthanie à quinze stades de cette ville, au pied de la montagne des Oliviers; le mont de la Quarantaine; Jérico dont il ne restait plus qu'un petit édifice, probablement le château du gouverneur, tour carrée, aujourd'hui tombant en ruine; enfin le Jourdain qui coule à moins d'un mille de là. «En cet endroit, il n'est ni large ni profond, et son fond est limoneux. Il nourrit d'excellents poissons; son eau est douce et agréable.» Monument des vengeances divines, la mer Morte appelait à son tour leur attention. Après ces diverses excursions, il ne restait plus au Chevalier qu'à faire ses préparatifs de départ. Bientôt le premier but d'un voyage si long et si périlleux, l'objet de tant de voeux formés dès sa jeunesse, Jérusalem, ne devait plus être pour lui qu'un souvenir.

V

L'émir Fakhr-Eddin.

Le guide Hélie et le muletier Abas.--Ramla.--Tumulte.--Les corsaires.--L'émir généreux.--Interrogatoire.--Sage réponse du sire de Corthuy.--Nazareth.--La foire de Jefferkin.--Ce qu'on y vendait.--Les sauvages de Bruges.--La mer de Galilée.--Saphet et les Templiers.--Le puits de la Samaritaine.--Caverne de Mouchic.--Hospitalité des Turcomans.--Tombeaux antiques de Sibiate.--Arrivée à Damas.

Ce fut le 29 septembre que le sire de Corthuy quitta Jérusalem pour se rendre à Damas et de là à Beyrouth. Quoique la route directe de Damas ne passât point par Ramla, et malgré les ravages que la peste venait d'y exercer, il voulut voir cette ville où l'on attendait d'ailleurs une caravane à laquelle il comptait se joindre.

Deux moines qui allaient à Damas voyageaient dans sa compagnie; il avait pour guide un chrétien de la ceinture, appelé Hélie, et pour chef de ses muletiers le nommé Abas qui devait le pourvoir de mules et payer les péages sans nombre dont la route était semée. L'accord conclu à ce sujet avait été fait par écrit, et le père gardien du mont de Sion, qui était de Plaisance, en avait remis à Anselme une expédition en langue italienne[63].

[63] En voici la teneur:

»Dimanci li testimonij Acordo fato tra abasso mucaro con perigrini cuinque à sapere con Misser Anselmo Adurno, et suo filo Joanni et altri tri sui: et con dou fratri, el qual abasso promete a li predicti de verguer con loro con li sui muli et a sue fre perstamente da Hierusalem in Rama et de Rama fin Damasco. Et che li peregrini et fratri supradicti siano tegnuti a pagar in tuto al dicto Abasso li peregrini a 7 ducati per testa et fratri 6 ½ ducati per testa et tute les spese che se ferano per la via in capharasi et in altri simile sia al conto del dicto abasso.»

En approchant de Rama ou Ramla, nos voyageurs furent charmés de l'aspect de ce bourg, «petit, mais agréable et orné de belles tours.» A peu de distance est Jaffa qui servait de port à Jérusalem. C'était là qu'abordaient les galères et autres vaisseaux qui portaient d'ordinaire les pèlerins chrétiens. A leur arrivée, ceux-ci étaient enregistrés et déposés dans un souterrain en ruine, jusqu'à ce qu'on fût convenu du tribut qu'ils avaient à payer.

Le Chevalier et sa suite furent logés à Ramla dans un grand bâtiment acquis, ainsi que nous l'apprend Breidenbach, par Philippe le Bon pour servir à héberger les pèlerins, et confié par ce prince aux frères du mont de Sion. C'était un bel édifice; mais l'on y manquait de tout.

A peine nos voyageurs y étaient-ils entrés, qu'ils virent, non sans une juste inquiétude, le peuple s'assembler, en tumulte, autour de ce bâtiment. Cette agitation était produite par les ravages qu'exerçaient sur la côte des pirates chrétiens montés sur deux galères; ils capturaient les vaisseaux des Maures, enlevaient les habitants, massacraient tout ce qui faisait résistance. La population de Rama, exaspérée par ces violences, avait résolu

d'en tirer vengeance sur les Francs que le hasard mettait à sa merci: «Qu'ils meurent!» vociféraient les uns. «Qu'on nous les livre!» disaient les plus humains; «nous en ferons nos esclaves comme ces infidèles le font de nos compatriotes.»

Déjà ils s'apprêtaient à mettre eux-mêmes leurs menaces à exécution, lorsqu'un mouvement se fait dans la foule. Nos Flamands voient paraître au milieu d'elle l'un des principaux seigneurs de la cour du Soudan: c'était l'émir Fakhr-Eddin ou Faccardin, comme l'appelaient les Latins, nom rendu célèbre par un chef des Druses, qui le porta dans le siècle suivant. Ce dernier s'empara d'une partie de la Palestine, dont il fut ensuite dépossédé par Ibrahim, pacha du Caire[64].

[64] *Voyez* d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

La similitude de noms autoriserait-elle à conjecturer que notre Fakhr-Eddin fut le prédécesseur de l'autre? La singulière prétention de cette famille d'être issue de Godefroy de Bouillon concourrait alors à expliquer l'appui aussi opportun qu'inattendu et les égards dont le Chevalier fut l'objet de la part d'un ennemi de sa foi. Convenons-en, pourtant, ce serait une hypothèse élevée sur une base bien fragile; nous aimons mieux, et cela est plus juste, faire honneur de ce qui va suivre au noble caractère et aux généreuses sympathies de l'émir.

Dès qu'il fut à portée de se faire entendre, imposant du geste le silence et élevant la voix: «Arrêtez, mes amis!» s'écria-t il, «ces gens sont innocents; vous allez en juger vous-mêmes: qu'on les amène devant moi.»

Cet ordre ayant été promptement exécuté:

--«Que tardes-tu?» dit-il au chevalier brugeois, «Ignores-tu peut-être que deux bonnes galères se trouvent à peu de distance, toutes prêtes à te recevoir?»

--«Je me garderais bien de m'y présenter,» repartit sagement Anselme; «ceux qui les montent ne sont pas seulement tes ennemis, ils le sont de tout le monde. Ce sont des brigands et des écumeurs de mer, qui excitent en tout lieu l'horreur comme ils exercent partout le pillage.»

L'émir sembla ravi de cette réponse. Se tournant aussitôt vers le peuple: «--De quoi, dit-il, ces pauvres gens sont-ils coupables? Ne le voyez-vous pas? ils redoutent ces infâmes corsaires autant que vous.» Ces paroles et l'autorité de celui qui les prononçait, apaisèrent le tumulte, et la foule se dissipa.

Les galères dont le voisinage avait failli être si fatal à Anselme Adorne, ne laissèrent pas de le forcer à changer quelque chose à son plan. Il se vit contraint de s'éloigner de la côte. Il fit route avec son libérateur qui était accompagné de ses fils déjà habitués à manier les armes et de plusieurs Mamelucks dans leur brillant costume. Cette belle troupe galopait joyeusement avec une insouciance guerrière. On dîna dans un petit bourg, dont le principal magistrat s'empressa, suivant l'usage, d'accueillir et de régaler de son mieux l'émir. Pour nos voyageurs, ils se retirèrent à l'écart, près de leurs mulets, pour s'asseoir à un modeste repas; mais bientôt des serviteurs vinrent leur apporter, de la part de Fakhr-Eddin, des mets de sa table, qu'il leur envoyait.

Il en agit de même le lendemain; et lorsqu'il se sépara du sire de Corthuy, voulant continuer encore à veiller à la sûreté de celui-ci, il lui donna un de ses Mamelucks pour le recommander au premier chef qu'il devait rencontrer sur sa route.

Après avoir traversé Nazareth, simple groupe de cabanes éparses, et contemplé l'aspect imposant du Thabor, notre Chevalier passa par le bourg de Reyné[65], où la populace, non contente de l'avoir accablé d'injures, le poursuivit lui et sa suite à coups de flèches. L'interprète Hélie ne songea qu'à fuir; quant au Mameluck, il n'en est plus parlé: il avait sans doute accompli sa mission et cessé d'accompagner les voyageurs.

[65] Raïneh (Arena).

A Jefferkin, l'antique Capharnaüm, quatre à cinq mille Sarrasins étaient réunis pour une grande foire: on y faisait beaucoup d'affaires, surtout en hommes et en femmes, qui étaient exposés en vente, nus comme des animaux. Toute la multitude qui se trouvait assemblée là se mit à entourer Anselme et ses compagnons, et à les considérer bouche béante comme s'ils eussent été quelques monstres bizarres, quelques sauvages amenés de pays inconnus. Heureusement, l'attention de la foule était tellement absorbée par ce spectacle, qu'on laissa passer les chrétiens sans songer à les inquiéter.

Le 11 octobre, ils atteignirent la mer de Galilée ou de Tibériade, traversée par le Jourdain dont ils virent l'entrée et la sortie. Ce lac, fort poissonneux, leur parut très-agréable à voir et ils en trouvèrent l'eau excellente.

Au nord de la mer de Galilée est la ville de Saphet avec un château bâti sur une montagne escarpée. Suivant notre manuscrit, c'était la meilleure forteresse de la terre sainte; mais les Templiers qui en avaient la garde se la laissèrent honteusement enlever par le Soudan[66], au grand détriment de la chrétienté. Vertot vante, au contraire, la valeur et la fidélité pour leur religion, dont les Chevaliers du Temple auraient fait preuve lors du siége de Saphet. «Après une longue défense,» dit-il dans son *Histoire de l'ordre de Malte* (tome I, livre 3), «le prieur du Temple, qui en était gouverneur, voyant tous ses ouvrages ruinés, fut obligé de capituler.» Mieux eût valu cependant, pour les défenseurs de la place, périr sur la brèche; car ils n'eurent après que le choix entre l'apostasie et la mort, que, suivant le même historien, ils subirent héroïquement.

[66] En 1254.

Le soir, le baron de Corthuy atteignit Jebeheseph que son *Itinéraire* désigne comme l'antique Sichem ou Sicar; mais on s'accorde à placer ce lieu où se trouve aujourd'hui Naplouse, que notre voyageur avait dépassée avant de voir le Thabor, Nazareth et la mer de Galilée. Il est peu probable qu'il eût ainsi rebroussé chemin. Quoi qu'il en soit, il fut logé près de Jebeheseph, dans un fondaco magnifiquement construit en marbre blanc. Devant la porte de l'édifice, on voyait un puits revêtu de marbre et orné de sculptures, qu'on disait être celui de Jacob et de la Samaritaine. Les Flamands étaient empressés de le visiter; cependant ils ne purent le faire que durant la nuit et en silence, car les musulmans qui avaient ce puits en grande vénération, en défendaient l'accès aux chrétiens.

Une route, périlleuse par les précipices dont elle est bordée, conduisit Anselme et ses compagnons, à travers de pittoresques vallées, à Monchic, où il arriva vers l'heure de midi. Il fit halte, hors de la ville, dans une vaste caverne assez semblable à celle du mont Gargan près de Manfredonia, dans la Pouille, mais plus considérable: elle pouvait contenir mille cavaliers avec leurs montures. C'est là, assurait on, que se cacha David et qu'il coupa un pan de la robe de Saül[67].

[67] Il s'agit probablement d'une des cavernes d'Arbela. Mgr Mislin place la rencontre de David et de Saül dans la caverne d'Obdullam ou Adullam près d'Hébron.

On arriva le soir à Remiché: deux mille Turcomans, chargés par le Soudan de protéger la contrée contre les incursions des Arabes, campaient en cet endroit. Nos Flamands trouvèrent sous leurs tentes la plus franche hospitalité: ces braves gens, à défaut de mets plus délicats, leur offrirent du laitage et du pain frais, et ne voulurent rien accepter en payement.

«Les Turcomans ou Turcs,» selon l'*Itinéraire*, «sont naturellement la nation la plus humaine et la plus compatissante du monde. Ils ne connaissent rien de plus agréable au ciel que d'accueillir un étranger et de pourvoir à ses besoins. Aussi se disputent-ils entre eux cet avantage: heureux qui peut approcher le premier du voyageur et le conduire sous sa tente.»

Le Chevalier et ses compagnons ne furent pas reçus moins cordialement, le lendemain, au village d'Albyre, chez des amis de leur muletier. On les conduisit à une montagne voisine du village de Sibiate, qui leur parut fort curieuse: c'était une masse énorme de rocher, semblable à un grand édifice. On y avait taillé des chambres

carrées de la hauteur d'un homme et avec un petit portique orné de quelques colonnes. Il sortait du rocher une source limpide dont on pouvait puiser l'eau en entrant dans ces chambres.

Enfin, le 16 octobre au matin, le sire de Corthuy arriva de si bonne heure à Damas, qu'il se trouva devant le fontigue des Vénitiens avant que la porte en fût ouverte.

VI

L'embarquement.

M. de Lamartine.--Aspect de Damas.--Jardins.--Bassins.--Bazars.-- Mosquées.--Le père Griffon d'Ypres.--Les Maronites.--Leur patriarche, franciscain.--La montagne Noire.--Beyrouth.--L'émir.--La caution.--Honorable scrupule.--Le départ.

Personne n'a oublié l'admirable peinture de Damas, qu'on trouve dans le voyage d'Orient du plus harmonieux des poëtes modernes. Jean Adorne ne connaissait point cette magie du style qui rend les lieux présents au lecteur et leur prête même quelquefois plus de charme qu'ils n'en offrent aux regards. Nos voyageurs, cependant, savaient apprécier, un beau site; ils furent enchantés de l'aspect de Damas.

«C'est une ville aussi belle et aussi opulente qu'elle est antique et célèbre. L'art pourtant contribue à ses agréments plus encore que la nature. Les vergers et les jardins qui l'entourent de tous côtés et qui en rendent l'aspect si ravissant, doivent, en effet, leur belle végétation à une multitude de canaux qui y amènent incessamment des eaux courantes. Il ne nous souvient pas d'avoir joui d'un coup d'oeil plus enchanteur que celui de cette ville, vue des montagnes qui la dominent. Ce n'est qu'un immense et délicieux jardin, d'une admirable verdure, du milieu de laquelle s'élèvent, çà et là, les tours des mosquées, quelques palais et d'antres édifices.»

«On porte à 6,000 le nombre des jardins qui environnent Damas. Des bassins d'eau vive non-seulement y servent de bains, mais ils sont assez vastes pour que l'on s'y puisse livrer au plaisir de la natation. On tient aussi dans ces beaux lieux des oiseaux de diverses sortes, dont les chants ne sont pas même interrompus par l'hiver, en de si doux climats.»

«Damas n'est pas moins propice au commerce qu'à l'agrément de la vie. Chaque métier, chaque genre de négoce a son bazar particulier: c'est une place couverte, en été, de voiles qui la protégent contre l'ardeur du soleil, et pleine de boutiques où, en général, l'on ne vend qu'une sorte de marchandise: il en est d'autres, pourtant, où des objets de diverses natures sont admis.»

«La ville abonde en mosquées. La principale, qui surpasse toutes les autres en beauté comme en grandeur, est de forme triangulaire et ornée de trois tours fort élevées.»

Ainsi s'exprime l'*Itinéraire* de notre chevalier.

Après s'être reposé dix jours à Damas, Anselme se rendit à Beyrouth, qui est le port le plus voisin. Il y trouva un savant compatriote, le père Griffon, de Courtray, religieux franciscain, accompagné de deux moines de son ordre. Il parlait avec facilité l'italien et l'arabe, et avait écrit dans la première de ces langues une cosmographie d'Asie, que Jean Adorne trouva si intéressante qu'il se proposait de la traduire en latin. Le père Griffon avait ramené à l'Église romaine plusieurs Maronites, entre autres leur patriarche. Nos voyageurs virent ce dignitaire à Beyrouth, revêtu de l'habit de Saint-François.

«Les Maronites,» est-il dit à cette occasion dans l'*Itinéraire*, «habitent une partie du Liban appelée la *Montagne Noire*, près de Tripoli.» (On sait que Liban, au contraire, veut dire *blanc*.) «Ils possèdent plusieurs riches bourgs ou villages, dont le principal est Acora» (peut-être Antoura). «Ce sont des hommes déterminés

et d'excellents archers. Les montagnes du Liban présentent les plus ravissants points de vue. De jolis édifices s'élèvent entre les cèdres et les cyprès; des ruisseaux bondissent du haut des rochers. La population est nombreuse et les fruits abondants.»

Le baron de Corthuy fut enchanté de trouver à Beyrouth un bateau vénitien de cent tonneaux, conduit par Stefano de Stefani, déjà tout chargé et prêt à mettre à la voile. Il se hâta d'y retenir place pour lui et les siens, heureux d'échapper enfin aux insultes et aux périls qui étaient le partage des chrétiens chez les infidèles. Il semblait à nos Flamands qu'un siècle se fût écoulé depuis qu'ils avaient mis le pied sur le territoire de l'Islamisme. Toujours des inquiétudes, toujours la mort devant les yeux, nul moment de repos ni de sécurité: celui de respirer librement était donc à la fin arrivé!

Déjà ils approchaient de la chaloupe qui devait les conduire à leur navire, lorsque, en sortant de la ville, ils aperçoivent l'émir qui en avait le commandement, assis devant la porte, au milieu de ses Mamelucks. A cette vue, un secret frémissement avertit les voyageurs qu'ils n'étaient pas encore au bout de leurs épreuves. En effet, l'émir, leur ayant commandé d'arrêter, leur demande caution «de ne jamais léser la majesté du Soudan, de parole, de conseil ou d'action, et de ne rien entreprendre contre la sûreté du prince ou de l'État.»

C'était plus que le Chevalier ne pouvait promettre. Rien, au contraire, ne lui tenait plus à coeur que de concourir de tous ses moyens à la délivrance de la Terre-Sainte et à la destruction du pouvoir de ses maîtres. Arrêté par un honorable scrupule, Anselme hésitait; heureusement, il fit réflexion qu'on ne lui demandait pas d'engager sa parole, mais son argent, et que c'était tout simplement une dernière exaction qu'il fallait subir. Il paya donc, et les Flamands, entrant dans la chaloupe, s'éloignèrent avec autant de joie, dit notre manuscrit, que l'animal traqué par des chiens acharnés, lorsqu'enfin il leur a fait perdre la piste.

Le vent était favorable, et le sire de Corthuy atteignit bientôt l'île de Chypre, où se préparaient de graves événements.

VII

Jacques de Lusignan.

L'île de Chypre.--Les Génois et les Vénitiens.--Richard Coeur de Lion.--Guy de Lusignan.--La reine Charlotte.--Portrait du roi Jacques.--Anselme, chevalier du Glaive.--Ducs, comtes et barons *in partibus*.--Nicosie.--Port Salin.--Récolte du sel.--Le couvent des chats.--Zuallart, compagnon de Philippe de Mérode.--Golfe de Satalie.--Un corsaire donne la chasse au chevalier brugeois.

L'île de Chypre est une des plus grandes de la Méditerranée; sa position, à proximité de la Syrie et de l'Asie Mineure, la rend importante pour le commerce et les armes. C'était un royaume protégé par les Génois, convoité par les Vénitiens, tantôt en guerre avec le Soudan d'Égypte, tantôt tributaire du chef des Mamelucks.

Conquis, en 1191, par Richard Coeur de Lion, il avait été cédé par lui à Guy de Lusignan, roi détrôné de Jérusalem[68]. Maintenant, les descendants de Guy se disputaient son héritage. Son dernier rejeton en ligne directe et légitime, Jean ou Janus II, étant mort en 1458, le trône appartenait à la fille de celui-ci, la princesse Charlotte, mariée d'abord à Jean de Portugal, puis à Louis de Savoie qui fut couronné roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie; mais Janus avait laissé un fils naturel, nommé Jacques, qu'il destinait à l'archevêché de Nicosie. Traversé, après la mort de son père, dans ses prétentions à cette dignité, Jacques porta plus haut ses vues. Il implora le secours du Soudan d'Égypte, et, avec l'aide des Mameluks, il s'empara de la plus grande partie du royaume. C'est lui qui occupait le trône quand le sire de Corthuy aborda à l'île de Chypre.

[68] Guy avait dû la couronne à sa femme Sibille, issue de Foulques d'Anjou, qui, lui-même, tenait ses droits de son mariage avec la fille de Baudouin du Bourg, époux d'une nièce de Godefroi de Bouillon.

Notre voyageur fut reçu à la cour de ce souverain, que l'*Itinéraire* représente comme un prince brave et bien fait de sa personne. Déjà revêtu de l'ordre d'Écosse et admis à Jérusalem, avec les cérémonies d'usage, parmi les chevaliers du Saint-Sépulcre, Anselme reçut encore l'ordre du Glaive de Chypre. Il est toutefois douteux s'il lui fut conféré alors par Jacques de Lusignan, ou dans une autre occasion, par la soeur de celui-ci, que l'*Itinéraire* qualifie de reine légitime.

Le parti de cette reine était soutenu par Paul II et l'ordre de Saint-Jean, ainsi que par les Génois qui possédaient, dans l'île, Famagouste et quelques autres places. Les Vénitiens, leurs rivaux, firent épouser à Jacques, quelque temps après le passage d'Anselme Adorne, la belle Catherine Cornaro, adoptée par la République comme fille de Saint-Marc (1471). Deux ans après, le roi mourut, laissant Catherine enceinte d'un fils qui devait vivre précisément assez pour que les Vénitiens eussent le temps de s'emparer, dans l'île, de toute l'autorité. La veuve de Jacques ne conserva, de sa qualité de reine, que le titre et l'appareil.

L'*Itinéraire* comprend une notice assez étendue sur l'île de Chypre: les passages suivants nous ont paru mériter d'être transcrits:

«Cette île passe pour la principale de toute la Méditerranée. Ses rois sont appelés très-chrétiens comme ceux de France. Ils se sont rendus autrefois redoutables à la Syrie et à l'Égypte en y portant le ravage, ainsi que l'attestent les ruines d'Alexandrie[69]. Ils prennent le titre de rois de Jérusalem et créent les seigneurs de leur cour ducs, comtes, barons de Tripoli, de Beyrouth, d'Acre, de Tyr et autres lieux de Terre-Sainte, avec tout juste autant de pouvoir sur ces places et leur territoire, qu'ils en conservent eux-mêmes dans le royaume; en un mot, ce sont des titres pompeux et rien de plus.

[69] Vertot raconte cette expédition faite, en commun, par Béranger grand maître de Rhodes, et le roi de Chypre. (*Hist. de l'ordre de Malte*, t. II, liv. 5.)

«L'île est fort agréable; rien ne manquerait à ses avantages, n'était que l'air est épais et malsain pour ceux qui n'y sont point accoutumés. En été surtout, il règne un vent dont les effets sont aussi funestes que le sont, à Rome, ceux du vent qui vient de la mer.

«Nicosie est la résidence royale: cette ville était fort grande, comme on le voit par les ruines de beaucoup d'édifices renversés. Elle est, néanmoins, encore assez belle et assez florissante autour du palais du roi. Son port est appelé Salin. Il y a près de là un lac dont les eaux sont plus salées que celles de la mer. Chaque année, au mois d'août, on dirait qu'une croûte de glace vient couvrir la surface de ce lac. On recueille cette concrétion, on l'étend sur le sol, et après qu'elle a été séchée au soleil, elle fournit un sel excellent.»

L'*Itinéraire* rapporte encore, sur l'île de Chypre, un fait bizarre raconté également, quoique avec des circonstances un peu différentes, par Zuallart[70], d'après l'historien de l'île, frère Étienne de Lusignan:

«Il y a dans cette île,» porte notre manuscrit, «un promontoire nommé *Capo delle Gatte*, et près de là un monastère appelé le *Couvent des Chats*. Les frères sont chargés, en effet, d'entretenir un millier de ces animaux pour les employer à purger l'île de serpents. Cette singulière armée marche, dans ses expéditions, au son de la trompette dont les accents belliqueux la dirigent, sonnant pour elle la charge et la retraite.»

[70] Le compagnon de Philippe de Mérode.

Après que le vaisseau de Stefano eut quitté l'île de Chypre, un vent impétueux, mais favorable, le poussa rapidement à travers le dangereux golfe de Satalie. En poursuivant leur navigation, nos voyageurs aperçurent deux rochers qui marquaient la place où une ville florissante, appelée Carcana, s'était, leur dit on, abîmée tout à coup dans les flots avec toute sa population. Ils virent ensuite une petite île avec un château fort, appelé Ruben, qui appartenait au roi de Naples. Au vent violent qui leur avait fait si promptement franchir le golfe de Satalie, avait succédé le calme. On aperçut un gros vaisseau de 1,200 tonneaux, au moins, qui manoeuvrait

pour s'approcher de celui sur lequel le Chevalier se trouvait. Le navire ennemi, car il était facile de voir qu'il était monté par des mécréants, gagnait, de moment en moment, sur la barque de Stefano. Il fallait une sorte de miracle pour qu'elle échappât à cette poursuite; mais le vent se leva de nouveau: le vénitien mit toutes voiles dehors. Bientôt se montrèrent les tours qui défendent l'entrée du port de Rhodes, où l'on ne tarda pas à jeter l'ancre.

VIII

Les chevaliers de Saint-Jean.

L'île de Rhodes.--Les Hospitaliers.--Guillaume et Foulques de Villaret.--Jean-Baptiste Orsini.--Fausse alerte.--L'ambassade persane.--Description de la ville de Rhodes.--Les prêtres grecs.--Festin donné par le grand maître.--Cercle de cinquante chevaliers.

L'île de Rhodes était alors, comme le fut plus tard celle de Malte, un poste avancé de la Chrétienté, la place d'armes de ses plus hardis champions. Il n'est point de phénomène historique plus merveilleux que celui qu'offre cette espèce de cloître guerrier, longtemps si formidable à l'islamisme.

L'origine de l'ordre, on le sait, n'annonçait pas de telles destinées: il commença par un hospice fondé, en 1048, à Jérusalem, pour les pèlerins; mais ceux qui le desservaient, après s'être engagés par des voeux monastiques, comprirent dans leurs obligations celle de porter les armes pour la défense de la foi.

Les victoires de Saladin les ayant éloignés de la sainte cité, ils finirent par trouver un asile à Limisso, dans l'île de Chypre, et résolurent d'armer des vaisseaux pour escorter les pèlerins et combattre sur mer les infidèles.

Le grand maître, Guillaume de Villaret, voulant rendre l'ordre plus indépendant, conçut le projet de s'emparer de l'île de Rhodes, devenue un repaire de brigands. Ce plan fut réalisé, en 1310, par Foulques, frère et successeur de Guillaume, qui eut bientôt à soutenir une attaque des Turcs, commandés par Othman.

Ce fut, pendant deux siècles, un beau spectacle de voir cette poignée de chevaliers, tantôt faire face aux Mamelucks d'Égypte, tantôt lutter avec la puissance ottomane qui, s'étendant de plus en plus, finit par envelopper le siége de l'ordre de toutes parts.

Lorsque Mahomet II se fut rendu maître de Constantinople et eut créé une marine, les chevaliers de Rhodes durent s'attendre à sa vengeance.

Tel était l'état des choses quand Jean-Baptiste Orsini ou des Ursins, grand maître lorsqu'Anselme Adorne aborda à Rhodes, fut élevé à cette dignité, en 1467.

Anselme trouva l'île dans une situation fort critique. Peu fertile en elle-même, elle était alors, en partie, inculte et abandonnée. Les laboureurs n'osaient se livrer à leurs travaux qu'autour des villes, dans la crainte des incursions des Turcs qui ravageaient les champs, pillaient les cabanes et enlevaient les habitants pour les réduire en esclavage.

Le baron de Corthuy fut témoin, lui-même, des alarmes continuelles dans lesquelles on vivait en ces lieux. Une nuit, au moment où le calme est d'ordinaire le plus profond, Anselme est tout à coup réveillé par de confuses clameurs. Les rues se remplissent de monde; on court aux armes: «Voilà les Turcs!» criait-on, «les gardiens des tours ont signalé toute une flotte de galères et de barques.» Ce n'était qu'une fausse alerte. La flotte existait seulement dans l'imagination de ceux qui veillaient sur les tours.

Le grand maître s'occupait de la défense de l'île avec résolution et courage. Il ajouta aux fortifications de la ville de Rhodes et tailla en pièces un corps d'infanterie turque qui était venu faire le dégât. Il fit passer des

secours aux Vénitiens, tout en écartant des propositions qui eussent mis l'ordre dans la dépendance de cette ambitieuse République. En même temps, il entrait dans une ligue avec elle, le pape, les rois d'Aragon et de Naples et les Florentins, et recevait avec magnificence une nombreuse ambassade persane qui venait de quitter Rhodes quand notre chevalier y débarqua, et que celui-ci rencontra ensuite à Venise.

Jean-Baptiste Orsini était d'une illustre maison d'Italie, à laquelle appartenait le prince de Tarente, oncle de la reine de Naples. Quoiqu'il ne portât que le titre modeste de grand maître, est-il dit dans notre manuscrit, on pouvait, à bon droit, le compter parmi les princes: il en avait le rang, la pompe et le pouvoir. Il accueillit le sire de Corthuy avec la noble bienveillance d'un souverain. Par son ordre, nos voyageurs eurent constamment, dans la ville et dans l'île, des chevaliers pour guides et pour escorte.

La description que l'*Itinéraire* donne de Rhodes tire un intérêt particulier de ce quelle en fait connaître l'état, dix ans seulement avant la mémorable défense de l'île par le grand maître Pierre d'Aubusson, successeur d'Orsini.

La ville était petite, mais défendue par d'épaisses murailles flanquées de tours très-fortes. Comme à chaque instant on s'attendait à une attaque des Turcs, on voyait sur les murs des bombardes, des amas de pierres destinées à être lancées contre les assaillants et d'autres armes propres à la défense.

Le port se fermait au moyen d'une chaîne de fer attachée, par les deux bouts, à deux tours qui en défendaient l'entrée: celle de droite était appelée tour du duc de Bourgogne, parce qu'elle avait été construite aux frais de ce prince.

La ville avait trois enceintes: entre la plus avancée et la seconde, habitaient les artisans; derrière celle-ci, les frères de l'ordre; enfin la muraille intérieure renfermait les bâtiments occupés par le grand maître, avec les gens de sa maison, et les chevaliers.

Le peuple était principalement composé de Grecs. Leurs prêtres, qui pouvaient se marier, mais une fois seulement et à une vierge, portaient des bonnets arrondis par le haut, d'où pendaient des ornements semblables à des étoles. Leurs rites différaient, en beaucoup de points, de ceux de l'Église romaine: c'est à peine s'ils en reconnaissaient l'autorité. Outre les Grecs, il y avait à Rhodes des gens de toute nation, et même des Maures et des Turcs que probablement on eût fait sortir, en cas de siége.

Les rues étaient assez larges[71], mais les maisons basses, avec des toits en terrasse et des fenêtres ornées de colonnettes.

[71] Eu égard aux usages d'Orient et relativement à celles d'autres villes de ces contrées.

La veille du jour où le baron de Corthuy devait quitter Rhodes, le grand maître Orsini lui donna un magnifique festin. Aucun hôte, quelqu'eût été son rang, n'eût pu être traité avec plus d'éclat et de distinction. La table, dressée sous les voûtes de la grande salle du palais, était fort longue; cependant quatre convives seulement y prirent place, outre le grand maître. Il était assis au centre, avec le chevalier brugeois à sa droite et, à sa gauche, son neveu le prieur de Capoue. Après venaient, d'un côté, don Thomas Lomellino, son trésorier, et, de l'autre, le jeune Adorne; mais des intervalles séparaient les convives, en sorte que les deux derniers occupaient le bas de la table. Elle fut servie avec magnificence. Si l'on veut avoir une idée complette du tableau imposant qu'offrait ce banquet, il faut encore se représenter, tout autour des convives, un cercle d'environ cinquante chevaliers debout et couverts de leurs brillantes armures. Peu de souverains déployaient un tel appareil, et il y en avait moins encore qui eussent pu s'entourer d'un pareil rempart de nobles et intrépides guerriers.

Ce fut peut-être pendant le séjour du baron de Corthuy à Rhodes, qu'un des fils qu'il avait laissés à Bruges, alors dans sa dix-septième année, fut reçu dans l'ordre ou, comme on le disait alors, dans la religion de

Saint-Jean. Anselme quitta l'île sur un navire biscayen de 500 tonneaux, armé en course par le grand maître et qui portait le prieur de Capoue avec plusieurs chevaliers. Ce bâtiment allait prendre une cargaison de froment dans la Pouille, dont le neveu d'Orsini était grand prieur; mais auparavant il devait traverser l'Archipel et toucher à la Grèce.

CINQUIÈME PARTIE.

I

La Grèce.

L'Archipel.--Le captif simien.--Le château de Saint-Pierre et ses gardiens.--Chio.--Le mastic.--Les Giustiniani et les Adorno.--Méthélin.--L'alun.--Trahison du commandant.--Modon.--Toits couverts de tuiles.--Le faux converti.--L'Albanie.--Scander-Beg.-- L'Esclavonie.--Le héros hongrois.--Encore des tempêtes.--Le port de Brindes.

Voguant sur la mer semée des îles riches et célèbres dont se compose l'Archipel, nos Flamands virent d'abord Simia, habitée par une race farouche et énergique. Lorsqu'un Simien tombait entre les mains des Turcs, il était rare qu'il ne parvint pas à s'échapper. Quoique l'île soit séparée de la terre ferme par un canal de 5 à 6 milles de large, l'intrépide captif se jetait dans les flots et regagnait, à la nage, le rivage de sa patrie.

Simia, Épiscopia, Saint-Nicolas de Charri et Lango appartenaient aux chevaliers de Rhodes. Ils possédaient, dans la dernière de ces îles, quatre beaux châteaux, et près de là, sur la terre ferme, celui de Saint-Pierre, où cinquante d'entre eux, choisis parmi les plus jeunes et les plus braves, tenaient garnison. Ces guerriers d'élite avaient sous leurs ordres, outre cent hommes d'armes, des auxiliaires d'une autre espèce, mais d'un courage, d'une intelligence et d'une fidélité à toute épreuve: c'étaient des chiens. Il y en avait de 14 à 15, d'une taille et d'une force extraordinaires, et nombre de plus petits, sans doute en qualité de troupe légère. La tâche des uns comme des autres était de faire la ronde autour de la forteresse, dans un rayon de 2 à 3 milles. Rencontraient-ils un chrétien, leur férocité s'apaisait; ils s'approchaient doucement, flattaient l'étranger et lui indiquaient, au besoin, le chemin du château. Si, au contraire, un Turc s'offrait sur leur passage, ils s'élançaient sur lui, le mettaient en pièces, ou, s'ils avaient affaire à une force supérieure, ils couraient vers la forteresse en poussant des hurlements et des cris furieux qui donnaient l'éveil à ses défenseurs.

Non loin du château de Saint-Pierre étaient les ruines de l'antique ville d'Halicarnasse.

Les îles de l'Archipel étonnèrent nos voyageurs par leur nombre: on leur dit qu'il y en avait au moins trois mille. L'une des plus importantes était celle de Chio, non par son étendue, mais par la production du mastic qu'elle fournissait abondamment et qu'on ne recueillait point ailleurs. Le monopole de cette marchandise était une grande source de richesses pour les Génois, à qui l'île avait été cédée par les empereurs grecs. Les habitants, pourtant, ayant résisté, il avait fallu employer la force, et les chefs de l'expédition, parmi lesquels se trouvait un Adorno, cousin du doge Gabriel, avaient obtenu, en récompense, des droits presque souverains. Les Giustiniani qui prenaient le titre de princes de Chio, y dominaient, conjointement avec les Adorno.

Les principaux habitants résidaient dans le château d'une petite ville que l'on appelait du même nom que l'île.

Si Chio produisait le mastic, l'alun faisait la richesse de Méthelin, qui récemment encore appartenait à François Gattilusio, Génois suivant l'*Itinéraire*, Grec suivant Vertot. Cette île venait de tomber entre les mains des Turcs par la faiblesse ou la trahison d'un cousin de Gattilusio, à qui il avait confié la défense de sa capitale.

Après avoir traversé l'Archipel, Anselme Adorne aborda à la côte du Péloponèse. Les Vénitiens y conservaient encore quelques places. De ce nombre était Modon, protégé par sa position, ses épaisses

murailles et ses tours, dont une surtout, remarquable par sa hauteur et sa masse, aidait puissamment à la défense. C'est dans ce port que relâcha d'abord le navire de nos voyageurs. Les toits des maisons de la ville leur rappelèrent la patrie, comme avaient fait les ponts de Pise: ils étaient couverts en tuiles, ainsi qu'on le voit souvent en Flandre.

Pendant leur séjour à Modon, un tragique dénoûment vint terminer l'aventure assez singulière que nous allons raconter.

Le long de la côte soumise aux Turcs, croisaient des galères vénitiennes. Un cavalier maure paraît, accourant vers le rivage d'un galop si précipité que sa monture ruisselait de sueur. Il s'arrête; il s'élance à terre, et au même moment, tirant sa dague, il étend son cheval mort à ses pieds.

«Chrétiens!» s'écrie-t-il alors en tendant les bras vers les Vénitiens, «je viens à vous; recevez-moi, votre foi sera la mienne.» On s'empresse, on l'accueille avec joie, on le conduit sur le territoire de Venise.

Le musulman se fait instruire: il reçoit le baptême; jamais néophyte n'avait montré plus de zèle ni plus de ferveur. Aussi la confiance qu'il inspirait était sans bornes. Il allait librement d'une contrée à l'autre, édifiant les chrétiens par sa conduite exemplaire, et se plaisait surtout à parcourir les provinces où flottait la bannière de Saint-Marc.

Deux ans environ se passent ainsi. Cependant, on ne savait par quelle fatalité, tous les plans des Vénitiens, le secret de tous leurs préparatifs d'attaque ou de défense, étaient à point nommé connus des infidèles. Il devait y avoir un traître. On aurait accusé tout le monde avant le nouveau converti; peu à peu néanmoins quelques circonstances viennent éveiller les soupçons. On l'observe, on épie ses démarches. Enfin la vérité se découvre: toujours musulman dans le coeur, il n'avait feint de changer de religion que pour mieux servir la sienne et sa haine contre le nom chrétien.

Arrêté à Modon, ce malheureux, dont la perfidie n'était pas sans mélange d'une sorte d'héroïsme, fut jugé et condamné. Il subit, à la vue du chevalier et de ses compagnons, l'affreux supplice du pal, en usage dans sa propre nation.

De Modon, le vaisseau du prieur fit voile vers Coron, ville plus considérable et plus forte; ensuite il toucha à l'île de Corfou. De là on pouvait apercevoir les sommets des monts de l'Albanie, «province peu étendue et peu fertile,» dit l'*Itinéraire*, «habitée par un peuple fort méchant, qui a sa langue particulière.» Les Albanais, appelés *Arnautes* par les Turcs et *Skipatars* dans leur langue, en ont une, en effet, qui leur est propre, quoique mêlée de slave, de latin, de grec et de turc[72].

[72] *Voyez* le Mithridates d'Adelung et Vater, 2{tes} Th. S. 792.

Cette contrée venait d'être illustrée par le courage d'un héros. S'il employa la ruse envers les perfides oppresseurs de sa famille et de sa foi, nul ne montra plus que lui ce que peut l'énergie d'un seul homme. Pris comme otage par Amurat II, Georges Castriot, surnommé par les Turcs Scander-Beg, sut non-seulement s'échapper des mains du Sultan et recouvrer les domaines de ses pères, mais tous les efforts de la puissance ottomane vinrent échouer devant la ville de Croïa et dans les défilés gardés par la valeur du glorieux champion de la Chrétienté. A sa mort, l'Albanie devint la proie des Turcs, à l'exception d'Alessio et de Scutari qui appartenaient aux Vénitiens et de Croïa que Georges leur avait confiée. Suivant l'*Itinéraire*, Scutari était presque imprenable: toutes ces places, pourtant, tombèrent successivement au pouvoir des infidèles.

De même que nos voyageurs avaient aperçu l'Albanie, de Corfou, ils virent, après avoir quitté cette île, l'Esclavonie, du tillac de leur vaisseau. L'*Itinéraire* en prend occasion pour s'occuper de cette contrée, dans laquelle il comprend toutes les vastes régions qu'ont peuplées les Slaves, et même la Hongrie où domine la race magyare. A ce propos il rapporte d'un Hongrois un trait de dévouement qu'on nous saura gré de

transcrire.

Le roi de Hongrie conservait encore quelques petites villes en Bosnie. Dans un assaut livré à l'une de celles-ci, un Turc de taille colossale, une sorte de géant, renommé pour sa force extraordinaire, avait escaladé le mur. Déjà il était debout sur le sommet, appelant du geste ses compagnons, et la cité menacée n'avait en cet endroit qu'un défenseur, ou plutôt elle n'en avait point, car il ne se trouvait là qu'un pygmée, un Hongrois de la plus chétive apparence. Mais un grand coeur animait ce corps débile. Il jette ses armes, il saisit dans ses bras le Turc encore mal affermi et tous deux roulent ensemble, également meurtris et brisés. Pendant ce temps, l'alarme est donnée, on accourt, on garnit le mur. Le Hongrois expire, mais la ville est sauvée!

Tandis qu'ils naviguaient sur l'Adriatique, nos voyageurs furent encore plus ballottés par les vents qu'ils ne l'avaient été jusque-là. Deux tempêtes, qu'ils essuyèrent coup sur coup, furent tellement violentes qu'il semblait, chaque fois, ne leur rester aucune chance de salut. Ils atteignirent pourtant sans accident la côte d'Italie; leur vaisseau entra le 24 novembre dans le port de l'antique ville de Brindes[73], à l'extrémité méridionale de la Péninsule.

[73] Selon Strabon, Brindes [Grec: Brentesion] existait déjà et avait des princes particuliers lorsque Phalante conduisit une colonie lacédémonienne sur la côte où cette ville est située.

II

Naples.

Alphonse V et Ferdinand.--Herman Van La Loo.--Manfredonia.--Mainfroi et Conradin.--Le mont Gargano.--Grotte servant de choeur.--Point de vue.--Le prince de Salerne.--Aspect de Bénévent.--Naples.--Beauté des Napolitaines.--Le *Vico Capuano* et le *Lido*.--Château-Neuf, château de l'OEuf et *Castello Capuano*.--Velitri.--La cloche.--Le droit de pétition chez les Turcs.--Le roi des Gueux.--Retour à Rome.--Les voyages d'autrefois et ceux d'aujourd'hui.

Brindes est située dans la *terra di Otranto* qui appartient au royaume de Naples. Environ 30 ans avant le voyage d'Anselme Adorne, ce royaume avait été enlevé à la maison d'Anjou par Alphonse V, roi d'Aragon. En mourant, il sépara la couronne de Naples de celles qu'il avait réunies sur sa tête avant cette conquête, et laissa la première à son fils naturel, que le sire de Corthuy trouva sur le trône. Prince avare et cruel, mais politique habile, Ferdinand maintint son autorité avec vigueur pendant un long règne, malgré ses difficultés avec le saint-siége, les tentatives de Jean, fils du roi René, qui prenait le titre de duc de Calabre, les complots des barons napolitains et la haine du peuple.

Plusieurs Génois qui se trouvaient à Brindes pour affaires de commerce, notamment l'un d'eux, nommé Picco, offrirent à notre chevalier de somptueux festins. Il dîna également, avec son fils, chez don Barthélemy Orsini, chez lequel ils furent conduits par le prieur de Capoue.

Poursuivant désormais leur route par terre, ils passèrent par Monopoli, Polignano, Malfeta, Tremi, Bari, Barletto, tous lieux situés sur l'Adriatique. A Barletto, une surprise agréable les attendait: ils y trouvèrent un compatriote et même un parent, Herman Van La Loo[74], qui s'y était marié et établi, et qui s'empressa de leur offrir des fruits et d'autres rafraîchissements.

[74] La terre de Leeuwerghem a appartenu à la famille de Laloo qui l'a portée dans celle de Lannoy.

De là, chevauchant sur la plage, le sire de Corthuy se rendit à Manfredonia dont le nom rappelle celui de son fondateur, Manfrède ou Mainfroi, fils naturel de Frédéric II. Investi de la régence pendant la minorité de son neveu Conradin, il recouvra, à l'aide des Sarrasins établis à Lucera, les provinces appelées aujourd'hui les Deux-Siciles, dont Innocent IV avait presque entièrement dépouillé sa maison; mais, usurpateur du trône qu'il

avait relevé, il en fut ensuite précipité par Charles d'Anjou. Nous avons vu ailleurs[75] comment celui-ci à son tour perdit la Sicile. Pierre III, qui la lui enleva, avait épousé Constance, fille de Manfrède.

[75] 3e Partie, chap. 1er.

Manfredonia faisait un grand commerce de grains, qu'on y conservait dans des silos. A quelque distance de cette ville s'élève le mont Gargano, appelé aussi mont de Saint-Ange, du nom d'une petite ville qui y est bâtie. L'église de celle-ci a pour choeur une grotte naturelle: derrière l'autel jaillit une source abondante; au-dessus de ce choeur surprenant croissaient des arbres d'une grosseur extraordinaire. Comme le bois qu'ils formaient occupait le sommet de la montagne, le chevalier et son fils jouirent sous leur ombrage du coup d'oeil le plus ravissant: une immense étendue de pays s'offrait à leur vue, en même temps qu'elle errait au loin sur les flots de l'Adriatique.

Anselme Adorne, cessant maintenant de suivre la côte de ce golfe, se dirigea vers Naples par Troïa et Bénévent. Il alla saluer, dans la seconde de ces villes, un personnage remarquable de l'histoire du temps, le prince de Salerne, qui s'y trouvait avec ses fils. Troïa était un de ses domaines. Il était revêtu de la dignité de grand amiral, et, suivant notre manuscrit, c'était le premier du royaume après le roi. Il accueillit le chevalier brugeois avec beaucoup de bienveillance. Quelques années après, Antoine de San-Severino, tel était le nom du prince, fut contraint de se réfugier en France, où il concourut à pousser Charles VIII à la conquête de Naples.

En arrivant à Bénévent, lieu près duquel s'est livrée en 1266 la bataille fameuse qui mit Charles d'Anjou sur le trône et conduisit le jeune Conradin à l'échafaud, Anselme et son fils furent frappés de l'aspect noble et imposant de cette antique cité de l'Abruzze[76]. Elle appartenait au saint-siége, comme Ponte-Corvo et Terracine: la restitution de ces places avait été le prix de la reconnaissance de Ferdinand par Pie II.

[76] C'est l'impression que la vue de Bénévent produit sur les voyageurs. *Voyez* Travels in Europe by Maria Starke, Paris, 1822, p. 253.

Le 21 décembre, nos voyageurs entraient à Naples, qui, par la douceur de son climat et les admirables aspects de son golfe, offre un si délicieux séjour. Le peuple les y frappa par sa beauté, les femmes surtout. «A leurs traits ravissants se joint une tournure charmante, et leurs manières sont si agréables qu'on ne peut rien imaginer de plus séduisant. Pour leur costume, il ressemble beaucoup à celui des Catalanes.» Ainsi s'exprime l'*Itinéraire* au sujet des Napolitaines.

Suivant le même manuscrit, le *Vico Capuano* et le *Lido* étaient les plus beaux quartiers: plusieurs des maisons, dont ils se composaient, pouvaient être plutôt appelées des palais. Naples était défendu par trois châteaux très forts. Le Château-Neuf, auquel Alphonse V avait mis la dernière main, surpassait tout ce qu'on admirait ailleurs en ce génie, même le château de Milan. Celui de l'oeuf[77] se faisait remarquer alors, comme aujourd'hui, par sa position au milieu des flots; enfin, un troisième, appelé *Capuano*[78], servait de résidence au fils aîné du roi Ferdinand, Alphonse, duc de Calabre, marié à Hippolyte-Marie, fille de François Sforce. Par cette alliance de famille, le duc de Milan et Alphonse avaient voulu cimenter leur union contre la maison d'Anjou, encore redoutable à l'Italie, grâce à la position qu'elle occupait en France. L'*Itinéraire* ne parle pas du château de Saint-Elme qui domine la ville et fut converti en citadelle par Charles-Quint: il avait probablement auparavant peu d'importance.

[77] Ancienne villa de Lucullus.

[78] Sans doute *Capo di Monte*.

Il n'est pas besoin de dire que, pendant les quinze jours environ que le baron de Corthuy passa dans la capitale du royaume de Naples, il présenta ses hommages au roi Ferdinand et à la famille royale.

Le 4 janvier 1470, nos voyageurs quittèrent cette ville pour se rendre à Rome. Ils traversèrent Aversa, Capoue, Mola, Gaëte, Fondi, Terracine, Sermoneta et Velitri où quelques usages particuliers attirèrent leur attention.

Les magistrats du lieu occupaient un palais au sommet d'une montagne. Devant la porte était suspendue une cloche que chacun pouvait sonner lorsqu'on venait demander justice. Aussitôt paraissaient des officiers qui recueillaient la plainte. Suivant notre manuscrit, la même chose se pratiquait en Turquie: une cloche semblable se trouvait devant le palais du Grand Seigneur; permis au plus humble sujet de la mettre en branle. Le Sultan, à ce bruit, envoyait querir le sonneur et lui ordonnait d'exposer sa demande. On s'étonne de trouver un tel respect pour ce que nous appelons le droit de pétition, à une telle époque et jusque chez le Grand Turc. Le même usage a existé en Chine[79]. Nos Flamands admiraient un moyen si simple d'assurer une égale justice au pauvre comme au riche, au plus élevé en rang et au plus obscur. «A combien d'exactions et de sourdes manoeuvres,» se disaient-ils entre eux, «n'est-il pas ainsi porté remède!»

[79] *L'empire chinois*, par M. Hue, ancien missionnaire apostolique, 2me édit., Paris, 1854, t. 1, p. 390.

Une autre coutume de Velitri était plus bizarre et fournit une curieuse étymologie. Devant le même palais, on découvrait un monument carré de marbre blanc; en s'approchant, nos voyageurs furent surpris d'apercevoir, sur l'une de ses faces, la figure d'une bouteille et, sur une autre, l'image d'une écuelle, que l'on y avait sculptées. Un peu plus haut, était attachée une chaîne de fer. On expliqua au chevalier brugeois les priviléges attachés à ce monument, ainsi que son histoire. Quiconque s'asseyait là était en droit désormais de paraître en tout lieu, l'écuelle et la bouteille à la ceinture; il était enrôlé dans le corps des Ribauds, dont Velitri s'honorait d'être la capitale et qui lui doivent le nom de *Bélitres*.

Un monument, si rare dans son espèce, avait été érigé pour éterniser la mémoire du roi de tous les Gueux, qui furent, qui sont et qui seront; de Nicolas, célèbre non-seulement par son habileté et ses succès, qui lui avaient fait amasser d'immenses richesses, mais par sa bienfaisance vraiment royale, car il avait fondé cinq hôpitaux pour ses nombreux sujets.

La bonne foi avec laquelle l'*Itinéraire* est écrit défend de traiter ce récit de fable; il n'en est pas moins fort étrange.

Après avoir encore passé par Marino, l'un des domaines de l'illustre maison de Colonna, le sire de Corthuy se trouva de retour, le 11 janvier 1471, dans la capitale du monde chrétien, qu'il avait quittée le 23 avril de l'année précédente, ayant ainsi employé environ huit mois et demi à visiter la Barbarie, l'Égypte, une partie de l'Arabie, la Terre-Sainte, la Grèce, avec des fatigues et des dangers dont de nos jours l'on ne peut se faire d'idée, car il n'y a plus maintenant ni distances, ni flots, ni barbares: on voyage avec les ailes de la vapeur et l'on est reçu par des Turcs en redingote, humbles vassaux de notre civilisation.

III

Florence et Ferrare.

Le camérier du pape.--L'archevêque d'Arles.--Les imprimeurs allemands.--Goûts littéraires du sire de Corthuy.--Université de Sienne.--Florence-la-Belle.--Divers palais.--La liberté et les Médicis.--Bologne.--Jean de Bentivoglio.--Ferrare *l'aimable*.--Les Ferraraises à la fenêtre.--La maison d'Este.--Le palais de *Scimonoglio* et celui de *Belfiore*.--Benvenuto Cellini.--Son remède contre le mauvais air.

Le sire de Corthuy apportait à Rome les informations les plus fraîches et les plus exactes sur la situation de l'Orient. Paul II l'accueillit avec un nouvel intérêt et témoigna même le désir d'attacher à son service Jean Adorne. Placé dans une telle position, avec ses talents et ses connaissances, le jeune homme devait voir s'ouvrir devant lui la carrière des légations, des prélatures, du cardinalat. Flatté de cette perspective brillante, Anselme accepta pour son fils l'offre du souverain pontife. Il fut convenu que Jean reviendrait à Rome après

avoir accompagné son père jusqu'à Bruges, dont il était depuis si longtemps absent et qu'il désirait ardemment revoir.

Le cardinal de Saint-Marc témoigna au Chevalier sa bienveillance accoutumée. Anselme et son fils rencontrèrent chez lui un savant distingué: c'était l'archevêque d'Arles, appelé à Rome par le pape pour revoir et corriger des manuscrits d'auteurs anciens, que ce pontife faisait imprimer par des ouvriers allemands récemment arrivés dans cette ville. On voit que Paul II encourageait les travaux littéraires, quoique Sismondi l'accuse d'avoir persécuté ceux qui s'y livraient.

Les deux Adorne trouvèrent également un accueil empressé chez plusieurs seigneurs et deux négociants de Gênes: Clément de Ubenaldi et Meliaduce.

Le sire de Corthuy n'était plus obligé cette fois de régler son séjour sur les probabilités de départ d'une caraque. Il passa dix-huit jours à Rome et en visita avec soin les monuments. Lui et son fils recherchaient surtout les inscriptions qui rappellent la mémoire des héros et des grands hommes. L'archevêque d'Arles, leur voyant ce goût, leur donna des vers en l'honneur de Cicéron. Ces circonstances et l'intimité qui s'établit entre le docte prélat et le chevalier brugeois, prouvent que celui-ci avait de l'instruction et le goût des lettres.

A son départ, il fut de nouveau escorté par une foule d'amis. Quelques jours après il arrivait à Sienne, où florissaient une université et un collége, appelé de la *Sapience*, fort loué dans l'*Itinéraire*. «C'est là, ou bien à Pérouse,» y est-il dit, «que je placerais des jeunes gens qui seraient confiés à mes soins, lorsqu'ils auraient terminé avec succès leurs premières études.»

Nos voyageurs, en passant à Florence, trouvèrent cette ville digne de l'épithète de *belle* que lui donnent les Italiens. Aucune autre ne renfermait plus d'églises et de couvents. On y admirait encore la résidence particulière des Médicis, dans la *Via Lata*, les demeures de Jacques des Pazzi, de plusieurs autres membres de cette famille et d'autres seigneurs, enfin trois palais publics.

L'un de ceux-ci, qui était fort beau, était occupé par les neuf magistrats appelés prieurs. Un second servait au jugement des affaires civiles. Le troisième était celui du Podestat, qui prononçait, tant dans certaines causes civiles que dans les affaires criminelles.

«Heureuse Florence, entre toutes les villes d'Italie!» s'écrie le jeune Adorne, dans l'*Itinéraire*. «Malgré bien des agitations et des vicissitudes, elle a gardé avec peu d'altération ses institutions primitives et conserve encore, sous l'autorité du saint-siége, son antique liberté.»

Celle ci, néanmoins, était fort menacée: gouvernée, dans l'origine, par des familles gibelines, Florence l'avait été ensuite par une aristocratie guelfe et populaire qui se divisa en deux factions. Celle des *Blancs* l'emporta. C'est ainsi que le Dante, qui appartenait à celle des *Noirs*, apprit à connaître «combien est rude sentier le monter et le descendre par l'escalier d'autrui, et combien goûte le sel, le pain de l'étranger!»[i] (voir note de transcription au début du fichier).

Les Abbizzi devinrent la principale des maisons dominantes, qui s'appuyaient sur les *grands métiers*. Des familles gibelines, les *Ricci*, les *Medici*, pour gouverner à leur tour, cherchèrent l'appui des *petits métiers*. Ainsi se fonda le pouvoir de Côme de Médicis, célèbre par son immense fortune, sa magnificence et son goût pour les arts. Après lui, le pouvoir passa, même sans titre d'autorité, à son fils Pierre, mort en 1469, puis aux fils de celui-ci, Laurent et Julien. L'année où le baron de Corthuy traversa Florence, Laurent, marié à Clarice Orsini, fille de Jacques, prince romain, reçut avec une magnificence royale le duc de Milan et sa femme Bonne de Savoie. Tant de splendeurs annonçaient à la République un maître plutôt qu'un citoyen.

Le sire de Corthuy ne cherchait point le chemin le plus court pour retourner en Flandre. De Florence, il se rendit à Bologne, que l'on appelait *la mère des études et la fontaine du droit*. Jean Bentivoglio[80] avait, dans

cette ville, la principale autorité; il voulut que son palais fût montré à nos voyageurs dans toutes ses parties, et leur offrit de son vin.

[80] L'usage était alors de franciser les noms étrangers: l'*Itinéraire* dit: Jean de Bentevelze ou Bentivolio.

Ils virent ensuite Ferrare, qui leur plut beaucoup, surtout au jeune auteur de l'*Itinéraire*: «Je ne sais,» dit-il, «si les Italiens ont décoré cette ville d'un surnom comme Gênes, Florence et d'autres; pour moi, je l'appellerais l'*aimable*. Le beau sexe y est d'humeur agréable et douce, et à beaucoup de charmes il joint un enjouement qui dériderait le front le plus austère. C'est plaisir de voir ces jolies Ferraraises à leurs fenêtres, le cou tendu et le visage riant, suivant les étrangers qui passent, d'un regard plein de douceur.» Ce dessin, tracé d'après nature, a de la grâce; joint aux portraits, si soigneusement tracés, des montagnardes génoises, des juives d'Algéri, des belles Napolitaines, il complète un *keepsake* qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer dans les bagages d'un futur camérier.

Tout le monde sait qu'à cette époque Ferrare obéissait à la maison d'Este, sans contredit la plus ancienne et la plus illustre de celles qui ont fondé en Italie des principautés. Elle remonte, selon Litta, à Adalbert qui gouvernait la Lombardie et la Ligurie, et elle forma deux branches principales dont l'une, alliée aux Guelfes d'Allemagne, donna des ducs à la Bavière, puis à la Saxe, et devint la tige de la maison de Brunswick qui a occupé le trône d'Angleterre et règne en Hanovre.

L'autre branche, après avoir obtenu, en 1208, la seigneurie de Ferrare, par l'influence du parti guelfe dont Azzo IV, marquis d'Este, était le chef dans la haute Italie, établit plus solidement son autorité, en 1240, à l'aide d'une armée de croisés du même parti.

Nicolas III, marquis de Ferrare, Modène et Reggio, étant mort en 1441, le gouvernement, avant de retourner à Hercule, l'aîné de ses fils légitimes, passa successivement à deux de ses enfants naturels: Lionnel et.....

. . . . . il primo duce, Fama della sua età, l'inclito Borso; Che siede in pace, e più trionfo aduce Di quanti in altrui terre abbiano corso[81].

(ARIOSTO, *Orlando furioso*, C. 3, st. XLV.)

[81] «Le premier duc de cette maison, l'illustre Borso, honneur de son temps, qui règne en paix et conquiert ainsi plus de gloire que tous ceux qui ont porté le ravage sur le territoire étranger.»

L'Empereur, dont Modène et Reggio relevaient, les érigea en duché en faveur de ce sage et illustre rejeton de la maison d'Este. Paul II en fit de même de Ferrare qui relevait du saint-siége, en récompense des efforts de Borso pour rétablir la paix de l'Italie et l'unir dans la ligue contre les Turcs, publiée le 22 décembre 1470. L'investiture de cette dignité fut conférée à Borso, avec une pompe extraordinaire, le jour de Pâques, 14 avril 1471; mais le Duc ne devait pas jouir longtemps de ces honneurs: il mourut le 10 août suivant. Hercule, son successeur, fut le bisaïeul de cet Alphonse II que les vers et les malheurs du Tasse ont immortalisé.

L'*Itinéraire*, à raison de la nouveauté du titre ducal dans la maison d'Este, appelle Borso *le marquis ou duc*. Nos voyageurs admirèrent le palais qu'il avait fait reconstruire à neuf et que l'on appelait *Scimonoglio*: c'était le plus beau de la ville. Il y en avait encore un, «nommé *Belle-Flour*,» suivant notre manuscrit, «et situé hors de la porte du Vieux-Château.» C'est une des constructions du père de Borso: il bâtit à Ferrare les palais de Belriguardo et Consandolo et celui de Santa-Maria Belfiore, auquel était annexé un couvent.

Autour de la ville règnent des marais qui abondaient en gibier, surtout en faisans; mais on ne pouvait leur donner la chasse, sous les peines les plus graves. Le duc seul avait ce droit; sa cour en était si bien fournie que les domestiques mêmes s'en régalaient. Benvenuto Cellini, lorsqu'il fut loge à Belfiore, se permettait quelques incursions sur la chasse ducale. Il nous apprend qu'il abattait des paons à la sourdine, *con certa polvere*, *sema*

far rumore, et il en trouvait la chair un excellent remède contre le mauvais air.

IV

Venise.

Les murs de Padoue.--Venise.--Place et église de Saint-Marc.--La Piazzetta.--Le comte de Carmagnola.--Le palais de la République.--Le sire de Corthuy assiste aux séances du sénat.--Fondation et progrès de Venise.--Henri Dandolo et Marino Faliero.--Le meilleur gouvernement.--Les deux Foscari.--Inquisiteurs d'État.--*La Prophétie.*--Hospices pour les marins.--Azimamet.--Le carnaval.--La chartreuse de Montello.

Nos voyageurs, en traversant Padoue, qui avait une double enceinte, remarquèrent la largeur du mur intérieur; on y pouvait commodément chevaucher. Bientôt s'éleva devant eux, du milieu des eaux, une vision magique, Venise, la merveille de l'Italie, par sa position, ses lois, sa puissance.

Ils y arrivèrent le 18 février. Trois objets surtout y excitèrent leur admiration: la place de Saint-Marc, le Trésor et l'Arsenal.

«L'un des côtés de la place,» lit-on dans l'*Itinéraire*, est formé par la petite mais inestimable église de Saint Marc: on voit devant ses portes les quatre chevaux dorés, trophée de la victoire des Vénitiens sur Constantinople. A gauche de l'église s'élève le magnifique palais de la République, et près de là est une petite place ornée de deux colonnes.»

C'est là que, trente-neuf ans auparavant, Carmagnola, général de la République, avait eu la tête tranchée, un bâillon dans la bouche.

«Le palais,» poursuit notre manuscrit, «est habité par le duc ou doge et renferme deux belles salles où siégent le conseil des nobles et le conseil secret.»

Le sire de Corthuy et son fils assistèrent plusieurs fois aux séances du premier, dans lequel, ainsi que le remarque Jean Adorne, résidait proprement la souveraineté.

L'histoire de ce singulier État ne pouvait manquer d'attirer leur attention; leur *Itinéraire* en donne un résumé assez exact, mais qui apprendrait peu de chose au lecteur.

Les îlots des lagunes et quelques points de la côte, peuplés de fugitifs lors des invasions d'Alaric et d'Attila; cette colonie naissante, qui dépendait de Padoue, forcée bientôt, par les mêmes circonstances, à élire des magistrats particuliers, se donnant en 697 un chef avec le titre de doge, dans la personne d'Anafeste, créant ensuite des maîtres de milice, puis rétablissant la dignité ducale: ce sont là des faits que tout le monde connaît.

Jusque-là, pourtant, c'est à peine si l'on peut dire que Venise existât. Son véritable fondateur fut le doge Ange Participato, qui en 810 fixa le siége de l'administration à Rialto, unit les îles voisines par des ponts, construisit une cathédrale et un palais.

La décadence de l'empire d'Orient fut l'émancipation de Venise qui en relevait. En 1203, elle aide à le renverser et en partage les lambeaux avec les croisés. Le vieux doge aveugle, qui leur avait fait reprendre, en passant, Zara, pour les Vénitiens, était l'âme de l'expédition. Un siècle et demi après, l'un de ses successeurs, à cheveux blancs, et vainqueur de Zara, comme lui, est décapité, pour haute trahison, sur les degrés du palais ducal.

Entre Dandolo et Faliero, d'importants changements s'étaient opérés. Le Grand Conseil substitué, en 1172, à l'assemblée des magistrats appelés tribuns, s'était attribué à lui-même la désignation des 12 électeurs qui le

choisissaient; il avait restreint ce choix aux familles parmi lesquelles il avait été exercé précédemment; enfin, après s'être complété jusqu'au nombre de 600 membres, il s'était déclaré permanent et héréditaire. Pour comprimer les mécontents, on créa le Conseil des Dix, rendu perpétuel en 1335.

C'est par ces degrés que fut fondé à Venise le gouvernement aristocratique, «le meilleur,» selon notre manuscrit, «après la monarchie.»

Ce jugement n'est pas facile à concilier avec celui que nous avons rencontré dans le même écrit sur les institutions de Florence. Il ne faut pas prendre ces diverses expressions dans un sens trop absolu. Anselme et son fils ne pouvaient évidemment louer à la fois le pouvoir illimité d'un seul et une démocratie sans contre-poids, tout en préférant à celle-ci l'aristocratie la plus complète. Peut-être la combinaison de ces trois éléments, se balançant et se tempérant mutuellement, eût-elle mieux répondu à leur pensée, comme elle se rapprochait davantage des institutions de leur pays.

Plus l'aristocratie s'affermissait, plus le pouvoir ducal était restreint. Foscari, tandis qu'il en était revêtu, est réduit à voir, sans oser se plaindre, son fils soumis à la torture et condamné à l'exil. Pour adieu il ne put que lui dire: «Va, mon fils, obéis à Venise et ne demande rien d'autre[82].»

[82] Jacopo va e ubbidisci a quello che vuole la terra e non cercar più oltre.

Afin de se frayer un chemin au trône ducal, il avait été le promoteur de guerres, quelquefois brillantes, toujours ruineuses. Voyant les mécontentements soulevés, il offre d'abdiquer; on lui impose le serment de garder le pouvoir, et ensuite le Conseil des Dix le dépose: il meurt au son joyeux des cloches qui annonçaient l'élection de son successeur.

Treize ans à peine s'étaient écoulés depuis ce règne de tragique mémoire, lorsque le sire de Corthuy vint à Venise. C'était aussi alors une institution encore récente que celle des trois inquisiteurs d'État, ayant droit de vie et de mort, quand ils étaient d'accord. Singulière et redoutable précaution de la classe dominante contre tous et contre elle-même!

Parmi les choses curieuses que le baron de Corthuy vit à Venise, son *Itinéraire* fait mention d'un tableau placé dans l'église de Saint-Julien: on l'appelait *la Prophétie*; mais il eût fallu le désigner plutôt comme le rêve d'un cerveau malade. Ce qui semble inexplicable, c'est qu'une oeuvre semblable fût conservée dans un pareil lieu. Elle représentait le souverain pontife et le Grand Turc, tendant, comme à l'envi, la main pour s'emparer d'un écrit; mais l'infidèle, plus prompt que son compétiteur, avait saisi le document, et voici ce qu'on y lisait:

«L'Église de Dieu sera réformée; elle obéira à Dieu, comme au temps de Pierre, mon vicaire. La porte de la foi s'ouvrira devant les nations, et elles domineront les chrétiens en vertus.»

Cette peinture était fort ancienne et même antérieure, à ce que l'on prétendait, à l'époque où il avait commencé à être question des Turcs: de là ce nom de *la Prophétie*. Il y en a qui s'accomplissent sous nos yeux et que nous remarquons à peine, ainsi que d'autres fort avérées dont on n'a que trop peu de souci: il faudrait un esprit bien mal fait pour vouloir en trouver une ici. Peut-être était-ce une trace des démêlés de Venise avec le saint-siége, ou un bizarre écho de ce voeu de réforme de l'Église, dans son chef et dans ses membres, qui aboutit au concile de Trente, d'une part, et, de l'autre, à Luther et à Calvin.

Venise, puissance maritime, renfermait divers hospices où l'on recueillait les marins dans leur vieillesse. Nos Flamands applaudirent fort à cette institution et la trouvèrent aussi recommandable au point de vue de la politique qu'à celui de l'humanité.

Ce n'était pas uniquement une curiosité de voyageur qui avait amené le baron de Corthuy dans cette ville célèbre; il y trouvait l'ambassade de Perse, qu'il avait suivie de près à Rhodes et qui en était arrivée sur les

galères de l'ordre.

Après la prise de Négrepont, les Vénitiens avaient dépêché Cetarino Zeno à la cour de Perse; Hassan-al-Thouil, de son côté, leur avait envoyé quatre seigneurs, dont Azimamet[83] était le plus considérable, avec cent gentilshommes persans et une suite nombreuse. Il voulait nouer des relations plus étroites avec les puissances chrétiennes qui se liguaient contre le Sultan, s'assurer de leurs dispositions et de leurs forces, et se procurer des artilleurs et des fondeurs.

[83] Hadji-Mehemet.

Rien ne devait être plus utile au sire de Corthuy pour compléter les notions qu'il avait recueillies, en Orient, sur le souverain de la Perse et ses vues, que cette rencontre avec les ambassadeurs de Hassan ou Ussum Cassan et les rapports directs ou indirects qu'Anselme put avoir avec eux. Aussi ne passa-t-il pas moins de dix-huit jours à Venise.

Il est vrai qu'il y trouvait beaucoup d'amis et l'accueil le plus obligeant parmi les principaux de la noblesse. Laurent Bembo, Jean de Bragadini, Antoine Dottore, Laurent Contarini, lui offrirent de magnifiques festins. C'était le temps du carnaval, si brillant jadis à Venise; les bals et les banquets publics, les repas chez les particuliers, se succédaient sans interruption. Chaque jour avait ses fêtes auxquelles nos voyageurs prenaient part.

Au sortir de ces divertissements, un pieux devoir les appelait dans une sainte retraite. Parti le 6 mars de Venise, le sire de Corthuy se rendit le lendemain à Montello pour visiter près de là une chartreuse, appelée *lo Bosco*, où l'un de ses frères reposait, après y avoir porté pendant deux années l'habit de religieux. On ignore pourquoi cet Adorne avait été chercher si loin un cloître dont il ne manquait pas en Flandre, et ce qu'on trouve partout, une tombe.

De Montello, notre chevalier se dirigea vers Trente. Son projet était de traverser le Tyrol et de se rendre par Bâle à Strasbourg; ensuite de descendre le Rhin jusqu'à Cologne: de là il comptait retourner à Bruges, en passant par Aix-la-Chapelle, Maestricht et Anvers.

V

Le Rhin.

Le Tyrol.--Mariaen.--Hélénora Stuart.--Mols.--Entretien de Sigismond d'Autriche avec le sire de Corthuy.--Bâle.--Strasbourg.--La cathédrale.--Le chevalier Harartbach.--Les reîtres.--Les portes de Worms.--Le cours du Rhin.--Cologne.--Aix-la-Chapelle--L'anneau magique.--Maestricht.--Anvers.--Accueil que font les Brugeois à Anselme Adorne.

Ce qu'offre de plus remarquable la partie du voyage d'Anselme Adorne, qui nous reste à raconter, c'est l'entrevue de celui-ci avec Sigismond d'Autriche.

Issu de Rodolphe de Hapsbourg, ce prince avait pour aïeul le valeureux Leopold, tué à Sempach, et était cousin de l'empereur Frédéric III, auquel, dit Æneas Sylvius, les princes allemands obéissaient quand ils le voulaient; ce qui arrivait rarement.

Cette branche avait pour apanage le Tyrol et quelques autres États; mais, selon notre manuscrit, Sigismond prenait, comme l'Empereur régnant, les titres de duc d'Autriche, de Styrie, de Carinthie et de Carniole. Il eut de longs démêlés avec les Suisses et y perdit le Turgau. C'est pour subvenir aux frais de cette guerre, qu'il avait récemment engagé au duc de Bourgogne le comté de Ferrette et plusieurs villes d'Alsace et de Souabe.

Notre chevalier, après avoir passé par Trente et traversé une belle vallée qu'arrose une large rivière, arriva à Marano ou Mariaen, petite ville qui était la capitale du Tyrol. Néanmoins ce n'était pas là, mais à Inspruck, que Sigismond faisait sa résidence ordinaire.

A Brixen, Anselme Adorne rencontra la duchesse, qu'il alla saluer, avec d'autant plus d'empressement qu'elle tenait à la maison royale d'Écosse. C'était Hélénora Stuart, soeur de Jacques II.

Comme le chevalier approchait de Mols, appelé aussi Sevenkirchen, il aperçut à l'entrée de ce bourg une troupe nombreuse et brillante de cavaliers. A leur tête était Sigismond avec qui il eut un long entretien.

Le duc protesta de sa bonne volonté pour Charles le Téméraire. «Je viendrais moi-même en personne lui amener du renfort,» dit-il, «n'était-ce d'un petit démêlé que j'ai avec certains montagnards.»

L'*Itinéraire* les nomme *Angelini*: ils vivaient en commun au nombre d'environ seize cents, habitant une vallée resserrée entre des rochers et à laquelle on n'avait d'accès que par un défilé fort étroit, ce qui rendait cette peuplade très-difficile à réduire.

Le 20 mars, nos voyageurs atteignirent «la charmante ville de Bâle, dont les maisons sont bâties avec autant d'élégance que de luxe.» Le lendemain ils passèrent le Rhin en face de Strasbourg, sur un pont en bois de plus de cent arches. Dans cette ville, ils ne manquèrent pas d'aller contempler la cathédrale, l'une des plus belles églises qu'ils eussent vues. Ils admirèrent surtout la flèche, fort haute et ornée de diverses sculptures. Ils avaient vu des tours plus élevées, mais aucune qui leur parût offrir un aspect plus agréable.

Le sire de Corthuy entra, pour descendre le Rhin, dans une barque assez grande, puisqu'elle put contenir d'autres passagers, sa suite et ses chevaux. Il s'y trouvait déjà un homme d'un visage mâle et ouvert, accompagné d'une dame dont l'extérieur annonçait un rang élevé: c'était un chevalier strasbourgeois, nommé Hans Harartbach, qui voyageait avec sa femme. Cette société, outre qu'elle fut très-agréable à Anselme, lui fut encore d'un grand secours.

Le village d'Ingelsheim, où l'on s'arrêta le soir, était infesté par des reîtres qui y vivaient à discrétion et y commettaient toute sorte de désordres et de violences. Nul moyen de s'y procurer des vivres. En revanche, tout était à craindre de l'insolence de cette soldatesque. Harartbach avait, heureusement, pris ses précautions contre ces deux inconvénients. Non-seulement il s'était muni de provisions qu'il partagea gaîment avec les Flamands, mais il avait fait venir, pour lui servir d'escorte, des gens bien armés qui tinrent les reîtres en respect.

Les deux chevaliers se séparèrent avec des témoignages réciproques de considération, et le Brugeois poursuivit sa navigation; de Strasbourg à Cologne, elle ne dura pas moins d'une semaine. Le 24 mars, il comptait passer la nuit dans la petite mais forte ville de Worms; mais, lorsqu'il y arriva, les portes étaient fermées et elles ne s'ouvraient plus à cette heure. On ne voyait à l'entour aucune habitation: il fallut coucher à la belle étoile. Par grâce, on fit passer à travers une lucarne un pain de médiocre grandeur et quelque peu de vivres pour le souper de nos voyageurs, ainsi que du pain pour leurs chevaux.

Voilà les seuls incidents de leur trajet sur le Rhin. Ils furent charmés de voir, sur ses bords, les châteaux et les villes, munis de toits d'ardoises, ce qu'ils n'avaient pas rencontré dans le Midi. L'*Itinéraire* fait aussi mention des montagnes entre lesquelles le Rhin commence à couler prés d'Openheim, et qui, en dessous de Mayence, prêtent à son cours de si pittoresques aspects.

Le 28 mars, au lever du soleil, notre chevalier aborda à cette colonie sainte (Cologne), «si justement appelée ainsi, à cause des martyrs qui l'ont arrosée de leur sang.»

Pour se rendre à Aix-la-Chapelle, il fut obligé de se pourvoir d'une escorte; elle fut changée au village de

Berchem et à Juliers, sans doute à cause des différentes dominations qu'il traversait.

Dans la ville de Charlemagne, renommée, alors comme aujourd'hui, pour ses bains naturels d'eau chaude, on expliqua à nos voyageurs la fondation de l'église de Notre-Dame, d'une manière qui leur parut un peu difficile à croire; pourtant il en a été tenu note, sous toute réserve, dans leur *Itinéraire*.

Cette légende y est racontée avec simplicité. Quoiqu'elle ait déjà été recueillie dans plus d'un ouvrage moderne, comme il y a quelques différences dans les détails, nous croyons qu'on nous saura gré de la reproduire ici.

L'ANNEAU ENCHANTÉ.

Charlemagne, cet empereur qui remplit l'univers du bruit de ses exploits et du renom de sa sagesse, s'éprit pourtant d'une jouvencelle, et il l'aima si chèrement que, la jeune fille étant morte, il menait son corps en tout lieu avec lui. Il comprenait lui-même sa folie; mais, malgré son grand sens, il n'y pouvait trouver remède.

Or, par grâce divine, un saint homme le vint trouver et lui dit: «Sire! si vous êtes captif en de tels liens et comme ivre d'amour, c'est par maléfice et sortilége. Un anneau enchanté cause votre frénésie. Il faut, vous armant de courage, le saisir sous la langue de celle que vous aimez, toute morte qu'elle est, et le lui tirer de la bouche. A l'instant même le charme sera rompu.»

Charles crut à la parole du solitaire, trouva l'anneau, et irrité des maux qu'avait causés ce talisman, il le jeta vivement loin de lui. L'anneau tomba dans un marécage. Mais admirez ce nouveau prodige! L'ardeur dont avait brûlé l'Empereur ne fit que changer de nature et d'objet; son coeur s'enflamma saintement pour le lieu qui recélait le gage mystérieux, et il voulut qu'une église s'y élevât en l'honneur de la mère de Dieu.

Ce fut le 31 mars que le sire de Corthuy arriva à Maestricht, «ville forte,» dit son *Itinéraire*, «située dans une agréable vallée. Elle appartient au duc de Bourgogne; mais la contrée environnante dépend en grande partie de la Cité Liégeoise, récemment saccagée et presque détruite par le Duc.--«A Maestricht,» dit encore notre auteur, «le peuple est gai et les femmes y sont jolies.» On voit qu'en général elles n'ont point à se plaindre du jeune Adorne; il ne les oublie guère et leur rend volontiers justice.

Le sire de Corthuy passa ensuite par Anvers, «l'une des plus belles villes du Brabant,» qui devait bientôt enlever à Bruges la supériorité commerciale. Comme il approchait de cette dernière ville, où l'annonce de son arrivée était déjà parvenue, il découvre sur la route une troupe nombreuse et animée qui venait avec empressement au-devant de lui; bientôt il distingue des traits connus, il entend des voix aimées, il se voit entouré d'amis et d'autres concitoyens qui le félicitent à l'envi. C'est avec ce cortége, au milieu des acclamations joyeuses, qu'il descendit, le 4 avril, à la Maison de Jérusalem.

Nous ne décrirons pas les transports avec lesquels Anselme, Marguerite[84] et leurs enfants se virent de nouveau réunis, la douceur de leurs embrassements, les questions se pressant, de part et d'autre, sur leurs lèvres: un tel tableau se présente de lui-même à l'esprit du lecteur. Chacun a rencontré, dans la vie, de ces haltes heureuses qui semblent mettre un terme à nos travaux, à nos peines, nous rendre enfin, et sans retour, à ce que nous aimons. Puis, l'inconstance de notre esprit ou la mobilité des choses humaines nous pousse de nouveau loin du port où nous venions d'aborder. Eût-on pu se figurer que notre voyageur n'avait encore traversé que la moindre partie des périls qui lui étaient destinés?

[84] C'est à tort qu'on place sa mort en 1462; il résulte de l'*Itinéraire* qu'elle vivait encore en 1471.

VI

Édouard IV à Bruges.

Avénement et chute d'Édouard.--Warwick, le faiseur de rois.--La Gruthuse accueille Édouard fugitif.--Naissance d'un fils de la comtesse d'Arran.--L'Angleterre et l'Écosse à Bruges.--Le duc de Bourgogne cité en parlement.--Il assiége Amiens.--Trêve.--Anselme Adorne conseiller et chambellan du duc.--Édouard remonte sur le trône.--Le grand prieur de Saint-André.--Départ de la princesse.

Anselme, depuis son départ pour la Terre-Sainte, avait été absent de Bruges pendant un peu plus de 13 mois; dans l'intervalle, cette ville avait de nouveau reçu un fugitif de sang royal.

C'était Édouard IV, de la maison d'York. Il avait dû à l'appui du puissant comte de Warwick la couronne d'Angleterre, qui, arrachée à Richard II, fils du fameux prince Noir, par son cousin de Lancastre, tomba, en 1461, du front du faible Henri VI; mais ensuite le *Faiseur de rois*[85], mécontent de celui qu'il venait de placer sur le trône, avait réussi à l'en faire descendre.

[85] *Kingmaker*, surnom de Warwick.

Édouard, abandonné des siens, se jette dans un vaisseau hollandais. Poursuivi par les Osterlins[86], il aborde au petit port d'Alkmaer, dans le plus complet dénûment. Louis de la Gruthuse était gouverneur de la Hollande; il accueille avec respect le prince détrôné, beau-frère du duc de Bourgogne, lui donne plusieurs robes, le conduit à la Haye et ensuite à Bruges.

[86] Anséates.

Édouard fit son entrée dans cette ville le 14 janvier 1470 (1471). On voyait chevaucher à côté de lui celui qui devait faire périr ses fils dans la Tour de Londres: Richard, duc de Glocester. Les deux frères allèrent loger à la Gruthuse: c'était le nom de la vaste habitation du seigneur brugeois, attenante à l'église de Notre-Dame, et dans laquelle le mont-de-piété est actuellement établi.

La princesse Marie était toujours à la Maison de Jérusalem: elle y avait donné le jour à un fils qui fut baptisé à Saint-Donat. La duchesse de Bourgogne fut la marraine, Ravesteyn le parrain. On voit que la noble fugitive était traitée par la cour avec tous les égards dus à son rang.

L'Angleterre et l'Écosse se retrouvaient à Bruges: un gendarme d'Édouard et un écuyer du comte d'Arran pouvaient se reconnaître aux cicatrices des coups qu'ils s'étaient portés dans quelque *raid* ou quelque *foray*[87]. Un montagnard, enveloppé dans son plaid, la claymore au côté, la plume d'aigle sur sa toque, se rencontrait peut-être avec un groupe de soldats nouvellement enrôlés pour le service du roi d'Angleterre. On distinguait ceux-ci à leurs belles casaques neuves, données par la duchesse de Bourgogne, et portant, par devant et par derrière, la rose blanche d'York.

[87] Chevauchée.

La chute d'Édouard servait à souhait la politique de Louis XI. Forcé, pour dissiper la ligue du Bien public, à des concessions sur lesquelles il s'était bien promis de revenir, enveloppé à Péronne dans les filets de sa propre politique, puis conduit à Liége pour assister au sac d'une cité qu'il avait concouru à soulever, il attendait depuis longtemps une revanche et la voyait enfin s'approcher.

Non-seulement il était parvenu à détacher son frère et le duc de Bretagne de l'alliance du duc de Bourgogne, mais il avait noué des intrigues jusque dans la famille de Charles et espérait voir éclater dans les États de celui-ci une insurrection générale. Enhardi par ces dispositions et par une ligue qu'il avait faite avec les Suisses, il convoque à Tours un simulacre d'états généraux et y fait autoriser des poursuites contre Charles en parlement. Le duc reçut, à Gand, citation par huissier à comparoir devant la cour. Le roi n'avait fait un tel pas qu'avec la résolution d'employer des moyens plus actifs: il fait avancer ses troupes et se rend maître de plusieurs places.

Charles, quoique averti, s'était laissé prendre au dépourvu; il convoque l'arrière-ban de Flandre et de Hainaut et vient avec une belle armée camper devant Amiens; puis, au bout de quelque temps, les deux rivaux, s'apercevant que ce n'était point encore le moment de se porter un coup décisif, traitent et concluent une trêve.

C'est alors que le baron de Corthuy vint rendre compte au duc de ses missions et de ses voyages, en compagnie, dit-on, du patriarche d'Antioche; mais nous ne trouvons, dans l'*Itinéraire* de notre voyageur, aucune trace de cette dernière circonstance. Le duc entendit surtout avec intérêt les informations qu'Anselme lui donna sur les forces et les dispositions de divers princes musulmans, et notamment d'Hassan-al-Thouil ou Ussum Cassan, et il paraît que Charles conçut dès lors l'idée de donner au sire de Corthuy une part plus directe dans les négociations avec la Perse.

En attendant l'exécution de ce projet, il nomma Anselme Adorne son conseiller et son chambellan. Ainsi le raconte un vieux manuscrit que nous trouvons parmi les papiers de famille. En effet, le sire de Corthuy est qualifié, dans des actes officiels presque contemporains[88], d'*illustre chevalier, conseiller et chambelan de Charles de Bourgogne*. Il semble toutefois qu'il devait déjà avoir ce rang ou quelque autre équivalent lorsque Galeas le recevait à Milan avec tant de distinction, *propter Burgundiæ ducem*, et lui donnait les entrées comme à ses propres officiers.

[88] Lettres de l'empereur Maximilien et du jeune Charles-Quint, de 1511 et 1512.

A peine le duc de Bourgogne avait-il traité avec son royal antagoniste, qu'il apprit les succès de son beau-frère en Angleterre: Édouard y était remonté sur le trône et son pouvoir se trouvait affermi par la mort de Warwick sur le champ de bataille et de Henri VI dans la Tour de Londres.

Cet événement, qui faisait regretter à Charles son empressement à conclure, rendait, en même temps, l'Angleterre un asile plus sûr pour les Boyd fatigués de l'exil et désireux de se rapprocher de l'Écosse, dans l'espoir peut-être que Jacques III se laisserait à la fin fléchir ou que d'autres circonstances leur permettraient de rentrer dans leur patrie.

Un coup de la destinée les avait rapprochés, à Bruges, d'Édouard et de Glocester, et Marguerite d'York, liée avec la comtesse d'Arran, par le rang de toutes deux, était un intermédiaire naturel entre ces nobles exilés. Marie Stuart se flattait encore d'apaiser son frère; elle était mère et voulait du moins essayer de conserver un héritage à ses enfants. Buchanan suppose que, par des lettres insidieuses, Jacques III cherchait à persuader à la comtesse qu'en venant plaider elle-même sa cause, elle réussirait mieux qu'elle ne l'avait fait, par correspondance ou en employant des intermédiaires; mais cet auteur a semé son récit de tant de circonstances inventées à plaisir, qu'il n'a droit qu'à peu de confiance. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il y avait en ce moment à Bruges un dignitaire écossais, le grand prieur de Saint-André, qui, par ses discours et ses avis, put exercer de l'influence sur les résolutions des exilés. Quoiqu'il en soit, une péripétie inattendue dans la destinée de la comtesse d'Arran suivit, au bout de quelques mois, le rétablissement de la maison d'York.

L'histoire de cette princesse a excité tant d'intérêt en Écosse et en Angleterre, que les dates et les renseignements que notre *Itinéraire* fournit à ce sujet, et notamment sur l'incident qui nous occupe en ce moment, en acquièrent une importance réelle. On voit Marie, après avoir fui la cour de son frère pour suivre son époux et avoir séjourné près de deux ans à la Maison de Jérusalem, se décider à retourner sans lui en Écosse; et ce qu'il y a de remarquable, c'est l'accord qui se montre, à cet égard, entre elle et le comte, aussi bien que le père de celui-ci, qui, l'un et l'autre, devaient l'accompagner jusqu'en Angleterre. La même entente paraît entre Jacques III et le duc de Bourgogne; car ce fut probablement ce prince qui, à la demande de la princesse et avec l'agréation du roi, chargea le sire de Corthuy d'escorter Marie Stuart. La femme du chevalier devait également accompagner la princesse, et ce qui prouve combien cette compagnie était du goût de Marie Stuart, c'est que, spontanément et d'une façon toute gracieuse, elle invita Jean Adorne à être aussi du voyage.

D'un autre côté, le comte d'Arran eut, en Angleterre, une mission du duc: il devait exciter Édouard contre

Louis XI, allié de Jacques III; négociations qui ont pu concourir à l'invasion de l'Écosse, dont nous parlerons. Il semble donc que les Boyd, tout en s'associant à la démarche de Marie, comptaient assez peu, pour eux-mêmes, sur le succès de cette tentative et avaient d'autres vues.

VII

La séparation.

Marie Stuart s'embarque au port de Calais.--Lord Boyd meurt à Alnwick.--Adieux du comte d'Arran et de Marie.--Le château de Kilmarnoc.--Annulation du mariage de Thomas Boyd avec la princesse.--Présentation à la cour.--Le donjon de Corthuy.--La dédicace de l'*Itinéraire*.--Fin de l'histoire de Thomas Boyd et de Marie Stuart.

Marie Stuart partit de Bruges avec lord Boyd, le comte d'Arran, le baron et la dame de Corthuy, leur fils aîné et une nombreuse escorte, et alla s'embarquer à Calais, le 4 octobre 1471. Voici comment Jean Adorne, dans une notice autobiographique qu'il a placée à la suite de l'*Itinéraire* de son père, décrit ce départ:

«Là même, à Calais, sur le vaisseau prêt à appareiller, je fis mes adieux à mes parents, et je saluai la noble princesse qui, de sa grâce, m'avait invité à la suivre; mais je devais partir dans peu de jours pour Rome. La chose était résolue et ainsi le voulait, sans doute, ma destinée.

«Après avoir pris congé d'eux, je revins à Bruges assez triste, mais supportant courageusement le chagrin que me causait ce prompt retour en Italie, d'où je revenais. Il ne manquait pas d'amis qui me conseillaient de rester, et des hommes puissants me promettaient leur appui. Je partis néanmoins pour Rome, en compagnie du grand prieur de Saint-André.»

On voit que le jeune Adorne eût préféré un voyage en Écosse, sous les auspices de Marie Stuart, et que, par un sentiment bien ordinaire parmi sa nation, il n'allait chercher au loin, qu'à regret, la carrière que Paul II devait lui ouvrir.

Le sire de Corthuy débarqua avec sa femme et leurs nobles hôtes en Angleterre. Les Boyd s'y arrêtèrent. Robert, se rapprochant, tant qu'il pouvait, de la frontière d'Écosse, mourut peu après à Alnwick. Anselme et Marguerite durent assister à une scène navrante: les adieux du comte et de Marie. Leur route, à tous deux, se séparait; chacun allait au-devant d'un avenir inconnu qui ne devait plus les réunir. Les images de leur bonheur passé, de leurs espérances détruites, venaient en foule assaillir leur pensée, et, en même temps, un nuage froid et sombre semblait se placer entre eux. Quelle différence entre cette entrevue et une autre, quoique mêlée aussi de douleurs, dans laquelle, se revoyant après le coup qui les avait frappés, ils s'étaient juré mille fois de ne jamais se quitter!

Arrivée à Édimbourg, la princesse fut, dit-on, froidement reçue par son frère; on ajoute qu'il la confina dans le château de Kilmarnoc, ancien domaine des Boyd; mais comme ils en étaient dépossédés, le choix de ce séjour se comprend assez peu. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les supplications et les larmes de Marie n'eurent pas plus de succès que n'en avaient eu les négociations d'Anselme Adorne. Jacques ne voulait ni rendre à Thomas Boyd, proscrit, dépouillé, ulcéré, sa position, ni en laisser une à la princesse, qui ne convenait pas à son rang et à sa naissance. Le mariage fut cassé, on ne sait sur quel fondement, mais probablement comme l'oeuvre de la puissance usurpée des Boyd et manquant d'un consentement royal, libre et régulier.

En revenant en Écosse, le sire de Corthuy trouvait le mariage du roi accompli. La cour retentissait encore des magnificences qui avaient été déployées pour célébrer cette union. Anselme vit la jeune reine, belle, distinguée et modeste. La présentation de la dame de Corthuy, la tournée qu'Adorne fit avec elle dans ses domaines, se devinent, sans qu'on en trouve le récit: on eût aimé à y rencontrer la peinture d'un paysage d'Écosse, dominé par le vieux donjon de Corthuy, avec son fossé et sa double enceinte de murailles, ou

surplombant, comme un nid d'aigle, quelques roche presque inaccessible.

A Édimbourg, Adorne avait un devoir à remplir: pendant les six mois qu'il venait de passer à Bruges, il avait fait rédiger, sous ses yeux, par son fils aîné, la relation de leur commun voyage. Elle est écrite en latin, mais d'un style familier, afin, comme le dit l'auteur, d'en rendre la lecture plus facile. La narration, semée parfois, ainsi que nous l'avons remarqué, de citations poétiques, y est interrompue et coupée par des dissertations qui résument les observations personnelles et les connaissances des deux voyageurs, relativement à l'histoire, à la situation politique et aux moeurs des pays qu'ils ont visités. Il règne, en général, dans tout cet écrit une simplicité et un ton de bonne foi qui inspirent la confiance. Les descriptions qu'on y rencontre témoignent d'un esprit d'observation uni à beaucoup d'exactitude, en même temps que du sentiment des beautés de la nature. On trouve aussi, en quelques endroits de ce manuscrit, des remarques qui révèlent un goût, assez rare alors, pour les études philologiques et etnographiques.

L'ouvrage est précédé d'une dédicace adressée au roi d'Écosse[89]; elle contient une analyse curieuse des principaux voyages qui avaient précédé celui du sire de Corthuy. L'étudiant de Pavie y donne ensuite carrière à son éloquence classique, pour célébrer, d'une manière hyperbolique, la grandeur et la puissance du jeune souverain qui avait témoigné au père de l'écrivain tant de considération et de gratitude.

[89] Elle a été publiée par M. Le Glay.

Le baron de Corthuy remit lui-même le manuscrit à Jacques III, qui dut être sensible à ce présent. Ses goûts n'étaient que trop studieux, et il parcourut sans doute avec avidité un ouvrage qui a vieilli par la forme et une partie de la matière, aussi bien que par la langue dans laquelle il est écrit, mais qui présentait alors ce qu'on savait de plus certain et de plus neuf au sujet de contrées qui ne cessaient d'occuper l'attention générale.

C'est peut-être lors de cette apparition à la cour de Holyrood, qu'Anselme Adorne fut nommé conseiller du roi d'Écosse, titre fort honorable en ce temps, car l'État n'était pas conduit sans habileté ni sans bonheur. Anselme et Marguerite, pourtant, ne tardèrent guère à retourner en Flandre, après avoir assisté, il faut le supposer du moins, aux réjouissances qui eurent lieu pour célébrer la naissance du prince, depuis Jacques IV, réservé à devenir un jour, entre les mains d'implacables ennemis, l'instrument de la ruine et de la mort de son père.

Nous achèverons ici en quelques mots l'histoire du comte et de la comtesse d'Arran. Le premier, comme nous l'avons dit, fut employé par le duc de Bourgogne dans des négociations; on ajoute qu'il le servit de son épée. Il mourut dans l'exil, et Buchanan raconte que Charles lui fit élever, à Anvers, un magnifique mausolée avec une inscription qui rappelait ses titres et ses exploits.

Nous devons dire que nous n'avons rencontré son nom ni parmi ceux des principaux chefs employés par le duc de Bourgogne dans ses expéditions militaires, ni dans les épitaphes anciennes des églises d'Anvers ou de Bruges[90]. Nous ajoutons cette dernière ville à l'autre, parce que l'auteur que nous venons de citer, semble constamment les confondre ensemble. D'autres écrivains veulent que Thomas Boyd termina ses jours en Italie, et désenchantent le roman de ses amours avec Marie en ajoutant qu'il périt de la main d'un époux outragé.

[90] Nous possédons un recueil manuscrit des épitaphes anciennes de Bruges, où nous avons fait, en vain, des recherches pour y trouver, soit les noms de Boyd ou d'Arran, soit leur traduction latine. Il se publie aussi un recueil des épitaphes d'Anvers, où ces noms ne paraissent pas, que nous sachions.

S'il en fut ainsi, elle était plus que quitte envers lui. Une princesse, veuve ou séparée de son mari, se trouvait en Écosse, en butte aux entreprises et aux outrages d'hommes audacieux, aussi peu délicats sur le choix des moyens que peu retenus dans leurs sauvages passions. Le roi exigea que sa soeur acceptât un protecteur en donnant sa main à lord Hamilton qu'elle avait dû épouser autrefois. Parvenu ainsi au but de son ambition, et créé à son tour comte d'Arran, il devint le chef d'une maison puissante qui, sous le règne d'une autre Marie Stuart, célèbre par sa beauté et ses malheurs, se trouva voisine du trône chancelant de cette reine.

La comtesse d'Arran paraît encore une fois dans l'histoire: ce n'est plus la jeune compagne d'un banni, c'est une mère qui intercède pour son fils, et ce n'était point celui de Boyd. Ses pleurs, cette fois, ne coulèrent du moins pas en vain: Jacques Hamilton, comte d'Arran, s'était exposé à la vengeance du duc d'Albany[91], qui exerçait la régence pendant la minorité de Jacques V; Marie sut les réconcilier.

[91] Fils du frère de Jacques III et par conséquent neveu de la princesse.

VIII

L'ambassade de Perse.

Mort de Marguerite.--Puissance du duc de Bourgogne.--Ses vues ambitieuses.--Sa participation aux affaires d'Orient.--Hassan al Thouil ou Ussum Cassan.--Le *Mouton Blanc* et le *Mouton Noir*.--L'empereur de Trébisonde.--Hassan épouse Despoïna Comnène.--Ambassades vénitiennes.--Le patriarche d'Antioche.--Le sire de Corthuy part pour la Perse.--Hassan reçoit les ambassadeurs du duc de Bourgogne, de Venise et du grand-duc de Moscovie.--Ses succès et ses revers.--Prise de Caffa par les Turcs.--Anselme Adorne est rappelé.

Marguerite ne survécut pas longtemps au voyage d'Écosse. Anselme eut à la pleurer, après environ trente années d'une heureuse union dont les noeuds avaient encore été resserrés par la naissance de six fils et d'autant de filles[92]. Celles-ci étaient bien jeunes lorsqu'elles perdirent leur mère, et c'est une tâche difficile que de remplacer de tels soins! Le sire de Corthuy cependant fut obligé, après y avoir pourvu de son mieux, de s'éloigner encore une fois pour remplir une nouvelle mission de duc de Bourgogne.

[92] M. Gaillard nomme seulement cinq fils et quatre filles. L'une d'elles, Marie, épousa Josse de Baenst, chevalier, seigneur de Gapinghe; une seconde, Élisabeth, fut mariée à Wulfart de Lichtervelde; une troisième fut fille d'honneur de la douairière de Glocester, mais nous ne savons trop quelle est la princesse qu'on a voulu désigner ainsi.

Au milieu des nombreuses entreprises qui l'occupaient, ce prince n'oubliait pas l'affaire de Perse.

Quoique la mort du duc de Guyenne lui eût enlevé un appui et qu'il eût combattu de nouveau en France avec des fortunes diverses et un succès douteux, il semblait à l'apogée de sa puissance. A la faveur d'une nouvelle trêve, il se rend maître de la Gueldre qu'il avait acquise du duc Arnout, tiré par lui de la prison où le tenait un fils dénaturé. Ainsi se complétait successivement l'union des Pays-Bas sous la domination du duc de Bourgogne. Liége et Utrecht subissaient son protectorat. L'Artois, la Bourgogne, la Franche-Comté étaient un ancien patrimoine de cette maison. En Alsace, Charles avait reçu en nantissement, sinon acquis, le comté de Ferrette. Il convoitait la Lorraine. René d'Anjou lui faisait espérer la Provence par testament. Il attendait de l'Empereur la couronne royale. Par un traité avec Édouard VI, il partageait la France. S'étendant déjà en idée au delà des Alpes, il avait, dit Commines, de grandes fantaisies sur le Milanais. Peut-être le diadème de l'empire d'Orient brillait-il de loin à ses yeux, comme plus tard à ceux d'un autre Valois[93]. Du moins, le rôle de champion de la Chrétienté tenait place dans ses rêves de gloire et pouvait certes, en ce moment, tenter une noble ambition.

[93] Charles VIII.

Où s'arrêteraient les armes de Mahomet II? Nous avons vu leurs rapides progrès. Plusieurs États chrétiens étaient envahis; l'Allemagne et l'Italie étaient menacées. C'était comme une faveur inespérée de la Providence, que, dans de telles conjonctures, le Sultan trouvât un rival dans un prince musulman qui allait le prendre à revers, tandis que l'Europe s'apprêterait à faire face au barbare conquérant.

Déjà, en 1461, Philippe le Bon, qui préparait alors une expédition contre les infidèles, avait reçu une ambassade envoyée par des princes de l'Orient, et l'un de ceux dont on lui promettait le concours était le roi de

Perse[94]. Nous ne pensons pas néanmoins que ce fut celui dont il était maintenant question, appelé Assembei par l'historien Bizaro et plusieurs contemporains, Usong par Haller, et enfin Assan-Beg, vulgairement nommé Housson-Cassan dans notre *Itinéraire*. Voici ce qu'on y lit à son sujet, et ce fut sans doute la substance des entretiens que le sire de Corthuy eut avec le duc de Bourgogne sur le prince musulman:

[94] *Hist. de Fl.* par M. Kervyn de Lettenhove, t. V, p. 47.

«C'est surtout pour résister aux fréquentes attaques d'un si redoutable voisin que le Soudan d'Égypte entretient à Alep un corps considérable de Mamelucks. Assan-Beg égale presque en puissance le Grand-Turc. Il y a peu d'années, il se rendit maître de la Perse et vainquit, avec un grand carnage, Jansa, successeur du fameux Tamerlan. La Chaldée où fut Babylone, la Silicie, la Mésopotamie, la Capadoce, l'une et l'autre Perse, l'une et l'autre Arménie, la Médie jusqu'à la Scythie ou Tartarie, lui obéissent. Il a épousé une fille[95] de l'empereur de Trébisonde, et en conséquence il a plusieurs fois réclamé ce pays, du Turc qui s'en est emparé. Cette demande n'étant point écoutée, il se prépare à la guerre. Il a même envoyé un ambassadeur que nous vîmes à Venise, tant à cette République qu'au grand maître de Rhodes, pour contracter alliance et former une ligue. Plaise au ciel que ce dessein s'accomplisse! C'est une voie qui s'ouvre pour arrêter les progrès du Turc et renverser sa puissance.»

[95] Une nièce, voir ci-après.

Quoique ces renseignements appellent quelques rectifications, ils sont exacts en général, et lorsque l'on considère avec quelle difficulté les informations étaient alors obtenues, l'on doit reconnaître que le sire de Corthuy n'avait rien négligé pour s'en procurer de sûres et avait mis soigneusement à profit les occasions qui s'en étaient présentées à lui, soit dans le Levant, soit en Italie.

Suivant les orientalistes, le véritable nom du conquérant de la Perse était Hassan, et il fut surnommé le Grand, en arabe *Al Thouil* ou *Al Thawil*, en turc, *Uzum*, soit à raison de sa taille, soit à cause de ses exploits et de sa puissance. De là le nom d'Ussum Cassan, sous lequel il est le plus généralement connu.

On lui trouvait une analogie de traits avec les Tartares, conquérants de la Perse; cependant il appartenait à une dynastie de Turcomans, dite du *Mouton Blanc*, qui gouvernait l'Arménie.

Ayant succédé, en 1467, à son frère Géhangir, il défit Géhan Schah, sultan de la race du *Mouton Noir*, auquel il enleva les États que ce souverain ou ses prédécesseurs avaient conquis dans la Mésopotamie, la Chaldée et la Perse. Il vainquit ensuite le sultan Abu-Saïd, issu de Tamerlan, et lui enleva le Khorassan et la Transoxane.

D'antique lignage, mais nouveau souverain, il crut ajouter à l'éclat de sa puissance en épousant Despoïna, nièce d'un Comnène qui gouvernait une partie de l'Asie Mineure avec le titre d'empereur de Trébisonde, et cherchait, de son côté, un appui auprès de Hassan contre les armes de Mahomet II.

Hassan, en vertu de cette alliance, ayant requis le Sultan d'éloigner ses forces de Trébisonde et de la Cappadoce, la guerre s'allume entre eux. Les États d'Italie, que la puissance ottomane menaçait de fort près, sentent, à l'instant, le prix de cette diversion. Le pape et Venise s'empressent d'exhorter Ussum Cassan à persévérer dans ses desseins, et un échange d'ambassadeurs s'établit. Ce fut, de la part des Vénitiens, d'abord Catarino Zeno, allié à la famille de la reine Despoïna; ensuite, en 1471, Josaphat Barbaro, chargé de reconduire l'ambassade persane dont parle notre manuscrit, avec de riches présents, de l'artillerie, des artilleurs et des munitions de guerre. En même temps, une flotte combinée, commandée par Pierre Moncenigo, se dirigeait vers les côtes de l'Asie Mineure et y remportait quelques avantages; mais Barbaro, ne voyant pas jour à pénétrer jusqu'auprès d'Ussum Cassan avec les secours qu'envoyait la République, se jeta à travers le pays, en compagnie d'Azimamet qui fut massacré en route, et le Vénitien arriva, à grand'peine et presque seul, à Ecbatane, au mois d'avril de l'année 1474.

On attachait tant d'importance à ces relations, que, vers le même temps, un troisième envoyé de Venise, aussi d'illustre famille, Ambroise Contarini, se rendait en Perse, par la Pologne, la colonie génoise de Caffa et l'Arménie; Iwan III, qui régnait en Russie et avait affranchi cette contrée du joug tartare, avait aussi confié une mission semblable à un seigneur moscovite, désigné sous le nom de Marc Ruffus.

Il est probable que le duc de Bourgogne concourait, au moins de ses deniers, aux armements du souverain pontife et de l'ordre de Saint-Jean contre les Turcs. Toujours est-il qu'il intervenait dans cette affaire et dans les négociations qui s'y rapportaient. Quoique le pape eût déjà dépêché en Perse, au nom de ce prince, et sans doute de concert avec lui, Louis de Bologne, religieux revêtu du titre de patriarche d'Antioche. Le duc voulut, de son côté, choisir un ambassadeur pour la même destination, et ce fut le sire de Corthuy, familiarisé avec l'Orient par son voyage, déjà au fait de cette affaire importante, et réunissant les conditions de sang-froid et de courage que demandait une entreprise si difficile et si périlleuse.

Le chevalier partit de Bruges au mois de mars 1473 (vieux st.) avec une suite nombreuse et brillante. Tandis qu'il luttait avec les lenteurs et les difficultés qu'avaient rencontrées, avant lui, les envoyés vénitiens, le patriarche arriva au camp d'Ussum Cassan, escorté de cinq cavaliers. Le lendemain, il fut admis devant le roi. Après qu'il eut décliné sa qualité et offert, en présent, à Hassan, quelques robes de brocart d'or, de soie écarlate et de drap, il exposa le sujet de sa mission et fit des offres de service au nom du duc de Bourgogne. Au rapport de Contarini, présent à l'audience, les promesses du patriarche furent magnifiques; mais le monarque persan ne parut pas les prendre fort au sérieux. S'il n'entrait point dans cette appréciation un peu de jalousie, on n'en comprendra que mieux que Charles eût songé à se faire représenter en Perse par une ambassade plus solennelle et qui répondît davantage à la renommée du grand duc d'Occident.

La réception fut suivie d'un dîner auquel les ambassadeurs furent invités. Le roi y montra son esprit en proposant des questions auxquelles il répondait lui-même. C'était un vieillard de haute taille, sec et nerveux, d'une physionomie agréable et fort ami de la magnificence. Dans une seconde audience qu'il donna à Contarini et au patriarche, à Ecbatane, il leur ordonna de retourner chacun dans son pays pour annoncer à son souverain qu'il ne tarderait pas lui-même à attaquer les Turcs. Enfin, le 17 juin, il donna aux ambassadeurs une audience de congé. Après avoir distribué au patriarche et à l'envoyé d'Iwan quelques présents, notamment un cimeterre et un turban, que le moine reçut comme le Moscovite, il leur expliqua les motifs pour lesquels il n'entrait pas immédiatement en campagne avec toutes ses forces. A ses côtés se tenaient deux seigneurs persans qui devaient se rendre en ambassade, l'un auprès de Charles, l'autre auprès du prince russe.

Mais, dès lors, ces négociations n'avaient plus d'objet réel. Vers le temps où Barbaro quittait ses vaisseaux, Hassan s'était avancé dans l'Asie Mineure, avait vaincu les Turcs, puis dans une seconde bataille fort contestée et fort sanglante, il avait vu son armée dispersée par l'artillerie ottomane. L'opinion, en Italie, fut qu'il avait été mal secondé. Il était d'autant moins disposé, maintenant, à reprendre sérieusement l'offensive contre les Turcs, que la révolte de son fils Ungermaumet lui donnait de grands embarras. C'est peut-être pourquoi il montrait tant d'impatience de voir partir les ambassadeurs.

Contarini ne regagna l'Italie qu'avec des peines et des périls sans nombre. Barbaro, pour qui Ussum Cassan avait beaucoup de bienveillance, demeura en Perse, dans l'espoir que le roi tenterait quelque entreprise contre Mahomet II; mais il vit bien qu'Ussum Cassan, après s'être vaillamment mesuré avec ce redoutable ennemi, était peu tenté de renouveler l'épreuve.

D'un autre côté, les progrès de la puissance ottomane rendaient les communications de plus en plus difficiles entre l'Europe et la Perse. Dans cette situation, le duc de Bourgogne n'avait rien de mieux à faire que de rappeler son ambassadeur, en quelque endroit qu'il se trouvât. Le sire de Corthuy revint donc en Flandre, où nous allons bientôt le voir entrer dans la période la plus pénible de sa vie.

SIXIÈME PARTIE.

I

Jean Adorne.

Mort de Paul II.--Barbe rasée.--Les chansons de Robinette.--L'hospice de Saint-Julien.--Patric Graham, primat d'Écosse.--Jean Adorne est attaché à l'ambassade du cardinal Hugonet.--Mission à Naples.--Le bâtard de Bourgogne.--Tournoi.--Siége de Neus.--Traité de Péquigny.--Les états généraux de 1475.--Commissaires au renouvellement des Magistrats de Bruges.--Le sire de Corthuy est nommé bourgmestre.

Que devenait cependant Jean Adorne? Nous l'avons laissé reprenant à regret la route d'Italie, moins touché de l'éclat des dignités dont la perspective s'ouvrait devant lui, que docile aux vues de son père. Avant d'arriver à Rome, il apprit un événement bien fâcheux pour la réalisation de ses brillantes espérances: Paul II était mort! Jean, cependant, n'en poursuivit pas moins sa route. A défaut du pape, il comptait trouver un protecteur dans le cardinal de Saint-Marc; mais celui-ci était parti ou se disposait à partir pour une légation.

Le jeune Adorne, comme il nous l'apprend lui-même, arrivait à Rome, le menton orné d'une barbe qu'il avait laissée croître et soigneusement entretenue pendant deux ans. Peut-être l'usage était-il de la porter longue dans les fonctions auxquelles Paul II l'appelait, il se la fit raser et alla passer quelque temps à Gênes, dans la société des parents et des amis qu'il y avait.

Il logeait chez un particulier nommée Julien Alamanni dont la femme était d'Amiens: c'était pour le jeune homme presque un compatriote. Robinette, tel était le nom de la dame, était vive, acorte et d'humeur joyeuse. Pour le distraire de ses mécomptes, elle lui chantait des chansons françaises qui le divertissaient fort.

Évidemment, il n'était point venu en Italie pour cela. Il quitta Gênes et revint à Rome, où il descendit à l'hospice de Saint-Julien: là se trouvaient, en ce moment, quelque Français, assez mauvais sujets, dont il ne rechercha pas la connaissance. Une rencontre plus heureuse lui était réservée dans la capitale du monde chrétien. Un prélat écossais, aussi distingué par sa piété que par sa naissance, attendait à Rome, dans une sorte d'exil, le moment de pouvoir retourner dans sa patrie: c'était Patric Graham, dont nous avons déjà parlé.

Non-seulement le souverain pontife avait confirmé le choix que le chapitre avait fait de Graham pour l'évêché de Saint-André, mais, à la demande du prélat, il avait érigé ce siége en archevêché; et, écartant les prétentions de l'archevêque d'York à exercer une juridiction sur l'Écosse, il avait reconnu les droits de celui de Saint-André au titre de primat du royaume; enfin il avait joint à cette dignité celle de son légat en Écosse, avec la délicate mission d'y corriger la discipline.

Les Boyd n'étaient point favorables, dit-on, à Graham; d'où il faudrait conclure que, lorsqu'ils s'emparèrent de la personne du roi et du pouvoir, ils rompaient ainsi avec les Kennedy. Quoi qu'il en soit, après la chute des Boyd, la cour n'en demeura pas moins contraire au primat, et il n'osait revenir en Écosse: les courtisans, qui profitaient des abus, n'étaient point pressés de voir arriver un réformateur. L'habile et intrigant Schevez, qui aspirait à remplacer Graham, et s'était emparé de l'esprit du roi par son savoir et surtout en flattant le goût de Jacques pour l'astrologie, ne cessait de susciter des obstacles au rival qu'il finit par supplanter.

Le vénérable prélat, pendant son séjour à Rome, admit auprès de lui Jean Adorne et se l'attacha; c'était une suite des relations de notre chevalier avec l'Écosse et un honorable témoignage des sympathies que ses qualités et sa conduite lui avaient méritées de la part de ce que ce pays avait de plus élevé et de plus respectable.

Le primat se disposait, en dépit des difficultés qui l'attendaient, à se rendre auprès de son troupeau, lorsqu'arriva Philibert Hugonet, évêque de Metz, frère du chancelier de Bourgogne. Il était spécialement chargé d'obtenir un chapeau de cardinal pour le protonotaire de Clugny. Une promotion eut lieu le jour de Noël de l'année 1473; Clugny n'y était pas compris, c'était l'ambassadeur. La fureur du duc fut extrême. On

adoucit pourtant l'esprit de ce prince en lui représentant que le protonotaire rencontrait dans le sacré collége une opposition qu'on n'espérait surmonter qu'à la longue. Le cardinal demeura en Italie, comme ambassadeur de Charles auprès du souverain pontife et du roi de Naples; le pape lui donna de plus une légation dans les États-Romains: il fut aussi légat en Toscane.

Jean Adorne fut placé auprès de lui dans une position plus diplomatique que d'Église, qui le rapprochait, non pas, il est vrai, de sa patrie, mais du moins des affaires où elle était mêlée. Il passa plusieurs années avec le cardinal, à Rome et dans les États-Romains.

En 1475, il fut dépêché à Naples, auprès du roi Ferdinand, avec des lettres de créance qui portaient sur trois points ou articles. Il avait aussi une mission pour Antoine, bâtard de Bourgogne, récemment légitimé par le pape, et que Charles le Téméraire avait envoyé à la cour de Naples.

Le prince bourguignon fut reçu avec de grands honneurs dont Jean Adorne fut témoin; à cette occasion, celui-ci assista à un magnifique tournoi auquel le duc de Calabre prit part en personne.

Le duc de Bourgogne, cependant, s'engageait de plus en plus dans de vastes et périlleuses entreprises. En même temps qu'il traitait avec Édouard, qui devait aborder en France avec une armée, il profite d'une querelle entre deux prétendants à l'évêché de Cologne, pour chercher à s'emparer de Neus. Il se met ainsi l'Empereur et l'Allemagne à dos, et épuise vainement ses ressources. Les Anglais débarquent à Calais, mais l'or de Louis XI les désarme. Le traité de Péquigny enlève au duc son allié le plus puissant.

Louis XI, outre son habileté et sa souplesse, avait un grand avantage: il disposait librement des ressources des provinces qui lui obéissaient. Celles des Pays-Bas, les voyant chargées d'impôts et tenues en grande crainte par les gens de guerre, n'étaient pas tentées de se mettre en même position. Le duc s'irritait de cette différence. Il ne cessait de demander aux états de ses *pays de par deçà* ou aux villes de Flandre, des hommes, des vivres, de l'argent. Tantôt il rappelait à celles-ci leurs protestations de dévouement lors de son avénement, les dangers que courait la Flandre et les sacrifices qu'il s'imposait pour la défendre; tantôt il parlait en maître absolu et semblait prêt à recourir aux dernières extrémités. Tout en maintenant avec fermeté les priviléges de la Flandre, les magistrats cherchaient à désarmer Charles par un langage respectueux et en lui accordant, du moins, une partie de ses demandes[96].

[96] Gachard, *Documents inédits concernant l'hist. de la Belgique* t. I, p. 216, 249, 259, 267.

Les Flamands, on le sait, aiment les impôts aussi peu que peuple qui soit au monde; ils ne prenaient qu'un faible intérêt à des guerres où la Flandre n'était pas directement en jeu. Il existait de plus des difficultés quant au service des fiefs et, ce qui touchait davantage le peuple, quant à la valeur des monnaies. De tout cela naissait une irritation, à peine contenue, et qui s'adressait aux hommes mêmes dont les représentations et les délais excitaient la colère du duc. On en verra plus loin les suites.

Charles ne put obtenir des états généraux, assemblés à Gand en 1475, le sixième denier sur tous les biens: on lui refusa également un armement général qu'il demandait; mais les Quatre Membres de Flandre lui accordèrent pourtant d'importants subsides, dans lesquels, suivant l'usage, chaque Membre avait à fournir son contingent. Celui de Bruges était toujours le plus fort.

C'est au commencement de septembre qu'avait lieu, chaque année, dans cette ville, le renouvellement du Magistrat: des commissaires nommés par le duc y présidaient. Ce furent, cette fois, Guy de Brimeu, sire d'Humbercourt, comte de Meghem, Guillaume de Clugny et le prévôt d'Utrecht.

Le duc de Bourgogne, qui employait des Flamands en Hollande, choisissait pour ses délégués en Flandre des personnages étrangers à cette province. Une sorte de fusion monarchique s'opérait ainsi au profit de son autorité. C'étaient, du reste, trois de ses principaux et plus affidés conseillers, et l'on voit par là quelle

importance il attachait au choix qui allait avoir lieu. Il tomba sur le sire de Corthuy pour les fonctions de bourgmestre de la commune, tandis que celles de premier bourgmestre étaient conférées à Paul Van Overtveldt ou Descamps, conseiller du duc, qui les avait déjà plusieurs fois remplies et avait exercé celles de bailli.

Nous avons dit ailleurs combien les premières dignités municipales des grandes villes de Flandre étaient ambitionnées et environnées de considération; néanmoins, les funestes conjectures qui commençaient à poindre à l'horizon et celles que nous venons d'indiquer, rendaient alors ces honneurs peu enviables. Le plus sage, ou, du moins, le plus heureux pour notre chevalier, eût été de s'y dérober; mais il n'était point fait pour l'inaction: il jugeait probablement qu'il y a plus de prudence que d'honneur à s'éloigner d'une cause lorsqu'on en voit pâlir l'étoile; il aimait sa ville natale et pouvait se flatter de lui être utile. En passant par des mains bienveillantes, le pouvoir s'adoucit.

II

Une grand'mère.

Nouveaux impôts.--Mécontentement du peuple.--Conquête de la Lorraine.--L'ombre du connétable.--Défaite du duc à Granson.--*Fortune lui tourne le dos.*--Bataille de Morat.--Hemlink ou Memlink.--Mariage d'Arnout Adorne.--Agnès Adorne.--Renouvellement des Magistrats.

L'administration qui venait d'achever son terme léguait à celle dont notre chevalier faisait partie une tâche fâcheuse. Des subsides avaient été votés, il fallait y pourvoir par des taxes nouvelles. On prit du moins une précaution qui pourrait sembler superflue, tant la chose était naturelle, mais qui devait prévenir sinon des abus, au moins d'injustes soupçons: il fut décidé que les particuliers chargés de la recette ne pourraient être de la Loi. Le peuple n'en trouva pas moins l'impôt peu de son goût et éclata en murmures.

C'était un bien pour Bruges, beaucoup plus que pour le sire de Corthuy, à qui le souvenir de cette émotion a pu nuire, que les fonctions de bourgmestre de la commune fussent alors exercées par un homme qui pût faire servir son influence et la considération dont il jouissait, à maintenir la tranquillité sans qu'il fût besoin de recourir à des mesures sévères. Le calme fut bientôt rétabli et toute l'attention se porta sur ce qui se passait au dehors.

Les événements se pressaient ainsi que dans les dernières scènes d'un drame. Un moment la fortune paraît encore sourire au duc de Bourgogne comme pour l'entraîner plus sûrement à sa perte: une trêve avec Louis XI lui permet de se jeter sur la Lorraine et de s'en rendre maître.

Sur ces entrefaites, le connétable arrêté à Mons, où il s'était réfugié, est livré au roi par ordre de Charles, qui devait partager les dépouilles de Saint-Pol et recouvrer des places dont celui ci s'était emparé. Voulant se ménager entre plus puissants que lui, Saint-Pol avait leurré et déçu tout le monde; mais il était l'hôte de Charles et un obstacle à l'ambition de son astucieux antagoniste. Humbercourt et Hugonet, lorsque, à leur tour, ils montèrent à l'échafaud, ne virent-ils point cette ombre qui marchait devant eux et leur faisait signe de la suivre?

Cependant la catastrophe se préparait: le duc, dans une expédition contre les Suisses, est mis en déroute par sa propre avant-garde qui, en se repliant sur son armée, y jette la confusion. C'est alors que, suivant une expression de son épitaphe, dont Napoléon Ier se fit répéter la lecture, *fortune lui tourna le dos*! Son camp, son artillerie, sa vaisselle, ses joyaux, tombent aux mains de l'ennemi. Cet échec fut bientôt suivi, près de Morat, d'une défaite sanglante.

On peut juger quelle impression de telles nouvelles firent en Flandre, et en particulier sur l'esprit de notre chevalier. Le bruit fut d'abord que le duc était mort. En effet, sa vie, on peut le dire, était finie; le reste ne fut

plus que l'agonie de sa grandeur et de sa fierté.

On place vers l'époque de ces désastres l'arrivée à Bruges d'un artiste né dans cette ville, où l'on admire encore quelques uns de ses chefs-d'oeuvre. Un peintre moderne a représenté Anselme Adorne, bourgmestre de Bruges, allant visiter l'atelier de Memlink ou Hemlink, car si l'on est d'accord sur son talent, on ne l'est pas sur son nom[97]. Nous ignorons si quelque tradition locale a fourni ce sujet, et nous croyons plutôt que l'on aura voulu unir ainsi deux souvenirs chers aux Brugeois. L'épisode, s'il était d'accord avec les dates, n'aurait pourtant rien d'invraisemblable. Anselme aimait les lettres, soeurs des arts; dans ses voyages, les peintures attiraient son attention. Parmi celles de Memlink, quelques-unes ont reproduit les traits de personnes qui appartenaient ou tenaient d'assez près à la famille du chevalier. Lui attribuer du goût pour les arts qui remplissaient ainsi de leur influence l'atmosphère où il vivait, et de la prédilection pour les talents du peintre brugeois, n'était point dans ces circonstances une supposition forcée.

[97] Le monogramme dont il signait ses oeuvres a été pris pour un H, tandis que de bons juges y voient un M.

Deux événements domestiques qui intéressaient notre chevalier, quoique à des degrés différents, marquèrent l'époque de sa magistrature. A ses baronnies d'Écosse et aux seigneuries de Vive et de Ronsele, que sa famille possédait en Flandre, il joignit la terre de Ghendtbrugge qui passa plus tard au plus jeune de ses fils. L'aîné, après Jean, épousa vers le même temps Agnès de Nieuwenhove; elle appartenait à une ancienne famille de chevaliers et porta la terre qui lui donnait son nom et qui était une des bannières de Flandre, dans la descendance du sire de Corthuy. Cette union était sous tous les rapports si bien assortie, que lorsque Agnès eut cessé de vivre, Arnout Adorne, ne trouvant plus rien qui l'attachât au monde, le quitta pour le cloître, comme avait fait son aïeul; hérédité remarquable d'austère piété, lorsque déjà la réformation frappait à la porte.

Ce mariage était pour Anselme une grande joie au milieu des inquiétudes et des noirs pressentiments du moment; mais il eut lieu sous de tristes auspices. La cérémonie se fit le 7 janvier, entre les fatales journées de Granson et de Morat. La nouvelle du premier désastre n'était sans doute pas encore parvenue en Flandre, ou l'on jugea plus sage de ne point différer, soit pour ne point jeter l'alarme, soit en vue même des incertitudes de l'avenir.

Vingt-trois ans plus tard, une jeune femme posait devant le grand artiste brugeois; elle était vêtue d'une robe de brocart ou de drap d'or, serrant à la taille, et presque entièrement cachée sous un vêtement plus ample de velours d'une pourpre foncée, doublé d'hermine et à manches larges et pendantes. Ses mains, petites et blanches étaient ornées de joyaux, aussi bien que son cou. Elle portait en outre une lourde chaîne d'orfèvrerie. Sa tête était couverte d'une coiffe blanche et, par-dessus, d'une sorte de voile de velours noir doublé d'une étoffe de soie jaune, qui retombait sur ses épaules. Ses ajustements cachaient presque entièrement sa poitrine et formaient, de part et d'autre du peu qu'elle en laissait voir, une sorte de collet de velours noir avec une bordure blanche comme en ont les rabats des prêtres. On n'apercevait point ses cheveux retroussés en arrière; mais la transparence du teint, l'arc légèrement tracé des sourcils, le bleu clair des yeux, annonçaient dans la dame qui se faisait peindre, malgré son origine italienne, une blonde fille du Nord. Ses traits avaient de la douceur, son maintien de la dignité; sa taille était svelte et bien prise.

C'est ainsi qu'Agnès Adorne, seul fruit du mariage d'Arnout, a été peinte par Memlink. Lorsque Anselme, père de six fils, la prenait, enfant, dans ses bras, il ne devait point se douter qu'il y tenait le dernier espoir de sa race. Moins de trente ans après lui, celle-ci était près de s'éteindre. Les fils d'Agnès[98] furent adoptés dans la maison d'Adorno par les comtes de Renda, et cet acte reçut la sanction souveraine. L'une des deux branches que forma la descendance de cette dame et de son second mari prit en effet le nom d'Adorne: le soin qu'on mettait à le perpétuer était un hommage à la mémoire encore fraîche de notre voyageur.

[98] Son premier mariage contracté lorsqu'elle n'avait que 13 ans avait été stérile; demeurée veuve dans l'année, c'est à peine si elle avait été femme, quand elle donna sa main, dans l'église de Jérusalem, à un gentilhomme génois nomme Don André della Costa.

Son année d'exercice terminée (septembre 1476), il fut remplacé par un autre chevalier de la maison de Halewyn. Un Nieuwenhove fut nommé premier bourgmestre. C'est pendant leur magistrature que le dénoûment attendu pour Louis XI avec une fiévreuse impatience, vint combler ses voeux et tout remuer en Flandre.

III

Mort de Charles le Téméraire.

Siége de Nancy.--Le comte de Campo Basso.--Ambassade écossaise.--Singulière prédiction.--Elle est confirmée par l'événement.--Le mauvais valet de chambre.--Réflexions.--Les états des provinces s'assemblent.--Les métiers de Gand.--Troubles à Bruges.--Le sire de Corthuy capitaine de la duchesse de Bourgogne.--Les trois chroniques.

Accablé de honte et de douleur, Charles, s'attachant néanmoins avec une fatale persistance à ses entreprises, semblait jeter le défi à la destinée. Avec une poignée de soldats mal armés, mal payés, découragés, malades, il poursuivait le siége de Nancy. Une sombre figure marchait à ses côtés, semblable à un esprit de ténèbres, qui ne devait le quitter qu'après l'avoir précipité dans l'abîme: c'était le comte de Campo Basso.

Sur ces entrefaites arrivait à Bruges une ambassade écossaise chargée d'exposer au duc de Bourgogne les doléances du commerce au sujet de certaines mesures que ce prince avait prises. Plusieurs des personnages les plus distingués de la ville s'empressèrent de fêter ces étrangers, et l'on pense bien que le sire de Corthuy ne fut point des derniers. On pourrait placer chez lui le lieu d'une scène singulière rapportée par Buchanan, si le récit même de cet auteur plus élégant que fidèle, n'était vraisemblablement une fable. Voici ce qu'il raconte: Dans un repas donné aux envoyés écossais, un certain docteur en médecine, nommé André, qui se piquait d'astrologie, les prenant à l'écart, leur dit mystérieusement: «Ne vous pressez pas de vous rendre au camp du duc de Bourgogne: dans trois jours vous apprendrez sa mort.» En effet, on sut bientôt qu'à la suite d'une bagarre plutôt que d'un combat, Charles avait été enveloppé et massacré le 5 janvier 1477.

Commines vit depuis, à Milan, un anneau où était gravée une pierre à fusil et que le duc avait coutume de porter à son pourpoint: «Celuy qui le lui ôta,» dit l'historien, «fut mauvais valet de chambre.»

On douta de la mort du Téméraire; le peuple ne voulait point croire que de cet homme puissant qui avait agité la terre, il n'y restait plus qu'un cadavre nu, la face prise dans la glace d'un fossé. C'est ainsi qu'on le retrouva au bout de quelques jours.

L'épée qu'il avait portée, après Philippe le Bon, avait rivalisé avec le sceptre des Valois, soumis la Hollande et la Frise, le Luxembourg, la Gueldre, cruellement réprimé les Liégeois, dompté les communes soulevées, conduit et contenu les grands; maintenant elle tombait, brisée, aux mains d'une jeune orpheline aux prises avec les armes et les intrigues de Louis XI: c'était une révolution.

Le 24 janvier, la duchesse, conjointement avec la veuve du Téméraire, annonçait le tragique événement aux populations, en même temps que l'intention d'aviser, de concert avec les princes de son sang, ses conseillers et les «gens des Trois États des pays de par deçà,» qui dans peu allaient s'assembler, à alléger les charges des sujets, à les traiter avec douceur et justice, et à résister aux entreprises des ennemis[99]. Il est triste de le dire: quand on est fort, on est peu disposé à céder; quand on a cessé de l'être, les concessions trahissent la faiblesse et ne désarment guère ceux qui les obtiennent.

[99] *Bulletins de la commission d'histoire de l'Académie royale de Belgique,* t. VII, 1er *Bulletin*, p. 64.

Les princes alliés à la maison de Bourgogne, les principaux seigneurs, la noblesse, les états généraux de provinces, parmi lesquelles la Flandre, le Brabant, la Hollande, le Hainaut, formaient chacune le centre

d'autant de groupes particuliers, se réunissent autour de Marie, dans les murs de Gand, siége, en ce moment, du gouvernement et centre de l'action nationale. Le sire de Corthuy ne tarda pas à s'y rendre, et pendant quelque temps il put y observer, comme à leur source, des événements qui ne devaient influer que trop sur sa destinée.

Commines a injustement ravalé les hommes, étrangers jusque-là aux affaires, qui dans cette crise furent amenés à y prendre part. Si pourtant l'on se représente clairement la situation au dehors et au dedans, un ennemi aussi peu scrupuleux que puissant, poussé par la haine et la vengeance plus encore que par la politique, le pouvoir ébranlé et chancelant, les États de Bourgogne composés de deux parties presque étrangères l'une à l'autre, les provinces dites de par deçà récemment ou faiblement unies entre elles, chacune formant un État jaloux de ses droits et repoussant toute influence étrangère à son territoire; chez les grands, des vues, des intérêts divers; des institutions que d'autres pays enviaient, mais qui donnaient à la multitude une action directe et, dans des moments semblables, presque souveraine; la réaction d'autant plus violente, que la compression avait été plus forte; si, disons nous, l'on se fait une idée vive et nette d'un tel état de choses, on comprendra sans peine qu'il eût presque fallu un prodige pour qu'il n'en sortit rien que de juste, de sage et de régulier.

L'habitude d'obéir survit quelque temps au pouvoir; les conséquences de la situation ne devaient se développer que successivement. Bientôt pourtant un observateur attentif, dont le nom n'est point connu, écrivait silencieusement, dans des notes qui sont parvenues jusqu'à nous, que «le *commun peuple* était maître.» Ces mots, nous ne les transcrivons point avec un sentiment de dédain: Lazare[100] était du commun peuple; mais Lazare ne gouvernait pas. L'infortuné! il eût trouvé des flatteurs.

[100] Dans la saisissante parabole du mauvais riche.

Les métiers de Gand s'arment et se font remettre en possession de tous leurs priviléges. A ce signal, les Brugeois demandent une lecture solennelle de ceux de leur ville. Le premier bourgmestre s'y oppose avec plus de fierté que de prudence; le peuple s'assemble en tumulte. A la vue du flot qui déborde et gronde, Nieuwenhove se trouble et court à Gand avertir la duchesse de se qui se passait.

Quelques jours après, on voyait entrer à Bruges, par la porte de Sainte-Croix, une petite troupe de cavaliers. Anselme Adorne en faisait partie, aussi bien que le sire de la Gruthuse, Jean, son fils, seigneur de Spiere ou des Pierres, et Jean Breydel. La duchesse, afin de rétablir l'ordre dans cette ville, l'avait placée sous le commandement des quatre capitaines que nous venons de nommer. Le reste se composait de leur suite et de leur escorte.

Avant de faire connaître ce qu'ils firent et quelles en furent les suites, nous devons dire quelque chose des sources où nous avons principalement puisé:

On trouve la relation des troubles de Bruges, à l'époque de l'avénement de Marie de Bourgogne, dans la Chronique de Flandre d'Antoine de Roovere, qui fait partie de l'ouvrage publié à Anvers en 1531, par Guillaume Vorsterman, sous le titre de: *die exellente Cronike van Vlaenderen*, ainsi que dans la Chronique de Despars, terminée en 1562, et celle qui a été publiée à Bruges en 1727, par André Wyts.

De ces trois ouvrages, le premier retrace le plus directement les impressions du moment et les souvenirs contemporains; mais souvent il rend ceux-ci d'une manière un peu confuse, et ils ont besoin d'être débrouillés et éclaircis. L'auteur, qui était déjà mort quand on imprimait son récit, fut musicien et homme de lettres, ou, suivant l'expression du temps, rhétoricien. Vorsterman vante beaucoup ses talents. De Roovere n'en donne pourtant pas de grandes preuves par ses acrostiches qu'il appelle des *incarnations*, ni par la forme de son récit: ses paragraphes commencent, d'ordinaire, par le mot *item*, ainsi que les articles d'un compte ou d'un inventaire; mais personne n'est plus au fait que lui de ce qui se passe dans les rues et sur le marché de Bruges, et les détails qu'il donne sont précieux pour l'intelligence des faits et leur appréciation.

Nicolas Despars ou d'Espars, gentilhomme et *Poorter* de Bruges, bachelier en droit, est déjà plus éloigné des événements; il a pris soin pourtant de comparer ensemble toutes les chroniques de Flandre, soit imprimées, soit inédites, écrites en latin, en français ou en flamand, et les résume avec gravité et droiture.

André Wyts, imprimeur de la ville, a dédié au comté de Lalaing, commissaire impérial en Flandre, et aux Magistrats de Bruges un travail signé seulement des lettres N. D. et F. R., qui comprend l'analyse de tous les priviléges de la province, des villes et châtellenies, et le récit de ce qui s'est passé en Flandre de 1346 à 1482, tiré, selon que l'annonce le titre, des écrivains les plus dignes de foi, de manuscrits et mémoires inédits, notamment d'écrits contemporains des événements, rédigés en langue flamande. On peut supposer que l'ouvrage de Despars a été mis à contribution dans cette compilation, et lorsqu'elle s'en écarte, ce n'est souvent que pour tomber dans quelque méprise.

Despars et les auteurs de la chronique éditée par Wyts résument, acceptent ou rejettent, suivant l'opinion qu'ils se forment. Celle de Despars, surtout, n'est point à dédaigner sans doute; mais De Roovere raconte, quant au gouvernement de Marie de Bourgogne, ce dont il a pu être témoin lui-même, ou, du moins, ce dont la mémoire était encore fraîche au moment où il écrivait.

C'est surtout en comparant et en pesant les témoignages de ces auteurs que nous avons pu nous rendre un compte exact des faits dont on va lire le récit[101].

[101] Nous avons tenté des recherches à la Bibliothèque et aux Archives de Bruges, mais sans résultat.

IV

Les capitaines de la duchesse.

Objet de la mission des capitaines.--L'avenir de Bruges.--Le sire de la Gruthuse.--Jean de Bruges.--Jean Breydel et son escorte.--Transaction.--La Gruthuse au balcon de l'hôtel de ville.--Arrestation d'Hugonet et d'Humbercourt.--Exécutions à Gand.--Troubles à Bruges.--On demande la mise en jugement des anciens magistrats.--Caractère de la justice communale dans les temps de troubles.--Les partis et leurs accusations.

La mission qui était confiée au sire de Corthuy, conjointement avec les autres personnages que nous venons de nommer, n'était pas moins flatteuse que délicate; elle témoignait, à la fois, de l'estime que la cour avait pour lui et de celle qu'il inspirait à ses concitoyens, car il s'agissait de rétablir parmi eux l'ordre et le calme, non par des mesures de rigueur auxquelles on ne pouvait même songer, mais par la conciliation et par l'ascendant de la sagesse et de la considération personnelle.

Parvenue au sommet de ses prospérités, dont il ne reste plus qu'un souvenir et la misère qu'elles laissent trop souvent après elles, Bruges rencontrait une pente fatale et devait rapidement la descendre. Il semblait que la nature et les événements conspirassent ensemble sa ruine. Le Zwyn[102] commençait à se fermer peu à peu à la navigation. Les agitations politiques éloignèrent le commerce effrayé, et lorsqu'il consentit à revenir, les avenues se fermaient devant lui. Survint ensuite la réforme religieuse qui remua de nouveau le peuple et troubla jusqu'à la paix des tombeaux. La peste, enfin, se chargea de mettre la population de niveau avec sa fortune réduite. Jamais Bruges ne se releva.

[102] Petit golfe qui amenait les vaisseaux au port de l'Écluse.

Il n'était donné de l'arrêter dans cette voie, dont on ne découvrait pas même les abîmes, ni au sire de Corthuy, ni aux autres délégués de la duchesse. C'est beaucoup, quelquefois, de pourvoir aux besoins les plus pressants du moment, et telle était la véritable tâche des capitaines. La chronique publiée par André Wyts confond, ici, deux qualités fort différentes désignées également par ce titre. Anselme Adorne n'était point, en ce moment, capitaine de quartier (Hoofdman), non plus que les trois autres. C'étaient des officiers de la maison de

Bourgogne, qui devaient se partager les importantes fonctions de commandant ou gouverneur.

La Gruthuse les avait déjà remplies à Bruges, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et avait beaucoup contribué à maintenir cette ville dans l'obéissance, lors du soulèvement des Gantois contre Philippe le Bon.

Proprement, c'était un Van der Aa, de la famille des seigneurs de Grimberghe; il devait à des alliances le nom de Bruges et les titres de sire de la Gruthuse et de prince de Steenhuse. Édouard IV l'avait créé comte de Wincester. Il était marié à une dame de la maison de Borsèle, fille du comte de Grand-Pré et d'une princesse d'Écosse. Sa naissance et les services signalés qu'il avait rendus aux ducs de Bourgogne lui avaient valu l'ordre de la Toison d'or, ainsi que la lieutenance générale de Hollande, Zélande et Frise, que lui enlevaient les circonstances présentes; ses qualités étaient dignes de son rang, son caractère humain et affable: esprit sage et modéré, il savait s'accommoder aux temps.

Son fils est connu principalement pour sa participation à quelques opérations militaires. Après la mort de la duchesse, ayant pris parti, aussi bien que la Gruthuse lui-même, contre Maximilien, il passa en France quand ce prince l'eut emporté et fut gouverneur de la Picardie et chevalier de Saint-Michel.

Breydel, au contraire, s'attacha à la cause du duc d'Autriche et paya son zèle de sa tête. Nous avons parlé de ses exploits contre les infidèles; il avait actuellement sous ses ordres des hommes d'armes étrangers qu'il s'était attachés dans ses guerres lointaines, ou qui formaient la force armée mise à la disposition des capitaines.

Ce n'était pourtant ni cet appareil guerrier, ni leur valeur personnelle qui eussent pu suffire à contenir une population de deux cent mille âmes, dans un moment où le pouvoir était sans force et l'État en péril. Les capitaines s'appliquèrent à calmer les esprits. Le soir même de leur arrivée, la Gruthuse et ses compagnons eurent une conférence avec les doyens; il s'agissait de s'entendre sur les conditions auxquelles les métiers consentiraient à déposer les armes. Ceux-ci exigeaient l'abolition des nouveaux impôts, l'annulation des contre-lettres qu'on gardait au château de Lille, ainsi que des conditions imposées par Philippe le Bon, en 1437, enfin le rétablissement de tous les priviléges. Celui de mettre en jugement les magistrats et même les officiers de la duchesse qui exerçaient à Bruges leurs fonctions, fut le point le plus contesté: c'était, en effet, une arme bien dangereuse. On finit, cependant, par tout accorder, et le sire de la Gruthuse s'employa vivement auprès de la cour pour qu'elle ratifiât ces concessions.

Le 7 mars, un beau drap d'or couvrait le balcon de l'hôtel de ville; la Gruthuse, revêtu des insignes de la Toison d'or, y parut entre quatre religieux, savants en théologie; là, après avoir fait donner lecture des actes dont on se plaignait, il les déchira de sa main, aux acclamations de la foule qui jurait de vivre et de mourir avec la jeune duchesse.

Tous les priviléges de la ville furent ensuite soumis à l'inspection des chefs de la bourgeoisie, ainsi que des doyens. «De tout ceci,» ajoute la chronique, «il revint au sire de la Gruthuse beaucoup d'honneur et d'affection parmi le peuple.»

On voit ici la Gruthuse sur le premier plan et les trois autres capitaines rester dans l'ombre; peut-être Breydel n'était-il même que son lieutenant, et Jean de Bruges ne pouvait, à côté de son père, jouer qu'un rôle secondaire. Le sire de Corthuy aurait eu ainsi, seul entre les trois, une position indépendante; on ne saurait douter qu'il n'inspirât à la duchesse et à son conseil une confiance particulière, ce qui devait donner beaucoup de poids à son intervention. S'il paraît moins en évidence que la Gruthuse, tout n'en porte pas moins à croire qu'il le seconda loyalement. Il voyait avec joie le calme rétabli par leurs soins communs: ce fut encore un beau jour dans sa vie publique et peut-être le dernier. Bien souvent, il vient un temps où la destinée change de cours: tout allait au-devant de nous, tout s'éloigne ou s'assombrit. C'est moins un malheur, peut-être, qu'un signal et un bienveillant avertissement. Quand tout ce qui nous a ébloui, entraîné, charmé, ne nous offre plus que mécomptes et amertume; quand les noeuds qui nous lient à la vie se détachent l'un après l'autre, que toutes

les clartés de la terre pâlissent ou s'éteignent, n'est-ce pas pour qu'on la quitte sans regret et que, d'avance, l'on regarde plus haut?

La situation politique, à Bruges, comme dans le reste de la Flandre, avait toujours pour pivot ce qui se passait à Gand. Un drame lugubre s'y préparait: Hugonet et Humbercourt avaient à porter le poids de leur faveur passée et, plus encore, de celle qu'ils conservaient en secret. Malgré leurs dispositions favorables, Louis XI ne les trouvait pas assez souples et voulait tout brouiller; par des indiscrétions calculées, il les compromet adroitement. Le duc de Clèves leur devient hostile, en apprenant qu'ils voulaient le mariage du dauphin avec la duchesse dont il ambitionnait la main pour son propre fils. Le peuple de Gand avait peu besoin qu'on l'excitât contre ces étrangers; il les fait jeter en prison. Les métiers s'arment de nouveau et font arrêter encore plusieurs personnages dont quelques-uns sont immédiatement mis à la question et exécutés.

C'est, dans le pays, un mouvement général. On voit accourir à Bruges les gens du Franc qui lacèrent ou livrent aux flammes les actes par lesquels ce territoire avait été érigé en quatrième Membre et traînent leurs magistrats devant le bailli pour qu'il les fasse conduire au Steen[103]. Peu après, les Brugeois font subir le même sort à quelques habitants, et prétendent qu'on y joigne encore tous ceux qui avaient rempli dans les dernières années les fonctions de bourgmestre ou de trésorier de la ville, afin qu'ils eussent à rendre compte de leur gestion.

[103] Prison.

Le baron de Corthuy, qui venait de remplir une mission toute de conciliation et de popularité, était du nombre des magistrats que cette mesure aurait atteints; les libertés qu'il avait concouru à rendre à ses concitoyens, se tournaient ainsi contre lui. Ce n'est pas qu'il y eût eu quelque chose d'effrayant pour lui à rendre compte de son administration devant des juges impartiaux et indépendants; mais rien de redoutable, dans les moments d'émotion populaire, comme cette juridiction communale que nous allons voir à l'oeuvre. C'était la justice criminelle du temps, avec tous ses vices et l'intervention de la multitude, avec tous ses entraînements; point d'appel ni de sursis, la torture ou sa menace, aucune des garanties qui de nos jours protégent les biens, l'honneur et la vie du dernier des citoyens.

Lorsqu'on parcourt d'ailleurs les chroniques du temps, on aperçoit des partis en jeu, et l'on sait assez quelles sont leur équité et leur modération. Selon les différentes phases de la politique, on voit ceux qui partageaient la Flandre se poursuivre tour à tour des plus déplorables accusations. Qui voudra croire que Jean de Nieuwenhove[104], brave et renommé capitaine, l'un des héros de Guinegate, où il fut armé chevalier, ait détourné à son profit les fonds destinés à la solde des troupes; que Martin Lem ait machiné la mort de Barbesan; que le fond de la politique de la Gruthuse ait été de dégager ses revenus en spéculant sur les variations du tarif des monnaies? Tout cela fut dit, accepté, par un parti ou par l'autre, et la postérité le rejette avec mépris.

[104] Il était frère d'Agnès de Nieuwenhove, mariée à Arnout Adorne et fils, ainsi qu'elle, de Nicolas de Nieuwenhove. Le bourgmestre s'appelait aussi Jean, mais il était fils de Michel.

Le baron de Corthuy pouvait être aussi en butte à la haine d'un parti et en devait subir les conséquences. Les choses toutefois, à Bruges, n'en étaient pas encore tout à fait là; le coup fut amorti: on détourna la fureur populaire sur le bourgmestre fugitif qu'elle ne pouvait atteindre. Une prime fut promise à qui le livrerait.

La famille et les amis d'Anselme respiraient en voyant l'orage s'éloigner d'une tête vénérée; mais il devait éclater bientôt avec plus de furie.

V

Marie de Bourgogne.

Tâche pénible.--La gloire des nations.--Supplice d'Hugonet et d'Humbercourt.--Nobles larmes.--Adolphe de Gueldre et le duc de Clèves.--Entrée de la duchesse à Bruges.--Troubles.--Pillage.--L'échevin justifié et emprisonné.--Cris de mort.--Ambassade de l'empereur Frédéric III.--Renouvellement des magistrats.--Une plaisanterie de Louis XI.--Les Gantois entrent en campagne.--Revue des milices brugeoises.--Les seize.--Digression.--Les deux déserteurs.

Ce n'est pas, nous l'avouons, sans avoir hésité quelque temps que nous poursuivons notre tâche: elle nous oblige à retracer avec détail des scènes pénibles d'agitation et de désordre; mais tous les peuples, toutes les formes de gouvernement, tous les états de la société ont leur part d'erreurs et de fautes, et nous ne pensons pas que l'historien ait charge de les couvrir d'un voile, ou, comme on l'a vu ailleurs, d'un vernis séduisant. La gloire d'une nation dépend moins du soin qu'on prendrait de pallier et de colorer ce qui a pu s'y passer de moins digne d'éloge, que des grands hommes qu'elle a produits et des grandes choses qu'elle a faites. Aucun pays n'efface sous ce double rapport les provinces belges, et la Flandre a sa belle et noble part dans de tels souvenirs. Nous pouvons donc être tranquilles, et nous reprenons notre récit.

Assez d'autres sans nous ont exposé et discuté les griefs auxquels les deux anciens conseillers de la maison de Bourgogne, détenus dans la prison de Gand, étaient en butte; ce dont nous nous préoccupons surtout, c'est de la relation que nous apercevons entre cette affaire et l'ensemble de la situation.

L'histoire offre certains moments où toute une suite d'événements est comme suspendue à la vie d'un homme, à l'existence d'un enfant, à un siége qui se poursuit, à un procès qui se juge. Ainsi en était-il de celui-ci. Hugonet et Humbercourt, l'homme d'État et le capitaine, devant le tribunal auquel la duchesse avait été contrainte de livrer leur sort, c'était le règne de Charles qu'un arrêt allait frapper, et tout ce qui avait tenu à ce règne en devait sentir le contre-coup. La procédure semblait trop lente; le peuple s'agite; enfin l'arrêt est prononcé: les deux proscrits montent l'un après l'autre sur le même échafaud, dont on prit soin de changer la décoration, selon l'état et le rang de chacun.

Plus touchée de leur danger que ne le sont souvent les grands du malheur de ceux qui les servent, Marie avait tenté d'arracher ces victimes à la mort. Elle avait le doux éclat de la jeunesse, la majesté du rang; son deuil triste et récent, ses supplications, ses larmes, leur impuissance, rendent cet incident l'un des plus émouvants de nos annales.

Avec Hugonet et Humbercourt, elle défendait la mémoire de son père. Adolphe de Gueldre s'était saisi autrefois du sien, «à un soir, comme il se voulait aller coucher, et l'avait amené à cinq lieues d'Allemagne, à pied, sans chausse, par un temps très-froid, et le mit au fond d'une tour, où il n'y avait de clarté que par une bien petite lucarne.» Ce fils dont quelques circonstances semblent pourtant atténuer les torts, sans pouvoir l'absoudre, était l'un des prétendants à la main de l'héritière de Bourgogne et cherchait un point d'appui dans le peuple qu'il séduisait par des qualités brillantes.

Pour son parti, la mort d'Hugonet et d'Humbercourt était un triomphe. Le duc de Clèves y avait concouru en donnant les mains à la condamnation de tous deux. Voulant écarter un obstacle, il avait servi un rival et précipité le cours des événements qu'il se flattait de maîtriser. Il tente alors de rendre à la captivité Adolphe, l'idole de la multitude, qui s'était inscrit parmi les orfèvres. Vain et débile essai! Le duc de Clèves, chef du conseil, placé au sommet des pouvoirs, échoue contre les priviléges d'un métier et la faveur du peuple; il s'éloigne humilié et vaincu. Sa défaite devait donner au mouvement une impulsion nouvelle. Sans comparer les causes, ni les événements, on songe involontairement aux Girondins préparant la domination de leurs implacables adversaires.

Sur ces entrefaites, la duchesse de Bourgogne se rend à Bruges pour en jurer les priviléges. On la reçoit avec les honneurs dus à son rang. Archers et arbalétriers, à pied, à cheval, défilaient en bon ordre, le casque en tête, avec des casaques tailladées qui laissaient dessous briller leur armure. Les métiers portaient des flambeaux. Les maisons étaient ornées de draperies blanches, de drap d'or, de riches tapis. Des jeunes filles, couronnées

de roses, vinrent offrir à Marie un chapeau des mêmes fleurs qu'elles lui présentèrent sur un plateau de cristal. On voyait, sur des théâtres, Moïse sauvé des eaux, le roi Priam et la reine Panthésilée, la jeune et belle Ara recevant la bénédiction de son père. Une inscription qui accompagnait la dernière représentation, renfermait cette allusion qui, en ce moment surtout, dut toucher la princesse: *Nec fidem suam unquam mutavit ab eo*[105].

[105] Jamais elle ne détacha, de lui, sa foi.

Mais tandis qu'elle s'avançait dans une litière couverte de velours noir, au milieu des démonstrations de respect et de joie, un bruit se répandait, parmi la foule, que, par des sacrifices pour la défense commune, les magistrats du Franc avaient obtenu que ce territoire demeurât séparé de la ville. Le soir même, les métiers s'assemblent; plusieurs échevins sont arrêtés; la maison du bourgmestre est livrée au pillage, arme trop ordinaire de nos discordes.

L'un des échevins demanda à se justifier: il monta dans une chaire, sur la place, et donna des explications si claires et si précises, qu'il ne restait aucun doute sur son innocence. On ne l'en reconduisit pas moins en prison, car il ne fallait point fâcher le peuple: mais les agitateurs n'étaient pas satisfaits: ils voulaient du sang. Pour qu'il ne fut point versé, les doyens, disaient-ils, s'étaient fait compter cent couronnes. «Tue! tue!» s'écrient quelques voix. Tout était perdu sans le sang-froid du doyen des maréchaux: «A vos bannières!» crie t-il à son tour d'une voix retentissante: on se range; on endosse le harnais; chacun brandit ses armes. Pour produire ce tumulte, il avait suffi de trois ou quatre misérables.

C'est au milieu de ce désordre qu'arrivèrent à Bruges les ambassadeurs qui venaient demander la main de Marie pour Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III. Pendant que se traitait cette grande affaire européenne autant que flamande, la duchesse put voir, des croisées d'une hôtellerie où elle se transporta, les métiers rangés, en armes, sur la place, les gens du Franc et des villes subalternes se joignant à eux, et une députation de Gand qui venait offrir aux Brugeois le concours de cette alliée puissante et redoutable.

Il fallait céder: aux concessions accueillies naguère avec tant d'enthousiasme, Marie en ajouta de nouvelles et les confirma toutes par ses serments.

Quoique les magistrats n'eussent pas fini leur temps d'exercice, ils devaient être renouvelés au début d'un nouveau règne, et ils le furent selon les priviléges qui venaient d'être accordés. Les sires de Gaesbeck, Van der Gracht et d'Utkerque (Charles de Halewyn), tous trois chevaliers, et le seigneur de Dadizeele, grand bailli de Gand, procédèrent à cette opération, de concert avec les chefs de la bourgeoisie et des métiers. On prit cinq échevins et autant de conseillers parmi les *Poorters*, un échevin et un conseiller dans chacun des huit autres Membres, c'est-à-dire des huit groupes que formaient les métiers. Les échevins élurent ensuite le premier bourgmestre, et le conseil, le bourgmestre de la commune.

Cette combinaison offrait l'avantage de ne laisser aucun des éléments de la cité devenir étranger à la chose publique. Le gouvernement avait une action par le choix des commissaires. La grande part, toutefois, était dévolue aux métiers, et, en fait, la multitude avait la plus forte, par sa masse, son ardeur, sa présence sur la place publique, ses armes qui la faisaient craindre, et dont on avait grand besoin.

Les États de Marie étaient envahis. Louis XI, tout en y fomentant des divisions, prenait des villes, les serrant vivement, payant bien la défection et effrayant la fidélité par des supplices. C'est ainsi qu'après avoir fait servir un bon souper aux députés qu'Arras envoyait à la duchesse, il leur fit couper la tête. Celle de l'un d'eux, qui était du parlement, fut exposée, avec un beau chaperon fourré, sur le marché d'Hesdin, «là où il préside,» ajoutait, en goguenardant, le roi qui aimait à raconter cette plaisante histoire.

Les Gantois entrent en campagne, sous la bannière que la jeune duchesse, pour leur complaire, avait remise de ses mains à Adolphe de Gueldre. Bruges, à son tour, se prépare à la guerre. Un corps soldé, ayant chaperon

rouge et casaque pareille, à la croix de Bourgogne, sort des portes. Les milices accourent sur le marché pour y passer la revue; mais une fatale pensée naît ou est semée dans leurs rangs. Elles déclarent qu'elles ne partiront point, que l'on n'ait mis en jugement tous les bourgmestres et trésoriers de la ville, de 1472 à 1475: ainsi, quatre premiers bourgmestres, autant de bourgmestres de la commune, et huit trésoriers, en tout seize anciens magistrats. La date de leurs fonctions suffisait aux poursuites; on saurait bien, après, distinguer les innocents des coupables.

Le principe de cette mise en prévention, en bloc, était si absolu, qu'il enveloppait à la fois les hommes dont les opinions s'accordaient le moins. A côté de Van Overtveldt, conseiller du dernier duc, de Jean de Raenst, seigneur de Saint-Georges, de Barbesan, comme eux du parti de la cour, on trouvait, parmi les seize, l'un des chefs du parti contraire, Jean de Nieuwenhove, dont il vient d'être parlé. Il y avait encore Martin Lem et Pierre Metteneye, dont la conduite politique marque bien les vicissitudes du temps et l'incertitude qui régnait dans les esprits.

Ce fut à une époque postérieure à celle qui nous occupe en ce moment; mais ces détails sont curieux et caractéristiques. Martin Lem fut encore plusieurs fois premier bourgmestre; il se montrait entouré d'une escorte, en sorte que le peuple, en le voyant passer, s'écriait: «Voilà le petit comtin de Flandre!» ou bien: «Vive le comte Martin sans Terre!» Maître d'hôtel de Maximilien, il lui donne un magnifique banquet en sa maison de Richebourg. Bientôt les Trois Membres, en lutte avec ce prince, confèrent à Lem les fonctions de bailli; mais après, démissionné par eux, il va terminer ses jours dans l'exil. Pour Metteneye, il était fils du chevalier du même nom, dont nous avons parlé, et fut lui-même seigneur de Marque, Marquillies, Poelvoorde, pannetier des ducs de Bourgogne et capitaine du château d'Audenaerde. Lorsque Maximilien se trouvait à Bruges, déjà presque à demi captif, ce gentilhomme fut nommé écoutète. Charles de Halewyn était grand bailli: tous deux étaient agréables au peuple; mais réduits, à mesure que les événements se déroulaient, à prêter leur ministère à des actes qui les compromettaient et leur répugnaient, ils annoncent une sortie contre l'ennemi, se font ouvrir une porte, piquent des deux, et on les attend encore.

Tels étaient quelques-uns des compagnons d'infortune de notre voyageur. Les différences que nous venons de noter en établissaient, pour eux, dans le péril. Leur mise en jugement était, au surplus, demandée, maintenant, sans distinction et d'une façon qui ne permettait plus les hésitations ni les délais.

VI

Le Steen.

Caractère d'Anselme Adorne.--Vices de la procédure.--Les seize sont conduits en prison.--Barbesan mis à la torture.--On dresse l'échafaud sans attendre le jugement.--Vues secrètes des échevins.--Leurs délais.--Les milices ne quittent pas la place.--On cherche les échevins qui se cachent.--Condamnation et mort de Barbesan.--Position dangereuse du sire de Corthuy.

Bien qu'on se livrât depuis quelque temps à un examen des comptes de la ville pour s'assurer s'ils ne donnaient pas matière à reprendre, la procédure, dans son ensemble, embrassant tous ceux qui avaient rempli certaines fonctions pendant une certaine époque, ne dérivait pas de griefs positifs et personnels, mais d'une suspicion vague, entretenue par l'effervescence populaire et qui la nourrissait. Rien ne démontre si, dans des cas spéciaux, la suspicion était fondée, ou dans quelle mesure. On n'a pour se guider que des inductions, et il faut examiner attentivement les circonstances soit générales, comme celles du temps, la disposition des esprits, la régularité de l'instruction, l'indépendance des juges, soit particulières, comme la moralité de l'accusé.

Quant à Anselme Adorne, du moins, le lecteur a pu se faire de lui une idée assez exacte. Du sang-froid, du courage, une piété sincère, une vie pure, en un temps où la licence se cachait peu, un caractère loyal et modéré, un ensemble de qualités qui le faisaient chérir et vénérer de sa famille et lui attiraient la considération, l'affection même de ceux qui avaient avec lui quelques rapports: tout cela se fait apercevoir

dans ce que nous avons eu à raconter de lui. En le voyant enveloppé, sans qu'aucune accusation eût été formulée au préalable contre lui, dans des poursuites dont la marche fera ressortir de plus en plus leur caractère injuste et violent, nous n'aurons pas de peine à former notre opinion en ce qui le concerne.

Au moment où les milices s'assemblaient, il se préparait peut-être également à prendre part à la guerre. Il se trouvait pourtant encore à la Maison de Jérusalem, au milieu de ses enfants. Un de ses fils n'avait alors que seize ans; les filles étaient en dessous de cet âge: ces jeunes têtes entourant le foyer auprès duquel il s'asseyait lui même, le front déjà semé de quelques frimas, formaient la couronne de son âge vieillissant.

Ce cercle aimé, il faut le quitter; il faut se dégager de ces chères étreintes! Les suppôts du bailli ont frappé à la porte qui s'ouvrit autrefois pour la duchesse Isabelle, Charles de Bourgogne et Marie Stuart. Anselme suit les agents de la justice; il est conduit au *Steen*, lugubre séjour dont la Gruthuse devait, quelques années après, habiter à son tour les tristes réduits. Ce fut sur l'ordre de Maximilien. Maintenant, c'était le peuple qui commandait, ou plutôt cette partie active et ardente du peuple qui entraînait le reste.

On tire d'abord de prison l'un des seize, qu'une vieille chronique flamande désigne seulement par ces mots: *un riche*: c'était Barbesan. On le tortura cruellement, et tandis que l'affaire s'instruisait de la sorte, on entendait retentir les marteaux des charpentiers qui dressaient pour lui l'échafaud en face du Beffroi. Une déposition assez suspecte vint accabler le malheureux; il convint, lui même, dans les tourments, de tout ce qu'on voulut. C'était l'ordinaire; mais ce qu'il importe de remarquer, c'est la conduite des échevins qui formaient le tribunal appelé à le juger. Quoique choisis récemment sous la pression des événements, ils n'avaient prêté la main à ces cruels préliminaires que pour satisfaire le peuple; aussi ne se pressaient-ils point de prononcer l'arrêt, espérant que ce qui s'était fait déjà suffirait pour déterminer les milices à s'éloigner. Les métiers pourtant demeuraient sur la place, rangés sous leurs enseignes, et la nuit même ne put les séparer: on voulait voir jouer la hache; on s'étonnait que l'exécution n'eût point lieu.

Quelle position que celle de cet homme, de ce père, attendu par le bourreau, brisé par la torture, qu'on ne voulait point condamner, mais qu'on n'osait absoudre! Excepté dans les rangs tumultueux de la foule, la crainte glaçait les coeurs. Quelques-uns des principaux de la ville étaient menacés d'un sort pareil à celui de Barbesan. L'honnête bourgeoisie, incertaine, intimidée, se renfermait prudemment, ou n'osait manifester sa pensée. Les plus habiles acceptaient les faits, quels qu'ils fussent. Plusieurs composaient leur visage et réglaient leurs paroles suivant les gens qu'ils rencontraient.

La Gruthuse n'hésita point à compromettre sa popularité pour tenter de sauver un infortuné; escorté d'ecclésiastiques, ainsi que nous l'avons vu paraître au balcon de l'hôtel de ville, il vient supplier le peuple d'épargner cette victime. Les marchands étrangers exerçaient une haute influence par le rang de quelques-uns d'entre eux, leurs richesses, la part qu'ils avaient à la merveilleuse prospérité de Bruges; la neutralité de leur position les appelait assez souvent à l'office de médiateurs: à leur tour, ils viennent intercéder en faveur de l'accusé. Bientôt un plus touchant spectacle s'offre aux regards: on voit s'avancer, craintives et tout en larmes, deux douces petites innocentes: c'étaient ses filles. S'agenouillant l'une près de l'autre, devant le peuple: «Grâce pour sa vie!» disent-elles d'une voix enfantine, entrecoupée de sanglots; «prenez tout son bien: qu'il ne nous reste rien sur la terre; si notre bon père vit, nous serons bien contentes!» Un tel silence régnait, depuis qu'on les avait vues paraître, que cette prière fut entendue de tous: les pleurs coulaient; un murmure favorable, mais faible, commençait à circuler: soudain des voix rudes le dominent et l'étouffent. «Justice!» crient celles-ci; «il nous faut justice, nous ne nous payons point de paroles.»

On ne voyait pas cependant procéder au supplice, et le jour s'avançait, quand ce cri sort de la foule: «Amis! voulez-vous que tout aille bien, demeurons unis et suivez-moi!» On applaudit. L'homme qui avait dit ces mots prend à la main une bannière et s'élance vers l'hôtel de ville; tous se précipitent sur ses pas, emportant les enseignes des métiers, et, avec une telle furie, qu'ils se culbutaient les uns les autres. Ils s'étaient munis de coulevrines toutes chargées et prêtes à faire feu.

Quand ils furent arrivés à l'hôtel de ville, les échevins avaient disparu: on les cherche; on fouille jusqu'aux cloîtres, pour trouver ces juges contumax. «Le peuple n'en veut point à leur vie,» proclame-t-on; «mais il faut justice sur l'heure, ou l'on va voir de grands désastres.» N'osant résister plus longtemps, ils sortent de leurs cachettes; ils s'assemblent: le jugement attendu tombe de leur bouche, et la tête de Barbesan a bondi sur l'échafaud.

Il était huit heures du soir, et l'on était au milieu du mois de mai, en sorte que cette scène lugubre se terminait vers la tombée de la nuit. Bientôt, dans le demi-jour du crépuscule brillent des torches que portait une double file de religieux; ils conduisirent le cadavre à Saint-Jacques, où il fut inhumé.

C'était devant ces juges, ce peuple, dans ces fatales circonstances, qu'Anselme Adorne aurait à comparaître. La prison où il attendait son sort était un reste d'un ancien palais des comtes de Flandre; elle était proche de l'hôtel de ville, où la foule était accourue pour y chercher les échevins. Le bruit, les cris de mort étaient venus frapper l'oreille du chevalier. Il avait pu saisir de loin le murmure confus du flot vivant qui inondait la place et, peut-être, quelque sourd retentissement du coup fatal.

Sa conscience, du moins, était tranquille. Le banal et odieux soupçon d'avoir fait tort aux finances de la ville, qui excitait surtout la colère du peuple, ne pouvait l'atteindre; en qualité de bourgmestre de la commune, il n'avait pas même eu maniement de deniers: c'est Despars qui en fait la remarque. Mais il avait eu part à la faveur de Charles; Humbercourt et le chancelier prisaient sa personne et ses services. Qu'attendre d'une multitude ivre de sa puissance et sourdement excitée, de juges effrayés qui s'étaient cachés pour ne point condamner Barbesan et l'avaient ensuite livré au bourreau?

VII

Le jugement.

Le peuple va chercher le banc de torture.--Interrogatoire de Van Overtveldt.--Le seigneur de Saint-Georges et le baron de Corthuy sont conduits aux Halles.--Aspect du tribunal.--Intervention inattendue.--Messes solennelles.--Jugement de Van Overtveldt et de de Baenst.--Ce qui est résolu pour Anselme Adorne.--Caractère de cette décision.--Motifs de consolation du chevalier.--Les autres détenus mis à composition.--Les milices sortent sous la conduite de Ghistelles et de Metteneye.--Prise du château de Chin.--Mort d'Adolphe de Gueldre.--Le camp brugeois.--*Nous sommes trahis!*--Réflexions.

Cette tête jetée à la fureur populaire l'avait-elle du moins assouvie? Hélas! il n'en était rien. Le jour suivant, qui était un dimanche, s'annonçait sous des auspices sombres et menaçants. Dès le matin, la foule court, avec d'effrayantes clameurs, chercher les instruments de torture et les porte aux Halles: il y aurait ainsi moins de chemin de la question au supplice! Il fallait, disait-on, *expédier* encore quelques-uns des détenus.

Le conseiller van Overtveldt subit d'abord un long et sévère interrogatoire qui prit la plus grande partie de la journée. Sur le soir, on vint prendre au *Steen* le seigneur de Saint-Georges, chevalier, de la puissante maison des de Baenst; mais rien ne paraît avoir fait une sensation plus profonde sur les spectateurs que de voir conduire avec lui, devant le tribunal, messire Anselme Adorne, sire de Corthuy en Écosse, ainsi qu'on appelait, avec une sorte d'emphase, notre voyageur.

Il fallait traverser la place, où l'on ne distinguait déjà plus qu'imparfaitement les objets: au centre, l'échafaud se dressait sombre et morne; tout autour, c'était une masse ondoyante, un fourmillement confus; çà et là le fer d'une pique étincelant dans l'ombre; au fond, les Halles se dessinant sur les dernières clartés du ciel que cherchent volontiers les regards en de tels moments. Vers la tour du Beffroi, on remarquait, dans cette masse obscure, quelques vides lumineux.

C'étaient les croisées de la salle où siégeaient les juges. Des lampes et des torches y promenaient leurs lueurs sur les voûtes noircies, faisaient reluire les ferrures du chevalet, des tenailles, et illuminaient le visage pâle des échevins. Près de ceux-ci on remarquait les *Hoofdmannen* et les doyens, placés là comme pour les surveiller et répondre au peuple de leur docilité.

L'heure, le lieu, ces apprêts, cet auditoire, le sang qui fumait encore: tout, il le faut avouer, était fait pour étonner les courages. Van Overtveldt et de Baents, jugeant toute défense vaine, firent, comme naguère Barbesan, on ne sait quels aveux. Le baron de Corthuy n'en avait point à faire; calme, ainsi qu'à Rama, il attendait que la vérité se fit jour. Mais où était le généreux Fakhr-eddin pour la faire éclater et l'arracher lui-même au péril?

La Gruthuse eût sans doute essayé de jouer ce noble rôle, si l'impuissance de son intervention n'avait déjà trop paru. Le secours devait venir encore cette fois du côté où on l'attendait le moins. En voyant des hommes de ce rang en une telle détresse, leur vie même ne tenant plus qu'à un fil, les doyens se sentirent émus; des larmes coulent de leurs yeux. «Non!» s'écrient-ils, «vous ne périrez point! Dieu aidant, nous fléchirons ces barbares gens de métiers.» Au milieu de scènes auxquelles tous les pays ont servi, parfois, de théâtre, on aime à rencontrer, dans les chefs du peuple, travaillés peut-être eux-mêmes par les ressentiments, les préventions qui l'agitaient, cette sensibilité courageuse. C'est là que se montre vraiment le caractère de la nation: vous diriez de ces murs antiques qu'aux lieux bouleversés par un volcan, on retrouve sous la lave.

La nuit étant déjà fort avancée, le prononcé fut remis au jour qui allait bientôt paraître. Les honnêtes doyens ne perdirent pas un instant pour se répandre parmi le peuple, conférer avec les principaux des métiers, tout tenter, en un mot, pour apaiser la multitude. Ce qu'il y avait, dans Bruges, de plus respectable secondait leurs efforts, ou en attendait avec anxiété le résultat. Il semblait que la ville fût menacée de quelque grande catastrophe. On eut recours au pouvoir et à l'appareil de la religion: dès le matin, les cloches et le carillon retentissent dans les airs; l'orgue ébranle les voûtes des églises; les chants sacrés s'élèvent vers le ciel, afin d'obtenir de sa clémence qu'il éclairât les juges et fit descendre la paix sur les esprits troublés.

Tant d'efforts et de voeux ne devaient pas demeurer inutiles: le tribunal, voyant les choses ainsi disposées, s'enhardit jusqu'à laisser la vie aux trois accusés, mais pour Van Overtveldt et de Baenst, à des conditions presque aussi dures que la mort: la confiscation générale, la réclusion perpétuelle dans un couvent, enfin, l'amende honorable, dans le plus humiliant appareil; «grande et lourde pénitence,» dit l'*eccellente Cronike*, «pour de si hauts et si puissants seigneurs!»

Ainsi avaient paru les magistrats de Gand devant Charles de Bourgogne, à son orgueilleux triomphe; les rôles maintenant étaient changés: «le *commun peuple* était maître» et réclamait les mêmes hommages. Il fallait que les dignités communales eussent bien de quoi tenter l'ambition, pour que des hommes considérables s'exposassent, en les acceptant, à donner de semblables spectacles. Paul Van Overtveldt et Jean de Baenst n'avaient point mérité cet indigne traitement. Rien, du moins, n'autorise à l'affirmer. On n'aperçoit clairement qu'une chose: c'est que les juges n'étaient point libres. Ils voulaient frapper les esprits et contenter une foule menaçante. Excepté la triste cérémonie, rançon d'un sang qui avait été près de couler, l'arrêt n'était guère destiné à être exécuté: c'était un de ces jugements que les événements dictent ou effacent, dans leur mobilité.

Si l'on inclinait, néanmoins, à douter que Van Overtveldt et de Baenst fussent tout à fait à l'abri des reproches, il faudrait avouer que ce serait sans preuve, et le doute même doit profiter aux accusés. Quant au sire de Corthuy, ce n'est point un doute qui parle en sa faveur: les griefs contre lui étaient sans portée, rien n'était venu les confirmer; ses fonctions n'y donnaient point de prise, sa vie le défendait, et il avait fallu un de ces revirements qu'amènent les révolutions, pour que du rôle de pacificateur il descendit soudain à celui de prévenu. Lui, du moins, obtiendra-t-il la réparation d'une justice éclatante? La réponse s'offre malheureusement d'elle-même. C'était le samedi que les juges, tremblant pour leur propre vie, avaient signé, malgré eux, un arrêt de mort; le dimanche, sans l'humanité et le courage des doyens, d'autres victimes eussent été frappées, et l'on n'était encore qu'au lundi! Le tribunal se tira d'embarras par une formule évasive[106],

constatant implicitement que rien n'était acquis au procès à charge du noble accusé; mais par une inconséquence que les circonstances n'expliquent que trop, il lui fermait néanmoins, à tout hasard, l'accès aux dignités communales; ostracisme politique que les circonstances prononçaient assez et qui devait durer autant qu'elles. Quelques-uns veulent, mais les témoignages varient et le fait est douteux, que pour obtenir du peuple, qui était le véritable juge, la sanction de cet acquittement timide et déguisé, Anselme dut se présenter, en robe de deuil, devant lui.

[106] «*Si l'on venait à trouver* qu'il eût en façon quelconque tiré induement avantage du bien de la ville, il serait tenu à réparer le tort au quadruple.»

Quoiqu'il en soit de cette circonstance qui importe peu dans une telle procédure, l'arrêt eût été trop doux pour un coupable; l'innocence en était accablée. Plus le baron de Corthuy trouvait dans son âme de droiture, d'intégrité, d'attachement à son pays et à sa ville natale, plus il se sentait abreuvé d'amertume. Heureusement, il lui restait des consolations puissantes. C'est un beau spectacle, a dit un sage, que celui de l'homme de bien aux prises avec l'adversité. Anselme avait lu Sénèque: pourtant il n'y songeait guère en ce moment; mais peut-être, lorsqu'il quittait la place, ses regards, à l'angle d'une rue, derrière une lampe fumeuse, rencontrèrent-ils un de ces tableaux où quelque artiste populaire avait figuré un captif, le front saignant des épines tressées autour de sa tête, les épaules couvertes d'un manteau dérisoire, avec cette inscription au-dessous de l'oeuvre: *Voilà l'homme!* En écartant ces symboles, a-t-on songé à ceux qui souffrent?

La hache n'avait frappé, à Bruges, qu'une victime; néanmoins la rigueur affectée des derniers arrêts et le rang de ceux qu'ils atteignaient, avaient fait une vive impression: les milices consentirent au départ. Parmi les autres détenus, plusieurs furent mis à composition, avec interdiction des fonctions communales; mais, l'émotion passée, ce fut lettre morte: ceux qu'on accusait d'avoir été les instigateurs des poursuites, et le bourgmestre qui présidait les échevins lorsque cette affaire avait été portée devant ceux-ci, furent, à leur tour, inquiétés et rançonnés. C'était une autre réaction en sens contraire, qui eut également son temps. Le malheureux Barbesan n'en était pas moins frappé et attendait au tribunal suprême ses accusateurs et ses juges.

Les Brugeois allèrent se joindre aux Gantois, sous la conduite d'un noble et brave chevalier, Jacques de Ghistelles, qui devait aussi, un jour, monter à l'échafaud, sur le marché de Bruges, et de Pierre Metteneye, qui venait d'être compris dans la procédure. L'un portait l'étendard de Flandre, l'autre celui de la ville. La prise du château de Chin signala d abord l'expédition; on se préparait à assiéger Tournay, où Louis XI avait jeté des forces, quand tout à coup l'ennemi sort des portes. Adolphe de Gueldre, enveloppé et dédaignant de fuir, meurt en combattant. Privés de leur commandant, les Gantois se retirent. Ceux de Bruges restent seuls: sourds aux conseils de leurs chefs, ils négligeaient toutes les précautions. Le désordre était dans leur camp qui avait l'air d'une foire. Quelques-uns y avaient fait venir chacun leur femme et, ajoute le chroniqueur, leurs matelas. Il y avait plusieurs d'entre eux qui tiraient une solde de 12 gros. On les entendait chanter en choquant leurs verres:

Douze gros et casaque neuve: Dieu nous préserve de la paix!

Au milieu de ces passe-temps, la cavalerie française, les chargeant à l'improviste, en fit un grand carnage. Le bailli de Bruges, Jacques de Halewyn, et le capitaine des chaperons rouges furent faits prisonniers, avec beaucoup de gens de métiers et de menu peuple. Le reste, laissant bannières, artillerie, tentes et bagages, revint en désordre, au cri de: *Nous sommes trahis!*

On rassembla à Bruges de nouvelles forces; mais Ghistelles refusa de les commander, jurant par sa chevalerie qu'il n'entrerait plus en campagne avec des soldats si mal disciplinés.

On souffre d'avoir à raconter ces faits qui s'enchaînent à ceux dont nous nous occupons plus spécialement: tumultes, pillages, jugements sans liberté, guerre sans gloire; tristes tableaux, effets d'une même cause! Il ne manquait certes, en Flandre, ni talents, ni valeur, ni patriotisme; il manquait cette force mystérieuse qui

enfante l'ordre et l'unité. Les mêmes hommes que nous venons de voir paraître dans ces déplorables scènes allaient se montrer des héros.

VIII

Blangy.

Harangue de Maximilien.--Il arme des chevaliers.--Les *Pater* et les *Avé*.--Bataille perdue et regagnée.--La Gruthuse prisonnier.--Retour de Jean Adorne.--Mort de Galéas.--Prosper Adorno remonte sur le trône ducal.--Il se sauve à la nage.--Caractère de Maximilien.--Mort de Marie et fin de la maison de Bourgogne.--Régence contestée.--Les colonnes d'or renversées.--Adieux suprêmes.

Deux ans s'étaient écoulés, et l'honneur des armes flamandes s'était déjà relevé par plus d'une glorieuse revanche. Marie de Bourgogne avait épousé le jeune duc d'Autriche. En déjouant les ambitions, ce mariage avait calmé, pour un temps, les partis: le pays s'unissait avec enthousiasme sous les mêmes étendards.

A la tête de 22,000 hommes, Maximilien vint mettre le siége devant Terouane. Une armée ennemie s'avance pour dégager la place. Les Flamands prennent position sur les hauteurs de Guinegate, près de Vieuxville et de Blangy.

Le soleil d'août, qui montait glorieusement à l'horizon, brillait sur la longue ligne de casques et de piques de nos milices. «Le noble duc Maximilien,» raconte une chronique flamande, «range tout son monde en bonne ordonnance et adresse aux soldats quelques mots faits pour enflammer leur courage. «Flamands, renommés dans l'histoire,» leur dit-il, «soyez braves et sans peur, comme de fidèles enfants; je vous serai bon et loyal seigneur, tant que je vivrai.» Alors il descend de cheval et arme plusieurs chevaliers[107]; puis il ordonne que chaque combattant, mettant les deux genoux en terre, dise cinq *Pater* et cinq *Avé*: cela fait, il remonte à cheval et recommande aux Flamands de marcher les rangs serrés et les piques en avant.

[107] Selon Despars, ce fut après la bataille.

«La victoire parut un moment près de leur échapper; mais enfin elle leur demeura. Le principal honneur en revint aux piquiers flamands, et Maximilien lui-même recueillit, dans cette journée, beaucoup de gloire.

«Après la bataille, lorsque ces braves se furent un peu réconfortés en prenant quelques rafraîchissements, le duc revint gaîment auprès d'eux, les remerciant avec une vive effusion de reconnaissance. Il les pria de s'agenouiller de nouveau et de dire encore cinq *Pater* et cinq *Avé* en l'honneur de Dieu qui leur avait donné la victoire. Tous le firent de grand coeur, et lui-même avec eux.» Nous aimons ces naïfs détails qui sont peut-être au-dessous de la majesté de l'histoire, mais qui peignent les temps et en révèlent l'esprit.

La Gruthuse avait été fait prisonnier dans l'action. Le sire de Corthuy, que nous avons vu remplir avec lui les fonctions de capitaine, combattait-il à ses côtés et partagea-t-il son sort? Toujours est-il qu'il était absent de Bruges lorsque son fils aîné y arriva, de retour d'Italie, le 21 avril 1480.

Jean alla loger chez son frère Arnout, et ne rentra à la maison paternelle que quelques mois après, sans doute parce qu'alors Anselme y était revenu.

Les moyens de communication et de publicité étaient encore bien imparfaits. Le baron de Corthuy savait probablement cependant que son parent italien, si plein, à Milan, de prévenances pour lui, avait été arrêté, par ordre de Galéas, et enfermé au château de Crémone. Anselme se réjouit en apprenant qu'après que le duc fut tombé sous les poignards des conjurés, le comte de Renda avait non-seulement été remis en liberté, mais que la régente l'avait placé à la tête du gouvernement de Gênes. Lorsque ensuite Jean Adorne raconta encore à son père comment Prosper, devenu de nouveau suspect à la cour de Milan et cédant aux instances du roi de

Naples, avait repris le titre ducal; comment, mal servi par la sévérité qu'il déploya lui-même contre ses ennemis, trahi par l'épée vénale d'Obietto Fieschi, faiblement secondé par Ferdinand, il s'était vu réduit à gagner, à la nage, une galère aragonaise, Anselme dut se rappeler la devise des Adorno et des grandeurs humaines: *Tout passe[108]!*

[108] La devise des Adorno n'était pas la même que celle de la branche flamande; c'était: «*Omnia prætereunt.*»

Ces étranges vicissitudes, ces péripéties rapides, furent entre le père et le fils un fréquent sujet d'entretien; mais les affaires de leur propre pays attiraient encore, à plus juste titre, leur attention.

La situation de la Flandre ne répondait pas aux brillantes espérances que Maximilien avait données à son début. Ce n'est point qu'il manquât de qualités dignes d'un prince et faites pour le relever. D'illustre race, jeune, de bonne mine, brave, ami des lettres, qu'il cultivait lui-même, et des sciences, qui lui durent beaucoup en Allemagne, il avait, dans l'esprit et l'imagination, du poëte et du chevalier, mais trop peu de suite dans les idées et jamais d'argent dans ses coffres. Les *Trois Membres* se montraient mal disposés à les remplir; la guerre avec Louis XI, quelquefois interrompue par des trêves, ou reprise avec des chances diverses, fatiguait la Flandre. Deux partis s'y disputaient la prépondérance: l'un, qui avait pris le dessus après la mort de Charles le Hardi et défendait les concessions obtenues ou arrachées alors, avait son siége principal à Gand; l'autre, qui voulait fortifier l'autorité du prince, dominait à Bruges. Les rivalités allaient au point que Jean de Dadizeele, grand bailli de Gand, que nous avons également nommé plus haut, fut lâchement assassiné, à l'instigation de Josse de Lalain.

On est heureux de vivre en un temps où les passions sont mieux contenues et où règnent les lois, l'ordre et la justice. Il faut en convenir pourtant, la courte période dont nous parlons ici ne pouvait faire regretter aux hommes paisibles la domination tumultueuse et sanglante des métiers. Ces jours allaient revenir.

La duchesse Marie portait, dans les exercices de corps, quelque chose de l'ardeur que son père déployait à la guerre. L'hiver, elle glissait sur la glace. En tout temps, elle lançait impétueusement son cheval, peu soucieuse du péril ou des obstacles. Un jour qu'elle chassait au faucon, sa monture se renverse sur elle; une blessure qu'elle cache s'envenime: elle meurt à l'âge de 25 ans, le 28 mars 1482[109].

[109] La même année, mourut Marguerite d'Anjou, et l'année d'après, Louis XI et Édouard IV.

Ainsi finissait, un siècle après la journée de Rosebecque, la puissante maison de Bourgogne, et une suite de combats entre les princes de cette race et les grandes communes avait comme jalonné l'intervalle. Chose étrange! au sortir de ces luttes entre deux causes qui employaient, l'une et l'autre, les armes et les supplices, le nom de Bourgogne conserva dans nos contrées un caractère de grandeur imposante qui lui faisait une sorte de popularité.

L'étendard symbolique de cette maison semblait un drapeau national; nous l'avons vue, nous-même, plus d'une fois se déployer dans les réunions et les jeux des villageois, dépositaires des traditions qui s'effacent et dont ils ne pourraient expliquer l'origine. Quand la dernière trace de ces impressions aura disparu avec la dernière de ces vieilles bannières, l'histoire, tout en notant l'altière ambition et les représailles cruelles de nos princes de la dynastie de Valois, n'en constatera pas moins que c'est autour de la croix de Bourgogne que les provinces belges formèrent, au quinzième siècle, leur brillante constellation.

Par le mariage de Marie avec Maximilien, l'oeuvre des ducs de Bourgogne passait à la maison d'Autriche, dont le nom, à côté de celui d'un Philippe II, rappelle pour les armes, les arts et la paix, ceux de Charles-Quint, d'Albert et d'Isabelle et de Marie-Thérèse. Malheureusement, Maximilien n'avait pas montré assez de sagesse et de modération pour que son autorité fût acceptée sans lutte pendant la minorité de son fils. La Flandre eut la paix avec la France, mais elle eut à la fois, dans son propre sein, la guerre étrangère et la guerre civile. Il n'est

point dans nos annales de plus triste époque: la licence des corps armés et l'effervescence de la multitude, les vengeances répondant aux vengeances, de toutes parts, les ravages, les divisions, les supplices, laissent au moins douter si la régence incontestée de Maximilien eût pu être plus funeste. Bruges reçut le coup fatal, et après les convulsions de l'agonie, tomba épuisée et pantelante sur les tronçons de ses colonnes d'or.

Le sire de Corthuy ne fut pas témoin de ces maux que Jean son fils, dans les notes qu'il a laissées, appelle tantôt un châtiment du ciel, tantôt des inventions de l'enfer[110]. Le père était retourné en Écosse, où nous allons bientôt le suivre. Quand il embrassa ses enfants au départ, quelque secret avertissement ne vint-il point obscurcir son front? Ne le vit-on pas jeter sur tout ce qui l'environnait un plus long regard que de coutume, comme si c'était pour la dernière fois et qu'il voulût, du moins, emporter cette chère empreinte dans sa pensée? De telles préoccupations, on le verra bientôt, n'eussent été que trop naturelles.

[110] ... Propter seditionem, heu! iniquam, quæ in patria erat ob peccata nostra, ibi Gandavum ubi erat statuum congregatio, ut inceptis seditionibus et diabolicis inventionibus finis salubris imponeretur.»

Jean Adorne n'était point personnellement en cause dans cette commotion, et il avait des parents et des amis dans les deux partis: il exprime l'opinion des hommes paisibles qui voyaient avec douleur les malheurs de leur ville et de leur pays.

IX

La dernière traversée.

Jacques III à 25 ans.--Favoris et artistes.--L'architecte Cochran et le musicien Rogiers.--Le duc d'Albany et le comte de Mar.--Mort du second.--Préparatifs de guerre.--Honteux traité du duc d'Albany.--Jacques convoque ses vassaux.--Conspiration de Lauder.--*Bell-the-Cat.*--Massacre des favoris du roi.--Il est détenu au château d'Édinbourg.--Glocester envahit l'Écosse.--Albany lieutenant-général.--Sa condamnation.--Arrivée du sire de Corthuy.--Conduite équivoque du comte de Huntley.--Fatal dénoûment.--Conclusion.

Lorsque Anselme Adorne avait paru, pour la première fois, à la cour d'Édimbourg, il n'y venait point chercher fortune. Sa position dans son pays et la perspective qui s'y offrait à lui, pouvaient suffire à son ambition. S'il rencontra en Écosse des honneurs et des dignités, c'était une marque de royale gratitude pour l'hospitalité que trouvait chez lui une Stuart.

Nous ne l'avons vu faire, dans ce royaume, que de courtes apparitions, l'une avant, l'autre après son voyage d'Orient, et les dates, à cet égard, sont précises; nous l'apercevons, ensuite, en route vers la Perse; puis nous le retrouvons en Flandre, revêtu de fonctions publiques, et enveloppé, quelque temps après, dans les poursuites dirigées contre d'anciens magistrats; enfin, nous avons tout lieu de croire qu'il se rencontra avec son fils à la Maison de Jérusalem, depuis le retour de celui-ci. Il n'est donc pas à supposer qu'il eût pris jusqu'ici une part active au maniement des affaires, en Écosse. Le moment était pourtant arrivé où il allait devenir victime de la direction qu'elles avaient reçue pendant sa longue absence, ou de l'état voisin de l'anarchie dans lequel cette contrée se trouvait plongée.

Pour un roi d'Écosse et pour un roi mineur, Jacques III avait eu d'abord, à tout prendre, un règne paisible, aux débuts duquel l'Écosse devait même Roxbourg, Berwick et la possession incontestée des Orcades et des îles Shetland; mais lorsqu'il eut atteint l'âge de 25 ans, qui lui donnait la plénitude de son autorité, diverses causes concoururent à la miner et amenèrent, enfin, de plus déplorables événements.

Rien n'était pourtant changé aux rouages principaux du gouvernement: lord Evandale conservait les fonctions de chancelier; les évêques, à qui leur influence et leurs lumières donnaient une grande part aux affaires, continuaient à être consultés; mais le roi, au lieu de dominer les grands, comme son père et son aïeul, par une indomptable énergie, ou de les captiver et de les entraîner, comme son fils sut le faire après lui, les laissa se

retirer dans leurs donjons et leurs forteresses, où ils vivaient plus en souverains qu'en sujets, et admit dans sa familiarité, outre quelques gentilshommes à qui, pour faire souche de grandes maisons, il manqua un protecteur plus heureux, Cochran, architecte éminent, Rogiers, qui fonda en Écosse une école renommée de musiciens, et d'autres artistes moins connus. Ces habitués du palais ne pouvaient manquer d'obtenir du crédit et souvent d'en abuser[111].

[111] Nous devons beaucoup, pour les faits résumés dans ce chapitre, à M. Tyller (*History of Scotland*), que nous avons pourtant eu soin de comparer avec divers autres historiens de l'Écosse.

La conduite du roi était surtout peu sage dans un pays où l'on n'estimait que les armes: elle poussa jusqu'à la fureur l'irritation des grands, qui se voyaient dédaignés; les deux frères du roi, plus mâles et plus résolus que lui, devinrent le point de ralliement de tous les mécontents.

Tous deux furent arrêtés. Le duc d'Albany s'évada; le comte de Mar, accusé d'avoir conféré avec de prétendues magiciennes sur les moyens d'abréger les jours du roi, périt durant sa captivité. Selon les historiens hostiles à Jacques, ce fut par son ordre; d'autres, qui regardent cette mort comme accidentelle, s'appuient, en particulier, sur ce qu'elle ne lui fut point reprochée par ceux qui tramaient sa perte.

L'influence de Cochran ne fit que grandir. L'administration des domaines confisqués sur le comte de Mar passa entre les mains de cet homme ambitieux et habile; Jacques lui donna même la direction de son artillerie. Les Écossais, pour la plupart, s'y entendaient mal, et l'on vit, jusqu'en Italie, où l'art militaire était plus avancé, un illustre architecte diriger la défense de Florence[112].

[112] Michel Ange.

C'était, du moins, pour la tranquillité intérieure du royaume, une circonstance heureuse, que la paix avec les Anglais: elle avait même été cimentée par des arrangements matrimoniaux, depuis que Louis XI avait traité avec Édouard IV et qu'ils étaient convenus, entre eux, du mariage du dauphin avec la fille du roi d'Angleterre; mais Louis ayant rompu ses engagements, pour un autre projet qui n'eut pas plus de résultat, celui d'une union entre l'héritier de la couronne de France et Marguerite, fille de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne, et voulant occuper Édouard chez lui, afin qu'il ne tentât rien contre la France, pousse Jacques à armer contre l'Angleterre. Ce roi fidèle à une politique qui fut presque toujours celle des monarques de sa race, cède à ces conseils intéressés qui allaient lui devenir bien funestes.

Entre Édouard, menacé d'une invasion et qui en méditait une lui même, Albany[113] ambitieux et fugitif, des grands irrités et fatigués du repos, il s'ouvrit de ténébreuses négociations. Le duc s'engage à faire hommage au roi d'Angleterre de la couronne qu'il voulait arracher à son frère et promet, pour prix du concours des ennemis de son pays, de leur abandonner des places importantes et de riches territoires. En signant ce honteux traité[114], il prenait d'avance le titre de roi, dont il se montrait bien peu digne, quoique le traitement qu'il avait éprouvé, ainsi que le comte de Mar, offre quelque atténuation de sa conduite.

[113] Nous conservons partout le mot original sans le traduire, parce qu'en le remplaçant par celui d'Albanie, comme l'a fait le traducteur de Robertson, on donne lieu à une certaine confusion que nous avons voulu éviter.

[114] 10 juin 1482.

Jacques III convoque les milices féodales, sous la bannière de leurs chefs. C'était réunir bien des mécontents et rapprocher des conspirateurs. La cherté des denrées, une monnaie de bas aloi, dont l'émission était attribuée aux avis de Cochran, les richesses que celui-ci devait à la libéralité du roi, la pompe qu'il affectait, son orgueil, exaspéraient les esprits. Plusieurs seigneurs, notamment le comte de Huntley, dont nous n'aurons que trop occasion de parler encore, le comte de Lennox et le comte d'Angus, surnommé depuis *Bell the Cat*, parce qu'il s'était écrié que ce serait lui qui attacherait le grelot, s'unissent dans l'église de Lauder, par une conjuration

nocturne, assez semblable aux contrats sanglants qui préparèrent les meurtres de David Riccio, secrétaire de Marie Stuart, et de Darnley, époux de cette reine. Ils s'emparent de Cochran, pénètrent en armes auprès du roi, se saisissent de tous ceux qui se trouvent autour de lui et les font égorger à l'exception du jeune Ramsay, créé depuis comte de Bothwell, qui avait couru se réfugier dans les bras de Jacques. Après cette exécution sauvage, ils renferment le roi lui-même dans le château d'Édimbourg[115] et laissent l'armée se débander, ouvrant ainsi leur pays aux Anglais, conduits par Glocester, et au duc d'Albany qui s'empare du pouvoir, sans oser cependant porter la main sur la couronne, objet de ses convoitises.

[115] 22 juillet 1482.

Jacques conservait des partisans, et l'histoire d'Écosse, plus qu'aucune autre, offre de singuliers retours. Le pouvoir des rois y avait, à la fois, une incroyable faiblesse et une immense portée; disposant des fiefs et des principaux offices, ils élevaient ou ruinaient, en un moment, les familles, excitaient la crainte et l'ambition, trouvaient des parlements dociles au plus fort; mais venait-on à s'emparer par un coup de main de la personne du souverain, ou à former contre lui une ligue redoutable, il n'était plus qu'un instrument passif, ou un ennemi public, jusqu'à ce qu'une nouvelle péripétie lui rendît la liberté ou la prépondérance.

Après le départ de Glocester, une réconciliation apparente rapprocha le roi captif et son frère qui ne se trouvait point assez affermi. Jacques sortit de prison, mais non de la tutelle du duc d'Albany. Celui-ci, comblé d'éloges, qu'il dictait lui-même, pour la générosité de sa conduite, se fit donner le titre de lieutenant général du royaume, le comté de Mar et d'autres domaines. Tout en feignant d'armer contre les Anglais, il se ligue de nouveau, en secret, avec eux. Soit, alors, qu'il craignît quelque tentative du parti royaliste, ou qu'il voulût en finir, il accuse hautement son frère de conspirer pour l'empoisonner, cherche à mettre la main sur lui, manque ce coup, et dans une assemblée du parlement, tenue à la fin de l'année 1482, il est dépouillé de son office. Ses principaux partisans, le sont également de leurs fonctions et de leurs dignités.

Lorsqu'Albany avait pris en main le pouvoir, lord Evandale avait perdu la place de chancelier; le duc d'Argyle et d'autres seigneurs s'étaient réfugiés précipitamment dans leurs terres. Il se peut que, dans cette commotion, les intérêts du sire de Corthuy eussent été compromis. La tournure que prenaient les affaires, en Flandre, n'était point faite pour l'y retenir; instruit de la détresse où se trouvait Jacques III, qui l'avait fait chevalier et comblé de témoignages de haute bienveillance, il dut naturellement se joindre à ceux qui aspiraient à tirer ce malheureux prince d'une position si triste et à rétablir son autorité.

Tels furent, sans doute, les motifs qui déterminèrent Anselme à se rendre en Écosse, au milieu de tant de misères, de complots, de dangers. Lorsque Jacques eut recouvré le pouvoir, ceux qui, teints du sang de ses conseillers, l'avaient tenu captif lui-même, ne pouvaient guère revenir à lui franchement, ni savoir beaucoup de gré à ses plus dévoués serviteurs. La faveur du roi et la qualité d'étranger étaient, pour le sire de Corthuy, un double titre à leurs ombrages.

Parmi les acteurs principaux du sombre drame de Lauder, qui depuis s'étaient rapprochés, au moins extérieurement, du souverain, si cruellement traité dans ses favoris, nous retrouvons le comte de Huntley (Alexandre de Seton Gordon). Le roi lui confia les fonctions de justicier dans le nord de l'Écosse. Plus tard, on le vit se ranger sous la bannière royale, lors de la rébellion qui mit fin au règne et à la vie de Jacques, intervenir entre les partis comme conciliateur, commander à l'avant-garde et se replier, avec précipitation et en désordre, enfin, lorsque l'insurrection eut triomphé, garder son rang et son influence, comme s'il eût été du nombre des vainqueurs.

Quelle qu'en fût plus particulièrement la cause, le comte paraît n'avoir pas vu de bon oeil la présence du sire de Corthuy à la cour. De tels sentiments étaient bien redoutables en Écosse, de la part d'un homme puissant qui avait montré déjà qu'il ne reculait pas devant les moyens les plus violents. Tout à coup, une sinistre nouvelle parvient à Bruges. On apprend que, le 25 janvier 1483 (1482 vieux style), Anselme Adorne avait été «fort traîtreusement conduit de vie à trépas par *Sander Gardin*;» c'est ainsi que le nom d'Alexandre Gordon est

défiguré dans nos chroniques. Elles ajoutent «qu'en sa vie il avait bien dépêché trente personnes par de semblables moyens et qu'il finit néanmoins tranquillement dans son lit, ce qui crie vengeance au ciel.» Ces dernières paroles, qu'elles fissent allusion au massacre de Lauder, antérieur seulement d'une demi-année, ou à d'autres faits moins connus, attestent, par leur vivacité, les regrets douloureux et indignés qu'excita une mort si cruelle, dont les détails demeurent couverts d'un voile mystérieux et lugubre; seulement, quand on examine avec attention, sur le mausolée du sire de Corthuy, la figure qui le représente, on y aperçoit vers le sein droit une large ouverture, souvenir, sans doute, de l'empreinte qu'un poignard ou une dague avait laissée sur la poitrine du chevalier brugeois.

Il expirait à un âge encore peu avancé[116], loin de ses enfants et «de la si douce province de Flandre.» Ses restes, du moins, y furent rapportés; on les déposa auprès de ceux de Marguerite dans l'église de Jérusalem. C'est là que, attendant un jugement plus imposant que ceux des hommes[117], le pieux voyageur se repose des fatigues, des traverses, des joies, des amertumes de sa vie agitée.

[116] 58 ans.

[117] *Expectans judicium*, expression d'anciennes épitaphes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Introduction 5

PREMIÈRE PARTIE.

I

ITALIE ET FLANDRE.

Les Adorne à Gênes et à Bruges.--Antoniotto.--Obizzo et Guy de Dampierre.--Bataille des Éperons.--L'étendard déchiré.--Les comtes ou marquis de Flandre, princes par la clémence de Dieu.--Baudouin de Fer et Baudouin à la Hache.--*Les États et les Trois Membres.*--Les *Poorters*.--Les *Métiers*. 13

II

LES ARTEVELDE.

Les tisserands.--Les deux colonnes d'or de Bruges.--Édouard III.--La loi salique et la laine anglaise.--Jacques van Artevelde.--Louis de Male.--Les Chaperons-Blancs.--Philippe van Artevelde.--Beverhout.--Massacre des Brugeois.--La cour du Ruart.--Rosebecque.--Les trois Gantois.--Flandre au Lion!--Pierre Adorne, capitaine des Brugeois.--Le bourgmestre et le doge.--Naissance d'Anselme. 19

III

JÉRUSALEM.

L'hospice et l'église.--Le Saint-Sépulcre à Bruges.--Le double voyage d'Orient.--Eugène IV.--Le luxe des vieux temps.--L'éducation des faits.--Siége de Calais.--Politique de Philippe le Bon. 27

IV

PHILIPPE LE BON ET LES BRUGEOIS.

Retour de Calais.--Irritation des milices brugeoises.--Elles enfoncent les portes de l'Ecluse.--Massacre de l'Écoutète.--Les larmes de Charles le Téméraire et celles d'Alexandre.--L'homme d'État précoce.--Les assemblées du peuple.--Mort des Varssenaere.--Danger de Jacques Adorne.--Jacques et Pierre Adorne bourgmestres.--Éloge de Bruges.--Entrée de Philippe le Bon.--Début d'Anselme. 31

V

UN TOURNOI DE L'OURS BLANC.

La duchesse Isabelle et le comte de Charolois.--Les dames brugeoises dans leurs atours.--Le forestier armé chevalier sur le champ de bataille.--Que diable est-ce ceci?--La *Vesprée*.--Louis de la Gruthuse.--Metteneye.--Jean Breydel.--Adam de Haveskerque.--Le tournoi.--Anselme gagne le cor.--Marguerite.--Le court roman.--Anselme Adorne forestier.--Les acclamations et les cris de mort. 37

VI

LE BON CHEVALIER.

Banquet de l'hôtel de ville.--La lance conquise.--Isabelle de Portugal et le comte de Charolois à la maison de Jérusalem.--Combat.--Le sire de Ravesteyn.--Joute de l'étang de Male.--Prouesses et portrait de Jacques de Lalain, le bon chevalier.--Corneille de Bourgogne.--Le casque enlevé.--Nouveau succès.--L'écu du forestier.--Naissance de Jean Adorne.--Le parrain.--André Doria, prince de Melfi.--L'Arioste.--Les vingt-huit *alberghi* de Gênes.--L'hospitalité. 45

VII

CHARLES LE HARDI.

Gand et Constantinople.--Daniel Sersanders.--Mort de Corneille de Bourgogne et de Jacques de Lalain.--Le boucher Sneyssone.--Bataille de Gavre.--Mahomet II.--La croisade.--Pie II.--Louis XI et Charles le Téméraire.--Ligue du *Bien public*.--Bataille de Montlhéry.--Les deux chartreux.--Dernier voyage de Pierre Adorne.--Position d'Anselme à la cour.--Mariage du duc de Bourgogne et de Marguerite d'York.--La duchesse de Norfolk.--Les entremets mouvants.--Le pas d'armes de l'arbre d'or.--Portrait et costume de Charles de Bourgogne.--L'étrangère. 51

DEUXIÈME PARTIE.

I

MARIE STUART, COMTESSE D'ARRAN.

L'Écosse au XV{me} siècle.--Meurtre de Jacques Ier.--Exécution de Douglas et de son frère.--Alain Stuart et Thomas Boyd.--Un comte de Douglas poignardé par Jacques II.--Le roi tué devant Roxbourg.--Marie de Gueldre.--Minorité de Jacques III.--Kennedy, évêque de St-André.--Ligue entre les Boyd et d'autres seigneurs.--Lord Boyd, grand justicier, s'empare de la personne du roi.--Thomas Boyd et Marie Stuart.--L'île d'Arran érigée en comté.--Ambassade en Danemark.--Les Boyd cités au parlement.--Alexandre Boyd décapité.--Lord Boyd, le comte et la comtesse d'Arran se réfugient à Bruges. 61

II

JACQUES III.

Arrivée à Édimbourg.--Portrait de Jacques III.--Anselme créé baron de Corthuy, chevalier de St-André et conseiller du roi d'Écosse.--Le chancelier Evandale.--Négociation sans résultat possible.--Le roi veut séparer sa soeur du comte d'Arran.--Résistance de la princesse. 69

III

LE DÉPART.

Nouvelles missions.--La consécration de la chevalerie.--Le Tasse et Alphonse d'Est.--Les compagnons de voyage.--Les adieux.--Les Visconti.--François Sforce.--La cognée du paysan.--Gabriel Adorno doge et vicaire impérial.--Usurpation violente de Dominique de Campo Fregoso.--Brillant gouvernement d'Antoniotto Adorno.--George, Raphaël et Barnabé Adorno, doges de Gênes.--Prosper Adorno et Paul Fregoso.--Attaque de René d'Anjou.--Gênes se soumet au duc de Milan. 73

IV

LA LOMDARDIE.

Le comte de Renda.--Clémence Malaspina.--Galéas.--La cour de Milan.--Chasse au léopard.--Milan la Peuplée.--Les armuriers.--*Il Duomo.*--Le Lazareth.--*I Promessi Sposi.*--Le château.--Isgéric et Thomas de Portinari.--Le Père de la Patrie.--Pavie.--L'étudiant.--Les forts détachés.--La statue de Théodoric.--La châsse de saint Augustin.--La tour de Boëtius.--Le pont de marbre.--La Chartreuse.--Voghera. 81

V

GÊNES-LA-SUPERBE.

Tortone.--Souvenir de Frédéric Barberousse.--Le château de Blaise d'Assereto.--L'épée d'Alphonse le Magnanime--Bruges et Gênes.--Les montagnards de l'Apennin.--Saint Pierre d'Arena.--Les maisons de campagne.--Jacques Doria.--Fêtes et banquets.--Dîner de famille.--Les belles Vénitiennes.--Aspect de Gênes et de Damas.--Les môles.--Pourquoi Gênes est surnommée la *Superbe*.--Caractère des Génois.--Les trois classes d'habitants.--Causes de la supériorité de la marine génoise.--Une négociation délicate.--Les galères à vapeur. 89

VI

DE GÊNES A ROME.

La rivière du Levant.--Tableau de cette côte.--La maison du Bracco.--Les châtaigniers.--Ferramula.--Vins exquis.--La Spezzia.--Passage de la Magra.--Sarsana.--Antoniotto Adorno et Louis de Campo Fregoso.--Pise.--Les ponts de Bruges.--*Il Duomo.*--Images des villes sujettes.--Le baptistère.--La tour penchée.--*Il Campo Santo.*--Rome. 99

VII

PAUL II.

Rome ancienne et Rome moderne.--Charles-Quint et les Barberini.--L'audience du pape.--Pierre des

Barbi.--Ligue contre les Turcs.--Borso d'Est.--Office du jeudi saint.--Les sept églises.--Le banquet.--Le cardinal de St-Marc.--Cortége du jour de Pâques.--Le sire de Corthuy délégué pour porter le dais.--Les grandeurs déchues et les ruines.--Les despotes de Morée.--La reine de Bosnie.--Alexandre Sforce.--Le sénateur de Rome.--Anselme Scott.--Messe pontificale.--*Viva Papa Paolo!*--Deuxième audience.--Départ. 105

VIII

CORSE ET SARDAIGNE.

La barque de Martino.--St-Pierre-*in-Gradus*.--L'agrafe et l'étoile.--Porto Venere.--Le mal de mer.--Les provisions de voyage.--Relâche forcée.--Conserves et dragées.--La caraque d'Ingisberto.--Les Corses.--Jean de Rocca.--Bonifacio.--Le roi d'Aragon et la chaîne du port.--Jacques Benesia.--La Sardaigne.--Algeri.--Les belles juives.--Les doubles prunelles.--Les forbans.--Aristagno. L'île de Semolo.--Le cap de Carthage.--La Goulette.--Télégraphie moresque. 113

TROISIÈME PARTIE.

I

HUTMEN OU OTHMAN II.

Le Fondaco des Génois.--Conteurs et bateleurs.--L'arsenal.--*El Almoxarife major.*--L'empire arabe.--Mahomet.--Les Ommiades et les Abassides.--Les Fatimites.--Les *Morabeth* et les *Mohaweddin*.--Almanzor.--Abdul-Hedi et les Arabes.--La Casbah.--L'audience du roi maure.--Portrait d'Othman ou Hutmen.--Maison moresque. 125

II

TUNIS.

Bazars.--Mosquées.--Les restes de sainte Oliva.--Le faubourg appelé *Rabat*.--La garde chrétienne.--La ville des tombeaux.--Ce qui rend les femmes belles.--Le manchot, écrivain public.--Le sauf-conduit.--Carthage.--Dangers de la pêche.--Visite au camp arabe.--Fêtes du Baïram.--Peste et brigands. 131

III

LES TURCS.

Trois religions sur un vaisseau.--Susa.--Les regards dangereux.--Monastir.--Un miracle des *Morabeth*.--La barque changée en rocher.--La flotte de saint Louis.--La Sicile.--Jugement sur les habitants.--Palerme.--Le palais.--Vêpres Siciliennes.--Bourrasque.--Le *sancte parole*.--Malte.--La Morée.--Siége de Négrepont.--Les Turcs sont plus près qu'on ne pense.--Les janissaires.--L'île de Candie.--Les faucons.--Encore une tempête.--Dangers que courent les voyageurs. 139

IV

ALEXANDRIE.

Entrée périlleuse.--Tristes réjouissances.--La visite du bord et les messagers ailés.--Sala-ed-din et Malek-el-Adel.--Le consul génois Pierre de Persi.--Les anges et la tortue.--Aspect extérieur de la ville.--Ravages du roi de Chypre.--Citernes.--Aiguilles dites de Cléopâtre.--Colonne de Dioclétien.--Les trois

turbans.--Caravane de 20,000 chameaux.--La pomme du paradis terrestre.--Disette.--Audience de l'émir.--Les Flamands rongés jusqu'à la moelle. 149

V

LE NIL.

L'escorte.--Les jardins du Soudan.--Rosette.--Fouah.--Combat de bateliers.--Aventure de nuit.--Rencontre.--Piété filiale de Jean Adorne.--Excellence de l'eau du Nil.--Les Mameluks préfèrent le vin.--Beautés des rives du fleuve.--Navigation pénible.--Attaque des Arabes.--Les guides officieux.--Cani-Bey.--Les poissons gras. 156

VI

LE CAIRE.

Les truchemans.--Zam-Beg.--La femme de Cani-Bey.--Le dîner maigre.--Visite à Naldarchos.--Ses inquiétudes au sujet des progrès des Turcs.--Les habitants du Caire.--20,000 morts par jour en temps de peste.--Maisons des principaux de la ville.--Chameaux, ânes et mulets.--Girafes.--Lions domestiques.--Éclairage.--Le palais.--Les pyramides.--Matarieh.--Le baume.--Le sycomore. 163

VII

LES MAMELUKS.

Les Soudans.--Le Calife du Caire.--Caiet-Bey.--Insolence des Mameluks.--Leur caractère.--L'île de Rondah.--Le Mékias.--Portrait du Soudan.--Son cortége.--Costume des Mameluks.--Signes de distinction parmi eux.--Gondole magnifique du Soudan.--Flottille de 1,200 barques.--Génuflexions.--Collation.--Signal de couper la digue. 171

QUATRIÈME PARTIE.

I

LA CARAVANE.

Question de vie et de mort.--Abdallah.--Laurendio.--Station de Birket-el-Hadji.--Le mont Goubbé.--La mer Rouge.--Bateaux de bambou.--La fontaine de Moïse.--Campement de l'émir d'El Tor.--Les voyageurs se joignent à son cortége.--Les Bédouins.--Proclamations de l'émir.--Image vénérée par les musulmans. 181

II

LE MONT SINAI.

Délicieuse vallée.--Les Gerboas.--Opinion des Arabes sur la manière de tuer le gibier.--Montagne écroulée.--Inscriptions latines.--Montée périlleuse.--Adorne sauvé par son fils.--Monastère de la Transfiguration.--Église.--Châsse de sainte Catherine.--Chapelle latine.--Puits de Moïse.--Jardins des religieux.--Monts de Moïse et de Sainte-Catherine.--Roche remarquable.--Traité entre les Caloyers et les Arabes.--Exigences de ceux-ci.--Souvenir de Laurendio. 187

III

LES ARABES.

Le guide brigand.--La tribu des Ben-Ety.--La précaution singulière.--Prétentions des moucres.--Les bons Arabes.--Ils attaquent les voyageurs.--Gazara.--Le patriarche.--Beau site de Berseber.--La Terre-Sainte.--Sa fertilité.--Mauvais gîte.--Hébron.--Départ de Laurendio.--Jérusalem.--Les croisades.--Godefroy de Bouillon.--Le Tasse. 195

IV

JÉRUSALEM.

Monastère de Sion.--La peste.--Le temple de Salomon.--La mosquée d'Omar, vue du mont des Oliviers.--L'église du Saint-Sépulcre.--Les gardiens du saint tombeau.--Fête de l'Exaltation de la Croix.--Office des diverses sectes.--Le jardin des Olives.--La vallée de Josaphat.--Les grottes de Saint-Saba.--Les montagnes de Judée.--Jérico.--Le Jourdain.--La mer Morte. 203

V

L'ÉMIR FAKHR-EDDIN.

Le guide Hélie et le muletier Abas.--Ramla.--Tumulte.--Les corsaires.--L'émir généreux.--Interrogatoire.--Sage réponse du sire de Corthuy.--Nazareth.--La foire de Jefferkin.--Ce qu'on y vendait.--Les sauvages de Bruges.--La mer de Galilée.--Saphet et les Templiers.--Le puits de la Samaritaine.--Caverne de Mouchic.--Hospitalité des Turcomans.--Tombeaux antique de Sibiate.--Arrivée à Damas. 211

VI

L'EMBARQUEMENT.

M. de Lamartine.--Aspect de Damas.--Jardins.--Bassins.-- Bazars.--Mosquées.--Le père Griffon d'Ypres.--Les Maronites.--Leur patriarche, franciscain.--La montagne Noire.--Beyrouth.--L'émir.--La caution.--Honorable scrupule.--Le départ. 219

VII

JACQUES DE LUSIGNAN.

L'île de Chypre.--Les Génois et les Vénitiens.--Richard Coeur de Lion.--Guy de Lusignan.--La reine Charlotte.--Portrait du roi Jacques.--Anselme, chevalier du Glaive.--Ducs, comtes et barons *in partibus*.--Nicosie.--Port Salin.--Récolte du sel.--Le couvent des Chats.--Zuallart, compagnon de Philippe de Mérode.--Golfe de Satalie.--Un corsaire donne la chasse au chevalier brugeois. 223

VIII

LES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN.

L'île de Rhodes.--Les Hospitaliers.--Guillaume et Foulques de Villaret.--Jean-Baptiste Orsini.--Fausse alerte.--L'ambassade persane.--Description de la ville de Rhodes.--Les prêtres grecs.--Festin donné par le grand maître.--Cercle de cinquante chevaliers. 229

CINQUIÈME PARTIE.

I

LA GRÈCE.

L'Archipel.--Le captif simien.--Le château de Saint-Pierre et ses gardiens.--Chio.--Le mastic.--Les Giustiniani et les Adorno.--Méthélin.--L'alun.--Trahison du commandant.--Modon.--Toits couverts de tuiles.--Le faux converti.--L'Albanie.--Scander-Beg.--L'Esclavonie.--Le héros hongrois.--Encore des tempêtes.--Le port de Brindes. 237

II

NAPLES.

Alphonse V et Ferdinand.--Herman Van La Loo.--Manfredonia.-- Mainfroi et Conradin.--Le mont Gargano.--Grotte servant de choeur.--Point de vue.--Le prince de Salerne.--Aspect de Bénévent.--Naples.--Beauté des Napolitaines.--Le *Vico Capuano* et le *Lido*.--Château-Neuf, château de l'OEuf et *Castello Capuano*.--Velitri.--La cloche.--Le droit de pétition chez les Turcs.--Le roi des Gueux.--Retour à Rome.--Les voyages d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. 245

III

FLORENCE ET FERRARE.

Le camérier du pape.--L'archevêque d'Arles.--Les imprimeurs allemands.--Goûts littéraires du sire de Corthuy.--Université de Sienne.--Florence-la-Belle.--Divers palais.--La liberté et les Médicis.--Bologne.--Jean de Bentivoglio.--Ferrare *l'Aimable*.--Les Ferraraises à la fenêtre.--La maison d'Este.--Le palais de *Scimonoglio* et celui de *Belfiore*.--Benvenuto Cellini.--Son remède contre le mauvais air. 253

IV.

VENISE.

Les murs de Padoue.--Venise.--Place et église de Saint-Marc.--La Piazzetta.--Le comte de Carmagnola.--Le palais de la République.--Le sire de Corthuy assiste aux séances du sénat.--Fondation et progrès de Venise.--Henri Dandolo et Marino Faliero.--Le meilleur gouvernement.--Les deux Foscari.--Inquisiteurs d'État.--*La Prophétie.*--Hospices pour les marins.--Azimamet.--Le carnaval.--La chartreuse de Montello. 261

V

LE RHIN.

Le Tyrol.--Mariaen.--Hélénora Stuart.--Mols.--Entretien de Sigismond d'Autriche avec le sire de Corthuy.--Bâle.-- Strasbourg.--La cathédrale.--Le chevalier Harartbach.--Les reitres.--Les portes de Worms.--Le cours du Rhin.--Cologne.-- Aix-la-Chapelle.--L'anneau magique.--Maestricht.--Anvers.--Accueil que font les Brugeois à Anselme Adorne. 269

VI

ÉDOUARD IV, A BRUGES.

Avénement et chute d'Édouard.--Warwick, le faiseur de rois.--La Gruthuse accueille Édouard fugitif.--Naissance d'un fils de la comtesse d'Arran.--L'Angleterre et l'Écosse à Bruges.--Le duc de Bourgogne

cité en parlement.--Il assiége Amiens.--Trêve.--Anselme Adorne conseiller et chambellan du duc.--Édouard remonte sur le trône.--Le grand prieur de Saint-André.--Départ de la princesse. 277

VII

LA SÉPARATION.

Marie Stuart s'embarque au port de Calais.--Lord Boyd meurt à Alnwick.--Adieux du comte d'Arran et de Marie.--Le château de Kilmarnoc.--Annulation du mariage de Thomas Boyd avec la princesse.--Présentation à la cour.--Le donjon de Corthuy.--La dédicace de l'*Itinéraire*.--Fin de l'histoire de Thomas Boyd et de Marie Stuart. 283

VIII

L'AMBASSADE DE PERSE.

Mort de Marguerite.--Puissance du duc de Bourgogne.--Ses vues ambitieuses.--Sa participation aux affaires d'Orient.--Hassan al Thouil ou Ussum Cassan.--Le *Mouton Blanc* et le *Mouton Noir*.--L'empereur de Trébisonde.--Hassan épouse Despoïna Comnène.--Ambassades vénitiennes.--Le patriarche d'Antioche.--Le sire de Corthuy part pour la Perse.--Hassan reçoit les ambassadeurs du duc de Bourgogne, de Venise et du grand-duc de Moscovie.--Ses succès et ses revers.--Prise de Caffa par les Turcs.--Anselme Adorne est rappelé. 289

SIXIÈME PARTIE.

I

JEAN ADORNE.

Mort de Paul II.--Barbe rasée.--Les chansons de Robinette.--L'hospice de Saint-Julien.--Patric Graham, primat d'Écosse.--Jean Adorne est attaché à l'ambassade du cardinal Hugonet.--Mission à Naples.--Le bâtard de Bourgogne.--Tournoi.--Siége de Neus.--Traité de Péquigny.--Les états généraux de 1475.--Commissaires au renouvellement des Magistrats de Bruges.--Le sire de Corthuy est nommé bourgmestre. 301

II

UNE GRAND'MÈRE.

Nouveaux impôts.--Mécontentement du peuple.--Conquête de la Lorraine.--L'ombre du connétable.--Défaite du duc à Granson.--*Fortune lui tourne le dos.*--Bataille de Morat.--Hemlink ou Memlink.--Mariage d'Arnout Adorne.--Agnès Adorne.--Renouvellement des Magistrats. 309

III

MORT DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

Siége de Nancy.--Le comte de Campo Basso.--Ambassade écossaise.--Singulière prédiction.--Elle est confirmée par l'événement.--Le mauvais valet de chambre.--Réflexions.--Les états des provinces s'assemblent.--Les métiers de Gand.--Troubles à Bruges.--Le sire de Corthuy capitaine de la duchesse de Bourgogne.--Les trois chroniques. 315

IV

LES CAPITAINES DE LA DUCHESSE.

Objet de la mission des capitaines.--L'avenir de Bruges.--Le sire de la Gruthuse.--Jean de Bruges.--Jean Breydel et son escorte.--Transaction.--La Gruthuse au balcon de l'hôtel de ville.--Arrestation d'Hugonet et d'Humbercourt.--Exécutions à Gand.--Troubles à Bruges.--On demande la mise en jugement des anciens magistrats.--Caractère de la justice communale dans les temps de troubles.--Les partis et leurs accusations. 323

V

MARIE DE BOURGOGNE.

Tâche pénible.--La gloire des nations.--Supplice d'Hugonet et d'Humbercourt.--Nobles larmes.--Adolphe de Gueldre et le duc de Clèves.--Entrée de la duchesse à Bruges.--Troubles.--Pillage.--L'échevin justifié et emprisonné.--Cris de mort.--Ambassade de l'empereur Frédéric III.--Renouvellement des magistrats.--Une plaisanterie de Louis XI.--Les Gantois entrent en campagne.--Revue des milices brugeoises.--Les seize.--Digression.--Les deux déserteurs. 331

VI

LE STEEN

Caractère d'Anselme Adorne.--Vices de la procédure.--Les seize sont conduits en prison.--Barbesan mis à la torture.--On dresse l'échafaud sans attendre le jugement.--Vues secrètes des échevins. Leurs délais.--Les milices ne quittent pas la place.--On cherche les échevins qui se cachent.--Condamnation et mort de Barbesan.--Position dangereuse du sire de Corthuy. 339

VII

LE JUGEMENT.

Le peuple va chercher le banc de torture.--Interrogatoire de Van Overtveldt.--Le seigneur de Saint-Georges et le baron de Corthuy sont conduits aux Halles.--Aspect du tribunal.--Intervention inattendue.--Messes solennelles.--Jugement de Van Overtveldt et de Baenst.--Ce qui est résolu pour Anselme Adorne.--Caractère de cette décision.--Motifs de consolation du chevalier.--Les autres détenus mis à composition.--Les milices sortent sous la conduite de Ghistelles et de Metteneye.--Prise du château de Chin.--Mort d'Adolphe de Gueldre.--Le camp brugeois.--*Nous sommes trahis!*--Réflexions. 345

VIII

BLANGY.

Harangue de Maximilien.--Il arme des chevaliers.--Les *Pater* et les *Avé*.--Bataille perdue et regagnée.--La Gruthuse prisonnier.--Retour de Jean Adorne.--Mort de Galéas.--Prosper Adorno remonte sur le trône ducal.--Il se sauve à la nage.--Caractère de Maximilien--Mort de Marie et fin de la maison de Bourgogne.--Régence contestée.--Les colonnes d'or renversées.--Adieux suprêmes. 353

IX

LA DERNIÈRE TRAVERSÉE.

Jacques III à 25 ans.--Favoris et artistes.--L'architecte Cochran et le musicien Rogiers.--Le duc d'Albany et le

comte de Mar.--Mort du second.--Préparatifs de guerre.--Honteux traité du duc d'Albany.--Jacques convoque ses vassaux.--Conspiration de Lauder.-- *Bell-the-Cat.*--Massacre des favoris du roi.--Il est détenu au château d'Édinbourg.--Glocester envahit l'Écosse.--Albany lieutenant-général.--Sa condamnation.--Arrivée du sire de Corthuy.--Conduite équivoque du comte de Huntley.--Fatal dénoûment.--Conclusion. 361

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

---

* * * * * *

ERRATA.

Page 46, ligne 15, au lieu de: cinq cavaliers qui portaient, chacun, *leurs couleurs* sur leur écu LISEZ: *ses couleurs*.

Page 168, lignes 19 et 30, au lieu de: *bananiers* LISEZ: *baumiers*.

Page 343, ligne 13, au lieu de: pour trouver ces juges *contumax* LISEZ: *contumaces*.

END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK ANSELME ADORNE

******* This file should be named 30949-8.txt or 30949-8.zip *******

This and all associated files of various formats will be found in: http://www.gutenberg.org/dirs/3/0/9/4/30949

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at http://www.gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must

cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors,

a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. **INDEMNITY**

- You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely

available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at http://www.gutenberg.org/fundraising/pglaf.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at http://www.gutenberg.org/about/contact

For additional contact information: Dr. Gregory B. Newby Chief Executive and Director gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit http://www.gutenberg.org/fundraising/donate

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: http://www.gutenberg.org/fundraising/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

Anselme Adorne, by E. de la Coste

A free ebook from http://manybooks.net/